

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# La Revue Française.

VOL. II

Publiée par la SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS FRANÇAISES, Montréal, Canada  
15 JUIN 1888.

No. 12

## JEAN MORNAS

Par JULES CLARETIE



# JEAN MORNAS

Par JULES CLARETIE

I

Il avait été attiré dans ce quartier de Montmartre par la curiosité banale de la fête populaire, l'appétit de ces macabres gaietés foraines qui semblaient à son pessimisme plus ironiques encore et plus irritantes que les kermesses mondaines dont il lisait les descriptions dans les journaux.

Il éprouvait, ce Jean Mornas, une sorte de volupté douloureuse à heurter sa détresse de fils de bourgeois averse et pauvre aux rires niais des pitres de baraques, aux tapages des tirs en plein vent, aux musiques criardes des chevaux de bois qui tournaient, tournaient, tournaient comme des vols d'illusions mortes ou des rondes de feuilles tombées, roulées par les vents d'automne. La déchirante mélancolie des orgues pénétrait en lui avec l'acuité d'une plainte humaine. Et il était demeuré là, dans le coudolement brutal de cette foule, jusqu'au moment où, peu à peu, le boulevard extérieur s'était vidé, les baraques s'éloignant, lentement, une à une, et le sommeil et l'ombre tombant lourdement sur ces théâtres de saltimbanques, ces étalages de marchands ambulants dont les devantures se fermaient comme des paupières fatiguées.

Il ne restait plus, ça et là, ouvertes encore, que de vagues boutiques où de maigres rôdeurs, imberbes et jeunes, jouaient des pièces blanches à des gageures étranges, avec les yeux luisants et les contractions de lèvres de brelandiers mondains risquant une fortune à une table de baccara.

Après les avoir longtemps regardés, trouvant tout simple, lui l'ambitieux de vingt-huit ans, qu'on tentât et même au besoin qu'on violât la fortune, Jean Mornas songea à regagner sa chambre triste dans un petit hôtel du quartier Latin, et lentement quitta la file des baraques presque éteintes, où ça et là, apparaissaient seulement des lumières assoupies par la toile verte des tentes, cette toile aux longs plis de tentures funèbres qui clapotait au vent d'hiver.

Le long des trottoirs du boulevard de Rochechouart, en se dirigeant vers la place Pigalle qu'il voulait descendre pour regagner le Paris de la rive gauche, Jean Mornas songea à cette libre vie de saltimbanques, maintenant entassés dans leurs maisons roulantes, vie en plein vent qui est peut-être la vie heureuse ; à ces errants de l'existence moderne, courant les fêtes et les foires, avec leurs singes, leurs serpents ou leurs tigres. Et des idées folles d'affranchissement et d'épique bohème lui traversaient le cerveau, bientôt chassées ; — lorsque, machinalement en regardant devant lui, par une sorte de magnétisme ou d'instinct, il aperçut tout près du Cirque éteint, et frôlant les maisons hautes du boulevard presque désert maintenant, une jeune femme, marchant rapidement, suivie de deux hommes aux allures louches qui semblaient ou trop pressants ou trop menaçants. Leurs silhouettes s'allongeaient sur le trottoir, et il y avait comme une antithèse ironique entre la découpe de cette gracilité de femme et les ombres lourdes des deux drôles en quête d'aventures ou de vol.

Mornas, intéressé, regardait, lorsque, brusquement, il

entendit un cri. Un de ces rôdeurs avait saisi par le poignet la femme, et elle appelait, demandant un aide :

— A moi, au secours !

Ces hommes s'étaient enfuis déjà, enfoncés dans la nuit, courant et disparaissant derrière les baraques muettes, lorsque Mornas, en trois bonds rapides, arriva tout juste à temps pour recevoir dans ses bras la jeune femme défaillante.

La première pensée de Mornas fut de se trouver un peu ridicule dans ce rôle de paladin et, soutenant celle qu'il venait de protéger, il se demandait si l'aventure n'était point ou parfaitement sotte ou affreusement vulgaire ; mais, à la lueur d'un bec de gaz, il aperçut tout à coup, déchirant la main de la jeune femme, — une jolie main toute petite, — une graffure saignante. Et, au poignet, que tout à l'heure un des hommes avait touché, pendait un petit porte-bonheur, un pauvre petit porte-bonheur en argent, qui, à demi-tordu et cassé, avait, dans la peau déchirée, tracé ce mince sillon rouge.

C'était miracle que les rôdeurs n'eussent pas arraché l'humble bijou en frappant la femme.

Mornas la regardait : elle était toute jeune et très jolie, le visage pâli, doux et fin. Quand elle revint à elle, son premier mouvement en apercevant cet inconnu, fut de l'effroi, mais Jean lui dit bien vite en souriant :

— Ils sont partis !

Elle comprit tout et, tremblante encore, comme clouée au sol, avec un soupir ému et des yeux étrangement hagards qui fouillaient, chercha de la main droite son porte-bonheur au poignet gauche, et regarda pour voir si quelque chose n'en était pas brisé.

— Vous cherchez... mademoiselle ?

— Une petite médaille !

La médaille scintillait au bout du fil d'argent. Et alors on la retrouvant, la jeune femme eut dans son sourire pâle un peu de joie, très vite.

— Ah ! dit-elle alors... Je vous remercie, monsieur !... Sans vous !...

— Sans moi ? fit Jean.

— Oui, ces hommes...

— Oh ! Je n'ai pas eu grand'peine à les faire partir. Quand ils m'ont entendu, ils étaient déjà loin !... Mais aussi, dit le jeune homme en se rapprochant un peu, comment, à une telle heure, une femme seule...

— C'est que l'on m'a retenue tard à mon magasin ! fit-elle le plus naturellement du monde. Et puis, vous savez, on n'a jamais peur ! C'est la première fois que, dans ce quartier...

— Vous habitez de ce côté ? dit Jean Mornas.

— Tout près. A Montmartre.

Elle saluait d'un signe de tête avec une douce expression reconnaissante et, sa main posée encore sur son porte-bonheur comme si elle y eût tenu par-dessus toute chose, elle fit un mouvement comme pour s'éloigner.

Mais, respectueusement, Mornas insista. Il ne voulait pas l'abandonner là, dans cette nuit, les rôdeurs pouvant la rejoindre ; et, confiante, elle se laissa guider jusqu'à son logis, par ce jeune homme qui marchait à ses côtés comme un frère aîné.

En chemin, Jean Mornas apprit qui elle était. Une jeune fille, une ouvrière, vivant avec sa mère, et revenant, ce soir-là, un peu plus tard que de coutume, à cause de ce qu'elle appelait le coup de feu des étrennes, de rapporter de l'ouvrage dans un grand établissement de confection du boulevard Poissonnière.

Elle parlait assez bas, la voix timide, distinguée. Mornas ne la questionnait point, et ces confidences si simples venaient tout naturellement à la jeune fille qui, se remettant peu à peu de son émotion, très violente et nerveuse tout à l'heure, répétait encore, essayant de sourire maintenant :

— Sans vous, pourtant, monsieur. ma petite médaille !

— Votre médaille ? disait Mornas. Et vous aussi, mademoiselle !

— Et moi, oui. Mais peut-être que l'une a protégé l'autre.

Elle ajouta :

— C'est maman qui m'a donné ce porte-bonheur. Tout ce que j'ai. Et la médaille est celle de ma première communion. C'est pourquoi j'y tiens tant, vous comprenez.

Mornas, qui portait en lui tous les scepticismes de son temps, était surpris profondément. Il s'attendait fort peu à rencontrer ce ton d'idylle, à cette heure, sur les boulevards de l'ancienne banlieue. Mais, au total, Paris, depuis longtemps, ne l'étonnait plus. Jean savait que l'immeuble ville contient tout. du strass dans ses bijoux, des bijoux dans son fumier. La jeune fille qu'il écoutait là n'avait certes rien d'une comédienne, et ce qu'elle disait était vrai, évidemment. Jean Mornas en éprouvait même une surprise joyeuse. C'était comme une bouffée des crédulités d'autrefois, un parfum de sa jeunesse qui le caressait brusquement.

Il avait traversé, aux côtés de la jeune fille, la place Pigalle, et regardant les longues files lumineuses des bocs de gaz du boulevard vide, à peine traversé d'ombres inquiétantes, comme de larves humaines, il se demandait s'il n'était pas indiscret en continuant à suivre ainsi cette enfant jusqu'à son logis.

Mais elle, avec une franchise naïve.

— Oh ! vous ne me gênez pas ! Et même, s'il n'était pas si tard, maman, si elle savait ce qui est arrivé, serait bien heureuse de vous remercier ! La pauvre femme !... En aura-t-elle une peur, quand elle apprendra... J'ai envie de ne rien dire...

Puis se reprenant :

Mais si, je lui dirai... Je lui dis tout.

Jean Mornas entendait ainsi, dans cette froide nuit, chanter comme un refrain de printemps. La voix d'enfant de la jeune fille le surprenait et lui plaisait. Il eût voulu que la nuit durât toujours et que cette promenade durât autant que la nuit.

Ils avaient, par une rue grimpante, monté vers Montmartre lentement et, après quelques pas faits dans une autre rue transversale, la jeune fille s'était arrêtée en disant :

— C'est là !

Machinalement Mornas regardait le nom de la rue gravé sur la plaque bleue : *rue Audran*.

Une ruelle de quelques pas donnant sur la rue des Abbesses, avec des maisons d'ouvriers, des blanchisseries de pauvres, entre de hauts logis de petits bourgeois.

Au seuil d'une maison basse, la jeune fille tendit la main à Jean :

— Encore merci, dit-elle, et de tout mon cœur.

La lumière du gaz voisin colorait cette fine tête, tout à l'heure blême.

— Je ne vous verrai plus, mademoiselle, dit-il, mais j'ai été bien heureux d'avoir pu...

Elle l'interrompit.

— Et pourquoi ne me verriez-vous plus ? Maman voudra certainement vous connaître...

— Votre mère ?... Je ne sais pas même son nom.

— Mme Lorin !

— Et vous, mademoiselle, vous ?

— Moi ?

Elle souriait un peu.

— Mais, moi, je m'appelle comme elle, moi.

— Je sais bien, dit Jean Mornas en hésitant un moment... Mais... votre petit nom...

Elle hésita aussi, comme lui, puis avec cette franchise gaie de tout à l'heure :

— Oh ! j'ai un nom que je n'aime pas beaucoup. Lucie !

— Il est très joli !

— Vous trouvez ? Moi, non... Au revoir !

Elle avait sonné, et la petite porte s'ouvrait sur le corridor éteint et l'escalier noir.

Jean Mornas vit Lucie disparaître et, la porte reformée lourdement, il resta un moment là, debout, pensif ; puis regardant encore cette rue Audran qu'il ignorait tout à l'heure, il redescendit vers la ville, et rentra, songeur, chez lui — de l'autre côté de Paris — se demandant où la crédulité va se nicher, et renvoyant, sous la lumière du bec de gaz, dans l'ombre, cette jolie fille blonde dont la nuque fine et frêle semblait plus blanche, penchée sur la petite médaille qui brillait.

Il essayait à présent de railler lui-même l'espèce d'émotion qu'il avait ressentie tout à l'heure auprès de cette enfant qui, simplement, honnêtement, le laissait, reconnaissante, venir avec elle à travers les rues jusqu'à sa maison ; et il ricaneait, gouailleur, en répétant tout haut dans sa chambre vide :

— Le porte-bonheur de ma mère !... La médaille de a première communion ! Il y aurait donc encore, dans terrain parisien, des fossiles de ce genre-là ?... Allons donc ! Une farceuse, Mlle Lucie, qui m'a joué les rosières... Tu es encore naïf, mon pauvre Jean, toi qui te vantes de ne croire à rien !... Peut-être ne vaut-elle pas mieux, avec sa petite médaille et son air de vierge, que les chenapans qui la prenaient au poignet. Et pourtant !...

Il s'endormit en revoyant toujours le bon sourire confiant de Lucie Lorin et la nuque blanche sous les petits frisons d'or.

## II

— A quoi, se disait Jean Mornas, les jours qui suivirent, et lorsqu'il eut revu Lucie, oui, à quoi me mènerait cette amourette ? A une folie ou à une bêtise !...

Il s'était bien juré de ne jamais faire de sottises, et, quant aux folies, ses ambitions devaient l'en préserver certainement, car il était ambitieux, Jean Mornas, ambitieux de fortune, de vie facile et de bonheur argent comptant, ambitieux de tout ce que promet aux appétits le grand réveillon de la vie moderne.

Jeune, robuste, le sang bouillant, les dents avides, il entraînait hardiment dans la vie, avec des audaces de conquérant et des violences d'insurgé.

— Je suis né sous les orangers de Nice, disait-il souvent avec une sorte de gaieté farouche et de bravade, et je mourrai sous le ventre d'un canon ou sur les pavés d'une barricade. Du soleil au début, de la poudre et de la boue au dénouement ; voilà ma vie. D'avance, je la connais !

Et lorsque dans quelque café de la rive gauche où, lorsqu'il parlait, on faisait cercle, il avait jeté de sa voix gutturale, volontairement prise dans les notes profondes, cette déclaration mélodramatique, Jean Mornas promenait autour de lui ses yeux sombres incendiant sa figure un peu jaune et, en tortillant le bout pointu de sa barbe noire, il cherchait, dans les regards de ses auditeurs, l'effet qu'il avait produit. Puis, haussant les épaules et relevant le front, un front sinueux planté de cheveux drus, il ajoutait, l'œil sur l'horizon, comme s'il y découvrait un avenir désigné d'avance :

— Oui, voilà comment je périrai. A moins... à moins que je ne fasse fortune, et que je ne trépasse douillettement dans un lit de plume, comme un canard !...

On était habitué à ses boutades, au quartier Latin. Il y parlait haut, faisant sonner comme un clairon sa voix de métal. Il donnait à la discussion, à la moindre cau-

serie d'étudiants, l'accent et le ton d'une harangue populaire. On l'avait entendu tout un soir dans une *parlotte* de jeunes gens, au fond d'une brasserie, soutenir que la vieille morale est une douairière caduque, la vertu une duègne, et qu'un homme qui ne *tuera pas le mandarin*, dans la vie, ne serait qu'un imbécille.

— Oui, le mandarin, vous savez bien, le fameux mandarin idéal dont on a tant parlé sans savoir au juste qui l'a inventé; ce mandarin, lequel, en Chine, mourrait subitement sur le coup, pourvu que l'on souhaitât ici son trépas, à distance, fût-ce pendant une seconde !... Tuer le mandarin ? Il faudrait être bien niais pour hésiter à lui tordre le cou, à ce Chinois-là, et crânement godiche pour avoir des scrupules... Le mandarin ! Il ne s'agit pas de savoir si on le tuera, le mandarin, il s'agit de savoir si on le rencontrera, voilà tout. Ah ! le rencontrer, à portée de main, ce satané mandarin; voilà la grosse affaire, voilà le problème ! *That is the question !* Quant à « l'immoler » (et Mornas riait), si on était certain qu'il n'y a de juges ni à Berlin, ni à Paris, ni à Pékin, on serait un pur idiot si l'on hésitait ! Je tuerais le mandarin quand on voudra, moi ! Dites-moi seulement le numéro de la rue où il demeure !... Au pays jaune, là-bas... et même plus près !

Et le rire sombre de Jean Mornas accompagnait ces déclarations sinistres « comme le roulement de tonnerre suit l'éclair », disait-il quand on lui parlait de l'accent habituel qu'avait son ricanement.

L'affectation avec laquelle Jean revenait sur ce sujet de casuistique l'avait même fait surnommer *le Mandarin*, parmi les auditeurs qui s'amusaient à le voir allumer ses feux d'artifice comme des pyrotechnies, mais chargées à balles. « As-tu vu le Mandarin ? Le Mandarin viendra-t-il ce soir ? », c'étaient des questions qu'on s'adressait couramment au Quartier où, sans avoir rien produit, ni livre, ni poème, rien que des palabres, Jean Mornas, le Mornas des orangers de Nice et des pavés de Paris, passait déjà pour une personnalité et humait, comme un gros vin, le bouquet de la gloire.

La gloire ? Il s'en moquait bien cependant ! Et d'ailleurs, on ne prêtait rien sur elle à la Monnaie.

Il était de son temps : ne croyant qu'au succès, niant l'idéal, regardant comme des dupes tous ceux qui, dans la déroute des chimères, soutenaient la retraite de ces vieilles vertus bourgeoises : la patience, la simplicité, l'honnêteté sans fracas — des antiquailles.

Depuis qu'il avait quitté son pays du Midi pour venir à Paris chercher fortune, il remuait ciel et terre ; il eût pétri la boue et dressé les pavés, comme il disait, pour conquérir sa place au soleil. A vingt-huit ans, avec des facultés puissantes, on eût pu croire qu'il la souhaitait, cette gloire. Non, Mornas, encore un coup, savait ce qu'elle vaut. Il avait rencontré par les rues des hommes illustres que les portefaix coudoyaient et que les fiacres éclaboussaient en passant ; il avait suivi le convoi d'un artiste célèbre et contemplé ironiquement l'habit vert de membre de l'Institut jeté sur le drap noir, comme une défroque, et les décorations épinglées, navrante parure, sur ce drap banal. La renommée ne servait à rien, et laisser un nom après soi ne suffisait pas à Mornas. Etant vivant, il voulait vivre et il eût donné tous les rêves de célébrité et d'amour, toutes les chansons des vingt ans, fanfares ou romances, pour la richesse qu'il n'avait pas et qu'il enviait.

Il était médecin ; il avait passé par toutes les étapes de la carrière, externat, internat, puis, son grade de docteur pour arme, il s'était jeté dans la mêlée, hardiment, avec des milliers et milliers d'autres, chirurgiens sans clientèle, savants faisant antichambre à travers Paris, leur tête bourrée d'érudition, leur cœur gonflé d'espoirs et leur estomac vide. Trop de médecins dans la grande ville ! Deux mille, trois mille peut-être ! Toutes les avenues bouchées. Partout une obstruction de cohue. La

mode, la vogue qui vaut plus que l'autorité, allant aux uns et le flot humain qui se précipitait vers les célèbres, laissant les débutants sur le pavé, comme une épave sur le sable. Mornas se sentait des morsures en pleine chair, des révoltes d'appétits et d'amour-propre. Il se demandait, irrité et pauvre, s'il irait enterrer ses chimères dans le trou de sa province comme dans une fosse oubliée, ou s'il enfoncerait la porte du succès, à Paris, d'un coup d'épaule. L'épaule même s'y lassait et la porte était dure. Alors Jean vivait de hasards, de clients racrochés, de maladies de pauvres-diables, d'agonies de misérables, et, peu à peu, il se dégoûtait même de ces besognes sans honneur, de ces mansardes visitées où l'odeur de misère le prenait à la gorge, de ces escaliers gras montés et remontés sans profit. N'ayant pas, pour se relever le cœur, l'amour vaillant de son art ou la pitié pour les souffrances, il traînait dans ces travaux perdus sa lassitude chaque jour grandissante et, méprisant la médecine, n'en ayant ni la foi ni la passion :

— Bah ! se disait-il, à quoi bon user sa vie à cette continuelle attente ? S'il y avait une occasion de profit ou de tapage, épidémie, guerre, catastrophe quelconque, est-ce que j'osais ? A la bonne heure ! En un jour on est connu ! En une année, on est riche ! On risque sa peau et, si on gagne, on l'emplit ! Mais les jours vides, les nuits longues, les besognes creuses, la patience ! Allons donc ! Le monde est aux lymphatiques, a-t-on dit. Pas du tout ! Il est aux impatientes !

Et il ne porta plus ce titre de docteur que comme la tunique usée de quelque officier démissionnaire promenant l'uniforme râpé dont il arrache les galons.

Jean Mornas, lorsqu'il avait rencontré Lucie, habitait, rue Racine, une chambre d'étudiant famélique et battait le pavé à la recherche de ce qu'il appelait l'occasion. S'il réussissait (à quoi ? peu lui importait ! ) il rendait bien fiers, là-bas, dans leur petite ferme entourée d'oliviers gris, aux environs de Nice, les braves gens qui s'étaient, pour l'élever, saignés aux quatre veines et disaient maintenant tout glorieux : « Le petit est docteur-médecin à Paris ! » D'humbles bourgeois à demi paysans, rêvant pour leur enfant un autre champ de manœuvre que la banlieue monotone et l'horizon dans lequel ils avaient végété contents de leur sort, sans ambition pour eux-mêmes, mais gonflés d'espoir pour ce fils unique, lauréat du lycée. « Et éloquent, ah ! le matin !... Eloquent à être avocat, député, ministre, tout !... »

Oui, et Mornas le savait bien. Eloquent de cette âpre éloquence qui, dans les réunions publiques, ne fait pas seulement trembler les vitres mais donne des frissons aux appétits, des doutes aux consciences. Un journal de la rive gauche avait défini Mornas : « Une voix de cuivre dans un corps de fer ». Des muscles vigoureux au service d'une ténacité formidable. La flamme de la jeunesse dans les prunelles ; mais le cœur vide et comme déjà lassé de battre, et toutes ses audaces mêmes paralysées par une sorte de dégoût de toutes choses, un ennui haineux, l'ennui de la médiocrité à laquelle il se sentait voué, pauvre et fils de pauvres, ne redoutant qu'une lèpre et qu'un mal : la misère.

— Quel dommage, disait parfois Mornas, avec son ricanement guttural, que je ne puisse vendre mon âme au diable, comme autrefois ! Il y aurait là un débouché trouvé et — il riait plus fort — ce serait tout profit, car dans le marché, au moment de la livraison de la marchandise, le diable serait volé.

Vivant ainsi comme de hasards, dans un monde où l'activité intellectuelle s'exacerbait, Jean Mornas gagnait sa vie comme il pouvait, dans le harcèlement de travaux mal rétribués, compilations d'histoires, notes prises aux bibliothèques pour le compte d'un jeune homme riche qui préparait un livre sur les Origines de la Médecine et se payait de la renommée à bas prix ; répétitions données à des gamins insolents qui confon-



daient les professeurs avec les serviteurs dans un même mépris de la domesticité. Et, médecin sans malades, cœur sans foi, cerveau sans chimère, écrivain sans nom et amoureux sans amour, Jean Mornas, aigri et amer, promenait dans Paris sa pauvreté orgueilleuse et ses appétits étouffés.

Il lui prenait parfois, il lui prenait souvent des idées folles de quitter sa chambre froide, son logis carrolé, les couloirs où il entendait avec colère, derrière les portes minces, des rires juvéniles, des pamoisons de grisettes, des chansons de femmes, et d'aller demander des nuits sans cauchemars et des jours sans envie au soleil de la banlieue de Nice, là bas, sur la route de Villefranche, dans le petit jardin où sa mère ourlait quelque linge à côté de son père lisant un journal, sous le grand figuier où nichaient les pintades.

Mais, retourner au pays comme un soldat battu, aller s'enterrer dans un trou de province et y finir en posant des moxas à des paysans, comme un apothicaire ! Quitter Paris, cet océan, pour une mare ! Jean Mornas se raidissait contre ces velléités d'abdication et de faiblesse ; et, relevant alors son front tétu, il regardait, dans son misérable miroir tacheté de squames comme une peau malade sa figure énergique et mâle, puis hardiment :

— Allons donc ! Non, je ne suis pas bâti pour les bourgades !... Il me faut Paris, et j'aurai Paris ! Qu'est-ce qui me manque ? L'occasion. Tout homme a son heure.

Dans un rire dur, il ajoutait :

— Son heure... et son mandarin !

Mais il baissait la voix comme si quelqu'un eût écouté. Puis, se moquant de sa crainte :

— Suis-je bête ! S'il est en Chine, le magot, il ne m'entend pas !

### III

Jean Mornas maintenant, et depuis sa rencontre avec Lucie, avait une raison nouvelle pour ne pas retourner s'enfouir dans la banlieue de Nice. Cette jeune fille, en supposant qu'il eût accepté de végéter en province, eût suffi pour le retenir à Paris. Il avait repris bien des fois, curieusement d'abord, machinalement ensuite, le chemin de la rue Audran, et, lui qui n'avait jamais « sacrifié au sentiment », comme il disait avec son éternelle ironie, peu à peu il s'attachait avec une violence étrange à cette jeune fille qui, elle aussi, l'aimait, toute prise d'une touchante admiration pour cet homme supérieur à elle.

Oui, la curiosité seule avait tout d'abord attiré Jean, ou peut-être besoin instinctif de roman, inévitable chez un homme de vingt-huit ans, même chez un « homme fort » comme Mornas prétendait l'être. Et Jean avait ainsi, peu à peu, retrouvant facilement l'humble rue où il l'avait conduite, revu la jeune fille qui l'avait présenté à sa mère, une pauvre brave femme tout heureuse de remercier celui dont Lucie lui avait tant parlé. « Le sauveur de ma pauvre petite !... »

— Oh ! le sauveur !... répondait Mornas. Je me suis trouvé là, par hasard.

— Par hasard ! par hasard ! Il n'y a pas de hasard, monsieur. Et, — moquez-vous de moi, — j'ai été allumer un cierge, beaucoup pour ma petite, un peu pour vous, à Saint-Pierre de Montmartre !

« Moquez-vous de moi ! » Eh bien ! non, il ne se moquait pas d'elle, cet incrédule ! Il trouvait à ces naïvetés un certain charme bizarre. D'ailleurs, pour lui, la foi ou la superstition étaient des manifestations cérébrales

quelconques ; il les acceptait comme des faits. Et puis sa vanité se sentait satisfaite par cette reconnaissance qui, chez la mère comme chez la fille, revêtait tout naturellement la forme de l'admiration. Il avait pris, peu à peu, l'habitude de revenir chez Mme Morin.

C'était pour lui comme un repos. Il en éprouvait, dans la rude bataille parisienne, une impression de fraîcheur, un bien-être de halte. Mme Lorin, sans oser trop le dire tout haut, trouvait bien un peu fréquentes les visites de ce jeune homme, mais Lucie avait l'air si heureux lorsque Jean apparaissait dans le logis de la rue Audran, et Jean lui-même, là-haut, adoucissait tellement ses apretés, semblait à la fois si dévoué et si triste, que les deux femmes, quasi apitoyées et charmées, ne s'étonnaient plus qu'il reparût chez elles.

Jean, sans que personne soupçonnât même l'existence de ce roman qui eût paru trop naïf aux auditeurs ordinaires des paradoxes du Mandarin, avait fait ainsi deux parts de sa vie : l'une toute de représentation et de pose, de lutte fatigante, de colère hardiment affichée, celle du déclassé volontaire, du médecin sans clients et du mineur en quête d'un filon ; l'autre cachée, souriante, consolante comme celle du fiancé qui adore et n'a d'autre inquiétude que la couleur des roses qu'il portera le soir. Et, selon le cadre où il apparaissait, ce n'était plus le même homme. Il y avait, se disait-il à lui-même, un Mornas de la rive droite et un Mornas de la rive gauche. Et, ce qu'il ne comprenait guère, c'est que celui-ci pratique comme un Yankee, ne regardait pas celui-là comme un parfait imbécile.

Le Mornas amoureux était, en effet, le contraire du Mornas ambitieux. La nature à de ces contrastes. L'homme qui eût poussé des milliers de gens à la révolte, l'occasion trouvée, devenait doux et comme intimidé devant un sourire enfantin de la jeune fille. Il connaissait maintenant l'existence de Mme Lorin, et cette histoire simple, banale comme la vie des humbles, qu'il eût déclarée insignifiante et ennuyeuse, si on eût voulu la lui conter en prétendant l'attendrir, lui avait souvent fait monter aux yeux une larme lorsque Lucie lui parlait.

— Une larme bête ! songeait-il.

Tout le passé de Lucie était noir et froid, lugubre, mais sans que des tristesses de sa jeunesse la pauvre enfant gardât d'autre souvenir qu'une résignation douce. Mme Lorin lui avait enseigné à accepter toutes les épreuves. Elle aussi avait durement souffert. Pauvre ouvrière du faubourg, elle épousait à seize ans le père de Lucie, un joli garçon, le seul amour de sa vie, et elle pouvait croire pendant des années que le ménage serait heureux. Puis le mécanicien, beau parleur, méprisant l'atelier pour les réunions où il pérorait, éblouissant les camarades et plus fier d'une soirée de bravos que d'une journée de labeur, désertait le foyer peu à peu, laissait la ménagère à ce qu'il appelait ses bigoteries et lui parlait, dans une langue emphatique, des beaux grands rêves qu'il faisait, voulant délivrer le prolétariat et affranchir la femme des misères où elle croupissait.

— Mais je ne croupis pas, je t'assure, Vincent !

— Tu ne croupis pas ? Ne dis pas ça ?... Quand on se résigne à son asservissement on est digne de ses chaînes !

Tous ces grands éclats effrayaient beaucoup l'humble créature douce, timide, peureuse et dévote. La tourmente devait bientôt emporter Vincent Lorin, qui était brave.

On n'avait jamais bien su ce qu'il était devenu, en mai 1871, il y avait quatorze ans, et la mère de Lucie le croyait fusillé, enfoui dans les tas des morts anonymes. Alors elle faisait dire des messes pour le repos du pauvre garçon par le curé de Montmartre, qui les avait unis autrefois. Elle n'avait jamais voulu se remarier : elle élevait la petite, demeurée très nerveuse depuis les émo-

tions du siège, et, comme par une cruauté voulue du sort, elle sentait, le pauvre femme, qu'elle s'éteignait, s'en allait doucement, s'anémiait, disait le docteur Pomeroy.

C'était, ce docteur, un vieux médecin de quartier, pauvre brave homme connu, bien connu à Montmartre, et bienfaisant plutôt que docteur des malheureux ; il avait jadis sauvé du croup Lucie enfant : maintenant il soignait la mère affaiblie, il lui apportait de temps à autre quelques bouteilles de Banyuls ou de Séguin dans une poche de son pardessus. Une façon à lui de régler ses honoraires.

Ce bon docteur Pomeroy ! Lucie le voyait toujours arriver avec joie : grand, maigre, avec des cheveux longs, tout gris, et toujours actif, toujours pressé, ne se plaignant aucunement de monter trop haut dans les maisons, au contraire. " Bonne gymnastique de grimper."

Jean Mornas n'avait jamais vu, rue Audran, le docteur Pomeroy. Tant mieux. Il préférerait que tout le monde, même le médecin, ignorât ses visites chez Mme Lorin. Il le connaissait de renommée pourtant. Ce n'était pas un savant. M. Pomeroy, mais un type de dévouement simple et de bonté vraie. Il avait refusé la croix pour lequel on le proposait pour le lendemain d'une épidémie où il donnait l'exemple en risquant sa vie, et les étudiants citaient volontiers la réponse du brave homme.

— On ne décore pas les gens pour avoir fait leur devoir. Quand j'aurai fait plus que mon devoir, je ne dis pas, nous verrons !

— Alors qu'on lui campe un prix de vertu et qu'on n'en parle plus ! disait Mornas, lorsqu'on louait trop longuement le docteur devant lui.

Il devait cependant se trouver en face du docteur, le jour où mourut Mme Lorin. L'anémie, à la fin, avait emporté la pauvre femme, et Lucie écrasée, s'était trouvée seule, un matin. Le petit appartement de la rue Audran lui semblait immense, dans le vide épouvantable qui laissait la mère en partant.

Les nervosités singulières, malades depuis l'enfance de la jeune fille, se réveillaient alors, plus aiguës sous la morsure de ce malheur. Jean en était même effrayé d'abord ; puis le temps passait assoupissant la douleur comme la fatigue alourdit une paupière, et, peu à peu, cette sorte de sommeil de nos souffrances succédait chez Lucie au désespoir fou, et les consolations, la tendresse, l'amour de Mornas étaient pour beaucoup dans le calme relatif où Lucie entra doucement.

Jean ne réfléchissait pas, ne voulait pas réfléchir à l'impasse dans laquelle il s'engageait. Séduit par le charme timide, par la faiblesse même de cette enfant, il la retrouvait, presque chaque jour, après des joies toujours nouvelles, et il se laissait aller à cette affection comme à un paradoxe nouveau, à un paradoxe en action.

Et Lucie s'était habituée à lui tout dire : ses chagrins, ses humbles espoirs et les rêves qu'elle faisait naguère de donner à la chère morte une vieillesse sans fatigue. " Voilà : elle se serait établie, un jour, elle aurait travaillé pour celle qui n'était plus. Les enfants se doivent aux parents qui les ont élevés, n'est-ce pas ? " Il y avait, dans l'âme résignée et dans l'humble esprit de Lucie, des honnêtetés toutes simples, rafraîchissantes comme une source claire. Et, tout simplement pour lui plaire, Mornas se faisait bon et dévoué, et, — qu'en eût-on pensé au Quartier ? — cachant le bouquet dans sa poche pour qu'on ne le vit pas, lui, des fleurs à la main dans une rue de Paris, il lui portait des violettes qu'elle gardait, gardait longtemps encore après qu'elles étaient fanées.

Cette halte dans la vie ne pouvait d'ailleurs durer longtemps pour l'ambitieux. " Où le mènerait cette amourette ? " Il s'était depuis longtemps posé le di-

lemme : bêtise ou folie. Folie, c'était d'associer Lucie à sa vie, de l'entraîner dans sa lutte, de la condamner à sa misère — qui sait ? — de lui donner son nom. Bêtise, c'était de se jeter avec elle, insoucieux de l'avenir, de la jeter plutôt, à cette existence banale et sinistre jusque dans ses gaietés de bohème, où se rencontre, au bout, — comme le dénouement de ces amours buissonnières, — quand ce n'est pas la mairie, l'hôpital.

Elle l'aimait assez, la pauvre fille, pour s'abandonner à la volonté de Jean. À côté de lui elle se fût laissée vivre dans une sorte de torpeur délicieuse qui lui eût semblé le calme rêvé après les tristesses de sa jeunesse. Elle n'eût point songé, elle n'eût pas prévu que le caprice de Mornas une fois passé elle pouvait, un matin, se trouver devant l'épouvante de la chute, et n'ayant d'autre refuge que le pavé de la rue. Comme elle adorait Jean, il ne pouvait lui venir à la pensée qu'être adorée de lui, c'était être perdue. Elle n'eût rien calculé, rien redouté, rien regretté.

Mais Jean calculait pour elle.

Il était pris, remué jusqu'au fond de l'être par cette passion qui l'étonnait lui-même et le charmait. Délicieusement, dans la solitude de sa chambre de la rue Racine il songeait aux doux yeux bleus honnêtes, à la chevelure blonde, au sourire confiant de Lucie, à cette joie vivante, qui, là-bas, venait lui ouvrir la porte. Il n'avait jamais rêvé pareille maîtresse, et sa vanité se sentait caressée par cet amour. Mais c'était là qu'il appelait à lui toute sa force, résolu à couper court à ce roman resté chaste et qui deviendrait un obstacle certainement s'il durait plus longtemps.

— Un homme, pensait Mornas, un homme fort doit toujours être disponible dans un temps où, d'une minute à l'autre, l'occasion peut surgir, la souveraine occasion. Alors, à quoi bon compliquer sa vie d'un amour inutile ?

Perdre Lucie pour la satisfaction d'un caprice ou d'un appétit qu'assouvirait la dernière des filles ? Mais Mornas avait aussi des raffinements de conscience ou des scrupules. Ou bien se laisser envahir plus profondément par un amour déjà trop redoutable ? Non ! encore non !... Le mieux était donc de rompre. Oui, rompre la chaîne avant même de l'avoir rivée. La briser tandis qu'il jouait encore avec elle ; fuir, pendant qu'il ne s'était heurté ni à la bêtise vulgaire, comme il disait, ni à l'amourette banale, ni à la folie de la passion.

— Allons ! ... Lucie aura été une vision, une apparition, ce qu'on voudra dans ma vie ! ... Mais je n'ai pas de temps à perdre avec les fantômes ! ... Coupons le câble !

Il ajoutait, en refaisant ce chemin de la rue Audran, qu'il avait fait tant de fois depuis sa première rencontre avec Lucie :

— Elle me maudira, me trouvera méchant, sans pitié... Et elle peut cependant, comme Mme Lorin, brûler un cierge à Saint-Pierre de Montmartre... Je l'aime, elle m'aime, et je l'ai respectée : c'est assez rare ! Un honnête homme... eh ! ma foi, oui... il y a plus d'un honnête homme qui l'eût perdue !

## IV

Depuis une heure peut-être, sans se parler, ils étaient là face à face, dans la tristesse de la petite chambre du cinquième étage de ce logis de Montmartre. Lui, de temps à autre, regardait la jeune fille qui, levant alors sa tête qu'elle tenait baissée sur un travail de couture, enveloppait le jeune homme d'un bon regard-dévoué,

très doux et peureux. Puis il détournait les yeux et, du haut de la fenêtre, contemplant l'horizon morne des maisons voisines, les toits noircis, les murs grisâtres, et plus loin, la grève immense, Paris, avec ses maisons pressées comme des grains de sable, et ses églises et ses dômes et ses haleines et ses fumées, et son mystère de grand corps monstrueux, — Paris, enveloppé de sa propre brume, sous un ciel de printemps d'un bleu pâle, ironiquement léger et tiède.

D'en bas, du fond de ses trous creusés comme des galeries de mine entre les maisons, — des trous qui étaient des rues, — des bruits de fiacres, les sourds grondements de la fourmilière humaine montaient. Et Jean Mornas se sentait plus amer, plus triste et plus seul dans ce tête-à-tête avec cette jeune fille qui travaillait là silencieusement, comme une condamnée dans une prison — et qu'il allait, tout à l'heure, brusquement frapper d'un coup au cœur.

Il se disait maintenant qu'il l'aimait, qu'il l'aimait vraiment et qu'elle tenait plus qu'il ne se le fût imaginé à sa vie vraie. Elle avait, avec ses vingt ans, une telle candeur enfantine, qu'elle apaisait jusqu'aux rages de ce révolté. Puis, son adoration de cet homme éloquent, vibrant, entraînant, touchait, séduisait, désarmait Mornas. Il ne lui déplaisait pas, à cet orateur, tribun de brasserie, politicien de demain, ambitieux de la vie facile du jouisseur et des braves de la tribune, célèbre dans ce microscope de grands hommes inédits qui se lève, de dix ans en dix ans, comme une moisson où les premiers orages laissent rapidement si peu d'épis debout : il ne lui déplaisait pas, à cet affamé de bruit et d'argent, d'avoir pour confidente et pour admiratrice cette orpheline ne voyant plus au monde, n'aimant plus sur la terre que lui.

Au moment de rompre, il éprouvait l'angoisse de la blessure qu'il allait faire et — sentiment éternel — l'anxiété égoïste de la souffrance qu'il allait ressentir lui-même. Pourtant il fallait prendre un parti, frapper, dire adieu, disparaître. Il eût pu ne point revenir, écrire, ou ne pas même donner de ses nouvelles, mais le cuisant spectacle de cette scène ne lui déplaisait pas. L'amertume des larmes que l'on fait verser à son âpre ivresse. Puisqu'il allait souffrir, Jean voulait voir du moins combien elle souffrirait. C'était comme le paiement du respect gardé qu'il imposait à la pauvre fille. Les larmes de Lucie rachèteraient la stupidité de son platonisme. Et tandis qu'il contemplant Lucie, la lumière, caressant ce front baissé où les cheveux blonds semblaient de légers fils d'or, il se répétait comme pour s'éperonner dans sa résolution, ce qu'il s'était demandé tant de fois fiévreusement :

— A quoi te mènerait cette liaison ? A quoi ? Puis il songeait :

— A un homme comme toi il faut une passion qui l'élève, le rehausse à ses propres yeux et aux yeux du monde. Un Jean Mornas ne s'attarde pas à aimer une grisette !

Oui, mais elle lui tenait au cœur, la grisette, plus qu'il ne le pensait. Et, au moment de déchirer ce petit roman, chaste et doux, et qui n'aurait pas de dénouement, Mornas éprouvait là une impression cruelle, inattendue, comme si cette part de sa vie, la part cachée et consolante, lui eût importé plus encore que l'autre, plus que la parade et la bravade en pleine lutte et comme en plein vent.

Il se décida cependant à parler, tout à coup, comme un homme qui, après avoir examiné le couteau, l'enfoncé en pleine chair.

Il dit à Lucie, brusquement, que désormais — oui, dès à présent — elle n'avait plus à l'attendre. Il avait réfléchi. Ces visites fréquentes, qui lui devenaient une chère habitude, n'étaient plus possibles. Une nécessité de situation, de fortune, d'honnêteté, l'obligeait à lais-

ser pour toujours la jeune fille seule et maîtresse de sa vie.

Il parlait vivement, avec une sorte de brusquerie colère, comme s'il eût voulu s'étourdir.

Un cri de Lucie l'arrêta.

— No plus revenir ?... No plus me revoir ? Et pourquoi ?

— Ah ! pourquoi ?

Elle avait laissé échapper de ses doigts son ouvrage qui venait de glisser jusqu'à ses pieds, et, les bras le long du corps, elle levait vers lui ses pauvres yeux blous un peu égarés, tout tristes.

Et lui essayait alors de donner ou de trouver de bonnes raisons pour expliquer ce départ. Il n'était pas riche et ne pouvait associer à son existence une créature aussi pauvre que lui-même. Courageux pour supporter seul le poids de la lutte, au besoin le carcan de la misère, il souffrirait trop en voyant souffrir un être aimé. De quoi vivait-il ? De tâches harassantes, des labeurs d'un manœuvre cérébral. Un vieux savant de province ou plutôt un érudit de pacotille, lui faisait, depuis un mois, passer des nuits à des travaux abrutissants. Oui, un collectionneur de nappes, pris sur le tard de l'ambition d'écrire, rêvant à deux pas de la tombe, de couronnes académiques et incapable de rien produire, avait choisi pour collaborateur anonyme, pour *collaborateur* littéraire ce Jean Mornas, dont un de ses neveux, étudiant d'hier, lui avait parlé. Jean allait souvent à Versailles où habitait le bonhomme et se desséchait le cerveau pour le compte de cet écrivain de hasard, avare et maussade.

— Voilà ma vie, mes ressources. Vous voyez que c'est peu vraiment !... J'aurais dû rester médecin. Mais la médecine me dégoûte. Je n'y crois pas, à la médecine !... Alors, quoi ! Je suis un ouvrier comme vous, Lucie, disait-il alors, de cette voix âpre qu'il avait aux heures de revendications et de discours agressifs... oui, un ouvrier en pantalon luisant et en redingote râpée, et qui n'a même pas la certitude de pouvoir nourrir par son travail la compagne qu'il se choisirait, comme le casseur de pierres nourrit, du moins, sa femme de ses mains ! Voilà ce que je suis, moi !... Quand on n'est que ça, on n'attache pas le pavé qu'on traîne au cou de ceux qu'on aime !

Mais il avait beau noircir aux yeux de la jeune fille cet avenir qu'il lui montrait gros de misère, lourd de nuées, elle essayait de sourire. Rien de cela ne l'effrayait, elle, rien. Lentement, elle s'était habituée à l'affection de Jean et avait-elle jamais cherché à savoir s'il était riche, et comment il vivait et ce qu'il rêvait ? Il apparaissait, dans son petit logement d'orpheline, comme le seul être qu'elle aimât, qu'elle connût presque. Elle savait que Mme Lorin le trouvait distingué et bon. Jean avait suivi, seul, avec quelques voisins, le convoi de la pauvre femme, et depuis ce temps, il semblait à Lucie que Mornas fût de sa famille. Elle ne se demandait pas comment elle l'aimait, elle l'aimait, voilà tout. Et l'idée que Jean pût lui annoncer, un jour comme aujourd'hui, qu'il ne reparaitrait plus, que c'était fini, fini, qu'il s'en allait pour ne plus revenir, ne lui était pas plus venue que cette autre idée : " Il pourrait m'épouser !... Je pourrais être sa femme !... "

On ne réfléchit guère à la cause de son bonheur, surtout lorsque ce bonheur fragile est fait d'un malheur consolé. Lucie jusqu'alors s'était laissée vivre, rien de plus, presque assoupie dans cette tendresse. Et comme une douleur lancinante au cœur, voilà que les paroles de Mornas la réveillaient brusquement. Elle ne comprenait pas bien, mais elle sentait que tout croulait autour d'elle et que la solitude venait, une solitude féroce, sans consolation, cette fois. Sa mère morte, Jean disparu, que deviendrait-elle ? Elle avait maintenant, pour s'accrocher à Mornas, des commencements de geste de noyée ; puis elle laissait retomber le long de son corps ses bras immobiles et,



très pâle, elle demeurait devant lui, le regardant de ses yeux hagards et sans plus dire un mot, rien.

Il se passait en elle un trouble bizarre dont elle ne se rendait même pas compte. La vie lui eût manqué tout à coup que la sensation d'étouffement et de vide eût été la même. Il lui semblait qu'elle ne voyait plus, que son cœur, dans sa poitrine, s'arrêtait. Une lourdeur, une torpeur vague l'envahissait. Et Jean, voulant lui répéter que s'il parlait, c'était par pure honnêteté, parce qu'une existence commune leur était impossible, lui avait alors pris la main, et la regardait dans les yeux, comme pour emporter d'elle ce dernier regard navré et doux, et la bien faire lire, dans ses yeux à lui, la sincérité de son amour et de sa douleur.

Et il restait là, depuis un moment, muet, sentant lui aussi, des sanglots lui serrer le col comme une corde, et il avait des tentations éperdues, presque farouches, de se précipiter sur cette blonde et fine tête pâle, à demi levée vers lui, de la prendre entre ses mains, d'y attacher ses lèvres, et de dire, dans le murmure d'un baiser ou de crier dans un spasme : " Non ! non ! je ne pars pas ! Je reste, je t'aime ! Bravons la vie, la misère, tout ! Mais ne nous quittons pas, Lucie, jamais ! Jamais !... Entends-tu, jamais "

Il les entendait, en quelque sorte, ces paroles bruire à ces oreilles, et pourtant il avait la force de ne les point prononcer ; il se donnait cette volupté âcre de tenir presque dans ses bras cette enfant qui, de toute son âme, avec ivresse, se fût abandonnée à lui s'il eût voulu, et de se répéter et de se redire encore qu'il était, lui, le cynique, l'incrédule, plus honnête que bien d'autres qui eussent, en restant, poussé Lucie à sa porte.

Oui, il partirait, il partirait !

Mais tout à coup, après avoir regardé ainsi, longuement, avec une expression involontaire de passion et de déchirement la jeune fille, il lui sembla, dans les yeux de Lucie, apercevoir une fixité étrange. Sous les paupières ouvertes et comme largement tirées, les pupilles se dilataient, singulières.

Jean recula légèrement.

Lucie restait immobile, raidie, n'entendant plus et comme pétrifiée. Alors il tendit les mains vers elle. Il la touchait, il l'appelait : " Lucie !... Lucie !... " Mais elle ne répondait plus. Elle gardait toujours cette immobilité effrayante, cette raideur cataleptique. Aussitôt, Mornas songea à ces pauvres filles qu'il avait lui-même tant de fois soumises à ses expériences, à la Salpêtrière et dans des réunions d'étudiants ; il se demanda si cette frêle et exquise Lucie n'était point frappée de quelque névrose comparable à celles de ces malheureuses. Puis cet état cataleptique rapide sembla faire place à une sorte de léthargie, et la tête de la jeune fille, cette jolie tête de vierge blonde, s'inclinait doucement vers l'épaule tandis que les yeux se fermaient. Alors, Jean Mornas souffla rapidement sur ces paupières closes. Lucie revint à elle tout à coup, comme éveillée brusquement. Et après avoir légèrement cligné des paupières, Lucie levait sur Jean Mornas ses yeux doux, pleins de supplications, de tendresse dévouée et timide ; des yeux de brebis consciente de la tuerie et qu'on va égorger.

Jean éprouvait maintenant un trouble bizarre. Il ne se sentait plus le courage de répéter à la pauvre fille ce qu'il lui avait dit tout à l'heure.

L'anéantissement de la faible créature, là, devant lui, lui avait fait passer un frisson de terreur. Il lui avait semblé qu'il venait de frapper à mort la malheureuse. Cette suppression temporaire de la vie, qui lui paraissait un simple phénomène curieux à étudier lorsqu'il l'observait sur une autre, lui produisait, ici, l'effet de quelque chose de sinistre, de criminel. Cette idée de la brebis saignée lui avait sauté au cerveau et ne le quittait plus.

Alors il s'efforça de calmer Lucie, de la consoler. Rien

de ce qu'il venait de lui dire n'était vrai ou, du moins, n'était définitif. Il ne s'agissait que d'une épreuve. Oui, une simple épreuve. Sans doute, il eût été plus sage d'en rester là, de ne pas continuer à vivre d'un amour sans issue, sans raison. Mais quoi ! il fallait peut-être laisser la raison de côté ! Ils s'aimaient. Eh bien ! oui, ils continueraient à s'aimer, puisque Lucie le voulait ! Il ne la quitterait pas. Il ne la quitterait jamais. Il reviendrait. Rien ne serait changé dans leur existence. Elle ne serait pas une abandonnée. Non, non ! il le lui promettait, il le lui jurait.

— Eh bien ! voyons, maintenant, voyons, êtes-vous plus rassurée, Lucie ?

Ce qu'il disait là, Jean le disait en sachant bien qu'il mentait. Sa restriction mentale était celle-ci : " Avant tout, la consoler ! Gagner du temps. Puis je verrai... j'écrirai... Je ne sais pas ce que je ferai ! Mais est-ce que je puis la laisser ainsi frappée, et à demi morte ? "

Alors, pendant qu'il parlait, sur le visage, tout à l'heure pâle de Lucie, une rougeur de joie venait, comme un flot de vie. Il y avait, dans ses yeux bleus, d'une douceur triste, dans ces yeux, un moment auparavant tragiques en leur fixité, un sourire ému, profond, comme un remerciement muet, et une telle tendresse, et un abandon si grand, une confiance si entière que Jean en frissonnait encore, effrayé de cette passion qui l'enlaçait comme une liane, et de nouveau attiré, éperdu, prêt à serrer la jolie fille, et à l'emporter dans ses bras.

## V

Jean avait eu la force de s'arracher à l'étreinte désespérée de Lucie. Il revenait chez lui libre comme il en était parti, la jeune fille n'ayant le droit de rien lui reprocher et de rien lui demander. Mais il revenait mécontent, puisqu'il n'avait pas rompu ces liens, puisqu'il avait toujours cet amour absurde en travers de sa vie.

— Un amour platonique, moi ?... disait-il en ricanant. Du Lamartine à Montmartre !... S'ils savaient cela, les amis du Quartier, comme ils se moqueraient du Mandarlin !

Fort heureusement pour l'amour-propre de Mornas, ils ne le savaient pas. Personne n'en savait rien. Jean avait gardé secret, comme une tare, ce coin tendre de sa vie. Il eût rougi de cet accès de pureté comme d'un vice. Très ému encore de la sensation causée sur Lucie par sa détermination brusque, troublé, revoyant toujours devant lui le visage immobile, les yeux fixes de la jeune fille, il rentrait, dans son logis de la rue Racine, la tête remplie de pensées confuses. Le mystère de ces névroses, qu'il connaissait bien, l'avait toujours attiré. Il s'était demandé bien souvent, à l'hôpital ou devant ses livres, ce que deviennent le libre arbitre humain, la volonté, la responsabilité dans certains cas inquiétants. Cette Lucie : Ce n'était pas la première fois qu'il remarquait en elle une surexcitation morbide. Le soir même de leur première rencontre, l'expression du regard étrange de la jeune fille l'avait frappé. Mais il n'eût jamais soupçonné que cette tendresse de nature confinée à la maladie. Elle avait eu peur, mais sans que l'effroi la paralysât, le soir où il la rencontrait attaquée par ces rôdeurs de nuit, sur le boulevard extérieur.

Et ce qu'une impression physique en quelque sorte, une terreur corporelle n'avait pu faire, la douleur morale un choc reçu en plein bonheur, le faisait brusquement. La névrose se manifestait d'un seul coup. Non, car Mme Lorin avait souvent parlé à Mornas des premiè-

res années débiles, des nervosités de sa fille. Mais, pour la première fois, du moins, Jean apercevait nettement chez Lucie les symptômes d'une maladie étudiée curieusement par lui autrefois sur des sujets qui lui étaient parfaitement indifférents.

— Une malade !

Allons, il était tenu désormais à plus de précautions avec Lucie. Il lui fallait plus de ménagements pour rompre. Au fond, cette nécessité de n'en point finir tout de suite avec cette espèce d'idylle, qui le flattait dans sa vanité d'homme, ne lui déplaisait pas. Il cherchait, à ses propres yeux, un prétexte pour retourner chez Lucie. Il le trouvait, c'était bien. Et ironiquement il se disait que s'il n'accomplissait pas ce qu'avait décrété sa volonté, s'il reparaisait là-bas, c'était par pur dévouement à Lucie. "Il arrivera ce qui arrivera... Ça qui est certain, c'est qu'on ne badine pas avec l'amour d'une névropathe... Elle serait capable de quelque folie. Un suicide?... Eh ? est-ce qu'on sait, avec les femmes ?"

Et il ajoutait, retrouvant son humeur narquoise :

— Et si tout cela finit mal, à qui la faute ? L'enfer, dit le proverbe, est pavé de bonnes intentions !

Il s'était, après avoir quitté Mon'martre, couché en revivant, dans cette période confuse qui précède le sommeil, tous les incidents de la journée, et ses rêves, fragments disloqués de la réalité vécue, lui représentaient Lucie à demi mourante, tournant vers lui des yeux suppliants, puis tout à coup, comme il fuyait, le suivant automatiquement, d'un pas raidi de statue ambulante. Il descendait ainsi la pente de la rue Audran, puis de la rue Germain Pilon, qui y conduisait, et il entendait le pas alourdi de la jeune fille, et il la sentait derrière sa nuque, la main étendue, toute froide. En se réveillant brisé, le lendemain matin, Jean se demanda s'il n'irait pas voir Lucie. La crise de la veille pouvait avoir laissé des traces. Mais non, Lucile, rassurée lorsqu'il était parti, ne devait pas plus garder souvenir de la scène, qui l'avait si profondément secouée, qu'il n'en conservait, lui, des visions falotes de cette nuit de malaise. D'ailleurs, à Versailles, M. de la Berthière l'attendait.

M. de la Berthière était ce demi-savant qui confiait à Jean Mornas ses papiers, le recevait régulièrement deux fois par semaine dans son cabinet et préparait avec lui un travail sur la "Médecine des Arabes", destiné à consacrer la gloire de l'érudit de province, secoué, jusque sur son lit de paralytique, du prurit d'une ambition académique. Il rêvait l'Institut à deux pas du tombeau, ce M. de la Berthière.

Avec lui, Mornas avait comme des rendez-vous de conspirateurs. On l'introduisit dans la maison de la rue Saint-Médéric avec des précautions infinies, comme si tout Versailles eût été là aux aguets, voulant surprendre le secret de l'érudition du vieillard.

Cette rue Saint-Médéric, propre, blanche, avec ses maisons à un ou deux étages, aux balcons gris de fer, les volets clairs sur les murailles blanches, est une des plus silencieuses de cette ville de silence. D'un côté, l'horizon d'un mur surmonté d'arbres, une colline de cimetière, et de l'autre, les bâtiments et les fenêtres grillées d'une caserne ; prison ici, campo-santo là, et, entre ces deux horizons, une rue tranquille, avenante ; parfois, çà et là, des murs bas pardessus lesquels une dentelle de vigne vierge ou un paquet vert de glicyne troué de grappes violettes. Quelquefois aux heures de sortie d'une école communale placée loin du logis de M. de la Berthière, des cris d'enfants, joyeux comme des passereaux échappés ; mais, autrement, nul bruit que celui des talons des rares passants sur le pavé retentissant et sec.

M. de la Berthière, ancien magistrat parisien, féru de recherches bizarres sur les sciences occultes, la thérapeutique, les anciennes coutumes, bibliophile vieilli, solitaire, quinquex, avait choisi là son dernier refuge, dans

une maison aux balcons historiques, petite, mais d'une élégance déchuée et embourgeoisée, dont la porte étroite, sculptée comme au dix-huitième siècle, s'ouvrait, au bout d'un corridor, sur un jardin qui était, avec sa première bouffée et son premier éclat fleuri, le seul bonjour accueillant du logis.

Il ne recevait presque personne, et les verrous de la petite porte étaient aussi sévèrement tirés que ceux d'un corridor de Mazas. Lorsque ses nouveaux éloignés venaient visiter le vieux reclus, il leur fallait presque parlementer et rester debout dans le corridor, avant de pénétrer jusque dans le cabinet du vieillard. Jean Mornas, au contraire, entra tout de suite, et très vite, les domestiques ayant ordre de l'introduire rapidement, comme quelqu'un qu'on ne devait pas voir du dehors.

Alors Jean apercevait, étendu à demi sur un lit dressé dans le cabinet de travail même, — et parfois sur un divan, — M. de la Berthière, maigre, enveloppé dans une robe de chambre longue, et la tête couverte d'une calotte de soie noire qui, plaquée sur le front, rendait plus blafarde encore sa figure creusée, ridée, où de petits yeux, inquiets et gris tournaient, roulaient, pétillaient, vifs comme des yeux de souris. Le vieillard à demi paralysé, restait là, dans cette vaste pièce emplies de livres, rayonné de haut en bas, et ses mains osseuses, très longues s'étendaient vers des tas de paperasses étalées près de lui, sur le lit, et qu'il touchait avec des jouissances infinies, n'ayant plus d'autre joie au monde que le frisson de volupté que donne le papier aux éties grisés d'encre et frénétiques de littérature.

Pour communiquer avec ses domestiques, le vieillard se servait d'un cornet acoustique dont la conque, traquant sur l'oreiller, restait toujours à portée de ses lèvres.

Jean s'asseyait à quelques pas du lit, devant un bureau surchargé de dossiers, dans un fauteuil où M. de la Berthière ne se reposait plus depuis des années ; et là, il lisait à haute voix la mise en œuvre, rapportée par lui, des documents que lui avait confiés l'ancien magistrat lors de la précédente séance ; — puis il choisissait, dans les papiers que M. de la Berthière avait près de lui, ceux qui devaient être utiles à un travail futur et il les emportait, les rendait ensuite à l'auteur fondu dans un texte qui ne paraissait pas toujours excellent à celui qui le signerait... "Oui, pas mal... ce n'est pas mal... mais je voudrais plus de force pour exprimer ma pensée. Vos expressions sont tièdes, ternes... Et ma pensée..." Sa pensée ! Jean parfois jetait à cet homme étendu un regard de côté chargé de colère ; puis il corrigeait et devant sa "pensée" mieux exprimée, M. de la Berthière avait alors de petits rires d'une satisfaction presque enfantine, — une joie macabre dans cette face pétrie à demi par la mort.

Il était convenu que, par mois, Jean recevrait, pour ces séances qui l'irritaient, une faible somme qui, temporairement, le faisait vivre. Cent cinquante francs. Mais pour ces quelques louis qui lui donnaient le pain, il vendait sa jeunesse, sa force cérébrale, il prostituait sa pensée, à lui, au caprice de la pensée d'autrui. Ce n'était pas sans révolte que le médecin réfractaire quittait le logis de la rue Saint-Médéric.

Il en sortit, ce soir-là, dans un état d'âme indescriptible M. de la Berthière, par un sentiment de bizarre abdication, né de cette complicité morale qui attachait le vieux savant à son fabricant de renommée, se laissait aller avec Jean Mornas à une sorte de confiance inattendue ; et, voulant régler les honoraires de son secrétaire, l'avait, tout à l'heure précisément, — après quelques hésitations, — prié de déplacer, parmi ses livres un gros volume de l'*Encyclopédie* en lui disant de prendre, derrière, une sorte d'atlas, caché par les in-folio.

— Un atlas ?...

— Oui, un atlas, avait ajouté le vieillard, apportez-le moi.

Ses petits yeux gris s'attachaient comme deux points lumineux, sur Jean Mornas, tandis que le jeune homme, un genou en terre, attirait à lui le volume de l'*Encyclopédie* et enfonçait sa main dans le vide laissé entre les autres livres.

— Là, trouvez-vous ? Un grand atlas ?

Et Jean avait tiré, en effet, un vieil atlas du siècle dernier, à reliure fatiguée, que M. de la Berthière lui avait dit de déposer sur le lit.

Alors, avec un petit rire sec que Mornas entendait encore, le vieillard, les yeux toujours braqués sur Jean : "c'est une de mes cassettes, cet atlas... Oui, oui, une cassette... Une cachette si vous voulez... Cela vous étonne ? Puis feuilletant de ses mains maigres, les pages jaunies de l'atlas, il en sortit des billets de banque qu'il réunissait en petits paquets, prenant sur une tablette placée à portée de sa main, des épingles posées là, tout près.

Jean, stupéfait, avait eu ce spectacle du paralytique assemblant ainsi quelques-uns des billets contenus dans l'atlas, et, après les avoir piqués avec une de ces épingles serrées entre ses dents, les coulant ensuite sous son oreiller. Les prunelles du vieillard ne le quittaient pas, et semblaient le narguer. M. de la Berthière avait pris ainsi deux des billets, un billet de cent francs et un de cinquante, et les avait tendus à Jean :

— Voilà votre mois, monsieur Mornas !

Sous son oreiller, M. de la Berthière avait glissé vingt fois autant de ces billets et l'atlas, que Jean tenait tout à l'heure dans sa main, en était encore gonflé, comme un de ces portefeuilles à soufflets où l'on enferme les valeurs. Ensuite le regard tourné vers Mornas, le vieillard avait prié son collaborateur (il fallait certes qu'il l'aimât), de remettre l'atlas en place, derrière le tome de l'*Encyclopédie*, en ayant soin de replacer à l'alignement ce gros volume de Diderot. "Qu'il ne dépasse pas les autres d'une ligne... pas d'une ligne Je ne voudrais pas qu'un autre que vous soupçonnât." Et tandis que ses lèvres laissaient sa pensée inachevée, les yeux gris de M. de la Berthière restaient rivés au visage de Mornas.

Et, depuis cette dernière apparition dans le logis de la rue Saint-Médéric, Jean Mornas avait constamment devant les yeux la vision de cet homme, et de ces grands livres derrière lesquels le vieux maniaque cachait ses valeurs comme un arabe enfouirait ses provisions dans un silo. Il lui passait par l'esprit des idées folles, farouches, des tentations morbides. Il se disait qu'avec ces quelques billets de banque glissés par M. de la Berthière dans ses feuillets jaunis de l'atlas, il pourrait, lui, vivre, vivre heureux ou tenter la fortune, risquer dans quelque coin de France une candidature électorale, — car le droit de donner des lois aux autres se paye comme une denrée, — et entrer du moins dans la bataille humaine avec des munitions. "Les munitions, disait-il, c'est l'argent." Et il y en avait, de l'argent, il y en avait beaucoup dans cette bibliothèque du rez-de-chaussée, où se tenait étendu M. de la Berthière et où, lui, Mornas, entraînait seul, pénétrait comme un complice, la vanité du vieux x étant plus forte que sa crainte ou sa prudence !...

Une sorte d'hallucination railleuse montrait alors à Jean le lit du vieillard, et, tout autour, sur les rayons de la bibliothèque, les énormes in-folio crevant comme des sacoches trop pleines et laissant pleuvoir des liasses de banknotes. Puis la même vision macabre le poursuivait encore disloquée en quelque sorte, par le rêve ; et Mornas au milieu de la nuit, s'éveillait, la gorge serrée, le corps chaud de fièvre, et, dans l'ombre de sa petite chambre, il lui semblait entendre, ou, plutôt distinctement il entendait, dans une hallucination nouvelle, celle de l'ouïe, une voix lui dire, narquoise, pénétrante.

— Eh ! mais le mandarin le fameux mandarin ? Le voilà !

C'était maintenant une obsession atroce et de tous les instants, une idée fixe et affreusement irritante. Evidem-

ment Jean s'était habitué à manier cette bravade, à s'en faire comme une arme étincelante de tournoi, une pose devant ses auditeurs ébahis, mais il trouvait ironique, mauvais, dangereux peut-être, quo le sort jetât, en quelque sorte, sous sa main, le paradoxe devenu tangible, réalisable, et lui fit passer cette atroce tentation dans les doigts.

Cette idée s'enfonçait dans le cerveau de Jean avec l'acuité d'une pointe rougie. Il se sentait en quelque sorte perforé par cette éternelle réflexion, pareille à une vrille, lancinante comme une névralgie. La nuit, le jour, partout, cette possibilité de fortune le poursuivait, le relançait avec une violence irritante, une fatigante tenacité. Il se répétait que la richesse était là, à portée de sa main, cette richesse impossible, cette richesse qui, jusqu'alors, fuyait devant lui, plus rapide à chaque pas plus pressé. Il n'avait qu'à y enfoncer les ongles, à fermer les doigts... Et il était riche !...

Cette tentation l'affolait. Il avait des sommeils strangulés de cauchemars, et, persistants, éternels, identiques, des rêves atrocement railleurs, d'une bouffonnerie macabre, où le vieux lui apparaissait en costume de soie jaune, un bouton de cristal cousu à son bonnet de laine noire, et le regardant avec un sourire figé, comme certains poussahs de porcelaine de Chine. M. de la Berthière prenait le costume d'un mandarin de paravent. Et l'hallucination du sommeil était si forte, que Jean Mornas entendait distinctement la petite toux sèche que le vieillard avait en froissant, là-bas, ses billets. Alors il se réveillait en sursaut, étouffant, et il restait un moment assis sur son lit, le sang aux tempes, avec des sons de cloche dans les oreilles ; et encore et toujours, quoique éveillé, la vision, l'éternelle vision de ce petit homme maigre, piquant ses liasses de billets de banque avec des épingles qu'il serrait entre ses longues dents jaunes !...

Alors, tout ce qu'il avait tant de fois ressassé dans ses harangues de révolté, dans ses sinistres plaisanteries de bohème haineux, — la nécessité de l'audace, l'inutilité de la patience, la bêtise de l'honnêteté, la niaiserie du remords, — tout revenait à Mornas avec une précision plus terrible, prenant corps, et se résumant dans la formule du problème : "Tuer le mandarin !"

Oui, c'était bien le mandarin, ce M. de la Berthière ; un mandarin qui habitait Versailles et non Pékin, mais un être inutile, après tout un maussade débris de la vie, enfouci et figé dans son égoïsme, traînant dans la souffrance une existence inutile, affamé de gloire à deux pas de sa fosse presque creusée. un avare entassant chez lui une fortune qui ne servait sans doute à panser la plaie d'un malade ni à essuyer une larme d'un pauvre.

— Pourquoi est-ce lui qui est le riche et non pas moi ? Oui, pourquoi

Et ensuite ;

— Ah ! si j'avais à moi, ce qu'il cache inutile, glissé entre deux feuillets de vieux livre !

Mornas à cette pensée restait comme ébloui. Il avait matériellement sur les lèvres le petit frisson de gens qui ont soif, et qu'une gourde attire. Le mandarin !... La fortune !... Être riche !

Et, sans penser même à la possibilité de l'accomplissement de ce qu'il échafaudait machinalement dans sa cervelle, il se mit peu à peu, par une sorte de travail involontaire, de cérébration inconsciente, à se tracer un scénario du crime. Il lui était bien facile à lui, Mornas, de pénétrer jusqu'à M. de la Berthière. Les portes fermées à tous s'ouvraient au collaborateur anonyme. Et peut-être les domestiques du vieillard ne connaissaient-ils pas même le nom du jeune homme qui se glissait à Versailles mystérieusement, de temps à autre. Ils ne l'appelaient jamais que le *secrétaire de Monsieur*. M. de la Berthière n'eût pas voulu qu'on pût, à un moment donné, nommer celui qui venait lui apporter les matériaux de sa gloire future.

Pendant qu'il se trouvait ainsi tout seul, avec M. de la Berthière dans la bibliothèque du rez-de-chaussée, qui donc pourrait empêcher Jean de fouiller dans ces livres où comme dans certains décors de féerie, il lui semblait qu'il y avait partout en tas, des trésors enfouis ? M. de la Berthière avec son cornet acoustique, pouvait appeler, il est vrai. Mais le cornet une fois poussé loin de la main, enlevé, le paralytique était là livré à la volonté de Mornas. Il pouvait crier, sans doute. On n'entendrait point ses cris.

— Et si on les entendait ?

Alors, — ah ! alors, — c'était les valets accourant, Jean poussé, emporté vers la porte, jeté à des agents, conduit à la geôle, perdu...

Non, évidemment non, il ne fallait pas même s'habituer à se poser ce problème. Et Mornas s'efforçait de n'y plus penser jamais. Il n'y pensait plus en effet, pendant quelques heures ; puis l'idée fixe revenait obsédante, et le jeune homme se remettait à combiner un attentat possible, comme il eût cherché, par amour de l'art ou du jeu, la solution d'une partie d'échecs.

Il retourna, le jour habituel étant venu, à la maison de la rue Saint-Médéric. Le silence de cette rue le frappa. On y était si loin du monde !... L'espèce d'isolement de l'hôtel de M. de la Berthière ajoutait encore à la tentation possible. Quand Mornas entendit sur le seuil de la chambre, où se tenait le vieillard, le valet dire : " C'est le secrétaire de Monsieur ! " il éprouva encore une sécurité nouvelle. Décidément on ne savait même pas son nom ! On le retrouverait, il est vrai, ce nom ! dans les notes griffonnées par M. de la Berthière, et le neveu du vieillard était là pour tout dire...

Jean s'arrêta immobile, au milieu de la bibliothèque, lorsque le domestique eut refermé la porte sur lui. Il regarda sur le petit lit, M. de la Berthière étendu, et il lui semblait que le vieillard était plus maigre encore et plus jaune que de coutume. Et ce mot " jaune " amena invinciblement à la pensée de Mornas l'idée, l'incessante idée l'idée absurde, l'idée tenace du mandarin. " Les mandarins sont de race jaune " songeait Jean, debout, contemplant ce vieux qui, après un moment de silence, lui dit de sa voix sèche :

— Il faudra vous approcher un peu plus de moi. J'ai eu un accident depuis vous.

— Un accident ?

Mornas regardait, ne comprenant pas.

Alors M. de la Berthière :

— Oui, cher monsieur, oui. Je ne vous vois pas ! Non, je ne vous vois plus !

— Moi ?

Une affection nouvelle rendait, en effet, le paralytique aveugle temporairement. Une sorte de congestion avait envahi les yeux, et le vieux homme maigre, couché là comme un grabataire, n'avait plus, pour regarder Mornas, ses yeux de souris, brillants et aigus.

— Le médecin, ajouta M. de la Berthière, m'assure que dans quinze jours, trois semaines, j'y verrai clair comme autrefois ! Êtes-vous de son avis ?

Mornas donna en effet au vieillard des explications rassurantes, tout en doutant que ce corps, déjà miné affreusement, pût supporter un nouveau coup, la maladie des membres envahissant déjà le cerveau.

Ses lèvres seules, machinalement, répondaient du reste à M. de la Berthière. Sa pensée était ailleurs. Il se disait que le vieillard ne pourrait même pas voir qu'on lui volait ses billets cachés si la tentation de les emporter en venait à quelqu'un. Car enfin, pour devenir riche, était-il même besoin de tuer le mandarin ?... Le dépouiller suffirait !...

Mornas rejeta brusquement cette pensée ignoble, s'approcha de M. de la Berthière, et lut au vieillard le chapitre nouvellement rédigé. Des considérations sur la philosophie des docteurs arabes. L'autre, sous son bon-

net de soie noire, opinait de la tête, cette tête maigre et sinistre, et, par extraordinaire, il ne fut, ce jour-là, ni maussade ni insolent. A travers la fenêtre un rayon de soleil entra dans la bibliothèque et, s'arrêtant sur les ors usés des reliures, faisait étinceler, caressait plus particulièrement que les autres, les titres des tomes de l'*Encyclopédie* que Mornas avait maniés l'autre jour.

Et, instinctivement, les yeux de Jean allaient à ces gros volumes armoriés derrière lesquels son imagination lui montrait, crevant la reliure, des billets de banque à figures bleues enfouis, cachés, et qu'il pouvait, avec un peu d'audace...

Mais, brusquement, il coupait court à sa réflexion même et, se poussant violemment sous le jong de son labeur, il continuait à lire à M. de la Berthière ce chapitre, compilé ça et là, s'efforçant de ne plus songer qu'à ces phrases qu'il annonçait, indifférent à leur sens, tandis qu'allumée de desirs, ardente, farouche, sa pensée fouillait les vieux livres, derrière les volumes, comme si sa main, prise d'un prurit de vol eût voulu les vider elle-même.

## VI

Cette visite nouvelle à la rue Saint-Médéric ne fit que rendre plus atroce la tentation de Jean de Mornas. Il alla le soir, rue Audran, comme pour apaiser sa révolte au spectacle de la douceur résignée, du sourire rasséréné de Lucie. Il la trouva malade, nerveuse. Les crises d'autrefois, les secousses de l'enfance semblaient revenir avec un caractère nouveau, une tristesse plus sourde. Et l'idée fixe envahissant de plus en plus le cerveau de Jean et y faisant tache d'huile, tandis qu'il contemplait la jeune fille un peu pâle, anémiée, mais qui lui disait : " Ce n'est rien, je n'ai rien ", il méditait, par une réflexion soudaine et dans une même pensée, ce vieillard à demi mort qu'il venait de quitter et cette jeune fille dont la nervosité avait bien souvent tourmenté, agité ses songeries depuis qu'il l'avait vue dans cet état cataleptique, naguère, devant lui.

Oui, Jean avait spécialement étudié autrefois, avec fièvre, ces névroses étranges qui changent en instrument passif l'être humain, fait de volonté et de conscience. Il avait éprouvé des jouissances de négateur et de révolté à pétrir, en quelque sorte moralement, à sa guise, le cerveau de ces créatures, qui, hypnotisées, ne devenaient plus qu'un instrument qu'il dirigeait, alors, à son gré. C'était un plaisir de raffiné pour ce sceptique de chercher ce que devenait le libre arbitre lorsqu'une malheureuse hystérique obéissait à la volonté qu'il lui imposait, riait, pleurait, priait, chantait selon qu'il le lui commandait. Et Mornas bien souvent s'était demandé s'il n'y avait pas, dans ces maladies même, une force cérébrale utilisable et si quelque homme supérieur, un jour, n'asservirait pas à une entreprise ces machines humaines. Il avait même, dans ses fameuses harangues qui tantôt semblaient des divagations de réveur et tantôt des proclamations de général d'armée, échafaudé toute une Théorie de la Volonté sur ces mystères magnétiques. La comparant à l'électricité, cette volonté humaine, il prétendait qu'on s'en pouvait servir pour des transmissions d'efforts et des tâches redoutables — transporter la volition à distance comme l'étincelle, comme la lumière.

Et depuis quelques jours, — depuis sa dernière visite à M. de la Berthière, — depuis la soirée passée auprès de Lucie, dont l'état bizarre l'avait plus nettement frappé, il unissait décidément à ses réflexions théoriques la personnalité même de la jeune fille ; il faisait entrer dans



le cadre quasi-fantastique où se mouvait « le Mandarin » cette enfant qui ne soupçonnait seulement pas qu'il y eût un M. de la Berthière au monde.

Evidemment, — et Mornas n'en doutait plus maintenant, — Lucie, vibrante et souffrante nature de sensitive cruellement impressionnable, pouvait sans même être frappée d'une névrose caractérisée, comme certaines malades de la Salpêtrière, obéir à la suggestion imposée par une volonté extérieure, subir les épreuves auxquelles, lui, par exemple, Jean, pouvait, s'il voulait, la soumettre. Il en avait acquis la preuve bien vite. En souriant d'abord, comme par jeu, il avait essayé cette créature douce, dont la confiance s'abandonnait, les premières épreuves d'hypnotisation. Et, comme il s'y attendait, Lucie était devenue assez vite, sous sa volonté d'expérimentateur, ce qu'un charlatan de profession eût appelé « un sujet précieux ».

Il lui faisait croire que ces expériences lui étaient utiles pour ses travaux, pour ses études, et elle s'y prêtait de bonne grâce. Alors Jean, par l'apposition de la main sur les paupières closes de Lucie, arrivait rapidement à plonger la jeune fille dans un de ces états de léthargie ou de catalepsie qui, chez elle, succédaient facilement l'un à l'autre. C'était, chez la pauvre enfant, des frémissements d'abord, de petits tremblements, une agitation où se manifestait cette sorte de laugage brisé, incohérent comparé justement par la science au bavardage initial du sommeil chloroformique. Quand elle était ainsi, appartenant tout entière à la volonté de Mornas, alors, brusquement il lui imposait ses ordres, lui suggérait tour à tour toutes les idées qu'il voulait, la faisait se promener dans un jardin imaginaire où elle cueillait des fleurs invisibles en poussant des cris de fille joyeuse, ou, encore par la pensée la conduisait au théâtre et, entendant alors une musique qui n'existait pas, elle hochait la tête comme pour suivre les mesures de l'orchestre, puis heureuse, disait : « Que c'est beau ! »

Lucie sortait de cet état d'inconscience, brusquement. Elle sautait, pour ainsi dire, d'un bond dans l'état de veille sans lassitude visible, portant cependant imprimée en son cerveau et colportant la pensée, l'idée, la suggestion qu'y avait imprimée Mornas comme il eût enfoncé un cachet dans une cire malléable.

Et, effaré lui-même de l'étonnant pouvoir, de cette force humaine dont il pouvait librement disposer, il se sentait décidément tenté, — affreusement tenté, par la possibilité qu'il avait de combiner, avec Lucie pour complice involontaire, ce qu'il nommait une expédition hardie.

— Qu'est-ce que je cherchais ? se disait-il, dans sa chambre étroite, regardant les murs nus, le petit lit de fer, la table noire où couraient ses paperasses, — labeurs écrasants griffonnés pour l'homme de Versailles, — qu'est-ce qui me manquait ? L'occasion. Eh bien, je la trouve, l'occasion !... Si j'en profitais !... En profiter ? Je serais bien niais de ne pas le faire ? Tuer le mandarin ! Tant de fois tu as posé le problème, tu peux maintenant le résoudre... d'autant plus qu'après tout il ne s'agit pas même de le tuer, le mandarin ! A quoi bon !... Il suffit d'utiliser sa rencontre !...

Les idées arrivaient ainsi, et s'entre-choquaient dans le cerveau de Mornas ; puis elles y prenaient, peu à peu, une netteté, une fixité inquiétantes. Le *Problème*, comme il disait lui apparaissait en quelque sorte, tracé sur le tableau noir avec la rigueur d'un théorème de mathématiques. Il y avait, à Versailles, dans la bibliothèque de M. de la Berthière, quelque chose comme un placard ou un audacieux pouvait puiser hardiment. Oui, là, dans ces vieux livres cachés par l'avare qui n'en savait même plus le compte, inutiles, perdus entre les feuillets de bouquins poudreux, dormaient des bank-notes qui pour tout homme, eussent presque constitué une fortune, mais pour Mornas représentaient, en outre,

le commencement de la liberté, l'ambition satisfaite, la vie libre ; et libre — avec qui ? Avec cette femme qu'il aimait. Car pourquoi, s'il devenait riche, n'épouserait-il pas Lucie ? La misère seule l'effrayait avec elle. Mais, la misère écartée, quelle raison avait-il de ne point partager son existence avec la jeune fille ?

Et, là-bas, dans le logis de la rue Saint-Médéric, il pouvait la trouver, la fin de cette misère !... « Un vol, alors ? » Le mot avait répugné à Mornas lui-même lorsqu'il lui était apparu, une première fois, avec toute la hideur de sa réalité. Mais, professant que l'homme doit se moquer des choses, Jean Mornas allait-il donc maintenant se soucier d'un mot ?

Le seul péril était d'être vu, d'être soupçonné, d'être pris.

Et pourtant vraiment, le vol, oui, le vol, était quelque chose de trop lâche. Au moment de le commettre, les doigts de Mornas s'y fussent refusés. Il avait l'instinctive horreur de l'acte matériel. Avec son habitude de se draper dans la défroque byronienne, il comprenait le corsaire qui pille, non le filou qui dérobe.

Son idée fixe le ramenait alors à une combinaison dont l'ironie savante et la nouveauté compliquée lui plaisaient, l'excitaient comme un défi.

Ce qu'il y avait de tentateur dans la vieille question qu'il traitait d'habitude avec la façon d'un docteur ès paradoxes ; — la Question du Mandarin, — c'était qu'on pouvait le tuer à distance, et sans même qu'on eût une tache sur les mains. Eh bien, l'impossibilité du problème moral tant de fois posé disparaissait maintenant, grâce à la science, la réalité même donnait à Mornas le pouvoir de frapper à distance, de se faire obéir d'un être humain en appuyant sur son cerveau comme sur un timbre. Jean n'avait qu'à vouloir et à dire : « Je veux ! » pour que cette volonté fût exécutée.

Et par qui ? Par cette Lucie que Jean adorait, et qu'il songeait à l'associer, et pour pouvoir même l'associer à sa vie !

Elle ne se doutait pas, elle, de la tourmente qui soufflait dans les idées de Jean. Elle ne s'en douterait jamais. S'il voulait, elle subirait, dans l'état hypnotique, l'idée qu'il lui suggérerait ; elle obéirait comme une esclave, elle accomplirait, à l'heure dite, l'ordre qu'il lui donnerait. Cette suggestion, qui met la créature humaine désarmée, passive, domptée, entre les mains de celui qui la domine, cette suggestion, qu'on pourrait employer dans le sens du bien en imposant à des âmes basses, à des esprits farouches, des idées d'honneur et de piété qui, peu à peu, resteraient là enfoncées, et modifieraient peut-être l'être morbide ou mauvais, de l'être humain — cette suggestion, dont Mornas connaissait tous les inquiétants phénomènes, pourquoi ne s'en servirait-il point pour arriver à faire passer entre ses mains, à lui, les billets enfouis dans les cachettes du vieillard ?

Il lui semblait qu'ainsi posé comme un problème à résoudre, le vol perdait tout à coup de sa vilénie. Le crime tournait à l'expérience. Il y avait pour Mornas comme une recherche scientifique dans la combinaison de cette infamie. Tout d'abord, l'égoïsme féroce de M. de la Berthière n'était point fait pour désarmer Jean. Pouvait-on avoir du remords à dépouiller un homme dont la richesse inutilisée irait à des neveux qui haïssaient le vieux gentilhomme et qui le méprisaient ? En quoi quelques billets de banque de moins au total de l'inventaire du vieil avare appauvriraient-ils des gens déjà riches et qui n'avaient le moindre droit sur la fortune de M. de la Berthière que parce qu'ils portaient son nom ? C'est à peine s'ils avaient vu le vieillard, cinq ou six fois dans leur vie !

— Tandis qu'une liasse de ses billets était pour Jean l'affranchissement même, le commencement de la vie !... Ambitieux, il pouvait braver à la fois et humer la vie, au lieu de traîner, comme des boulets, des tâches humili-



liantes. Ensuite, éloquent, ardent, prêt à tout, jusqu'où n'arrivait-il pas, s'il avait le levier, — l'argent, — en un temps où l'audace ouvre toutes les portes quand on ne les enfonce pas ?

— Eh ! il ne saura même pas le vieux paralytique, se disait Mornas, non, il ne saura pas qu'il lui manque quelques billets dans ses vieux livres. Et moi... Ah ! moi !... Quelle revanche !

Et toutes ses rancunes lui revenaient, toutes ses ambitions refoulées, tous ses appétits strangulés, toute sa jeunesse condamnée aux privations, cette jeunesse misérable, dans le Paris de luxe, ces jours de désespoir où il avait, plus d'une fois, marché dans la neige avec des bottes éculées en se disant pourtant que, — s'il avait du courage, — il pourrait vivre paisible en paysan, là-bas, au pays plein de soleil de ses deux pauvres vieux, près de la mer bleue...

Du courage ?... Allons donc, abdiquer eût été de la lâcheté !

Il s'était souvent juré, en ces jours de détresse noire et de bohème famélique, qu'il aurait son heure. Et cette heure-là, qui sait si le sort même, aujourd'hui, ne la lui désignait pas là, sur le cadran ? Elle allait peut-être sonner ! Ah ! la richesse, ou sinon la richesse, la possibilité de devenir riche et la joie d'être libre ! Il se faisait tangible, enfin, ce rêve ! Il était là, à la portée des ongles de Mornas... Là !... Ou plutôt là-bas !

— Voilà : Je dis à Lucie : " Tu iras à Versailles, rue Saint-Médéric... " Je lui donnerai une lettre quelconque. On la laissera entrer. Elle sera seule... L'homme est paralysé, et cette congestion qui l'a frappé aux yeux le rend momentanément aveugle. D'un geste elle écartera le cornet acoustique qui traîne sur son oreiller, et, derrière les volumes de l'*Encyclopédie*, dans le vieil atlas, elle prendra les billets qui restent... Elle les prendra tous !... Et, en deux heures, d'un train à l'autre, je puis être riche !... Riche !

Oui, c'était très simple. Il semblait à Mornas que cette expédition fut la plus facile du monde. Il ordonnait, Lucie obéissait, elle revenait. Tout était dit :

Il ne lui paraissait pas possible qu'un obstacle survint. Il éprouvait une sorte d'orgueil plein de bravade à se dire que ce qu'il décrétait ainsi pouvait, devait s'accomplir à l'heure voulue, comme si le *je veux* humain devenait tout à coup une étincelle de divinité !

Mais, d'abord, il voulut bien se convaincre, et une fois encore, que Lucie subissait complètement les hallucinations qui pouvaient lui être suggérées. La jeune fille était devenue son esclave absolue, lorsqu'il la mettait en état de somnambulisme. Mais Jean s'imposait d'être deux fois, dix fois prudent, avant de tenter l'œuvre combinée. Il alla donc rue Audran ; Lucie travaillait auprès de son feu. Elle fut toute joyeuse de le voir. Le temps était froid, et par la fenêtre, on apercevait, dans un ciel gris de janvier, les toits et les rebords des maisons voisines couverts d'une couche de neige. Lucie trouva que Jean lui donnait une preuve d'amour en venant la voir de si loin par un temps si triste. Il ne fallait pas des attentions bien grandes à la pauvre fille pour la rendre heureuse.

Elle accueillit Mornas avec une joie d'enfant, laissant là son ouvrage et approchant de la cheminée une chaise pour que le jeune homme chauffât, à la chaleur du coke, ses chaussures mouillées. Elle le contemplait, de ses deux yeux confiants, d'un bon regard dévoué, et, lui, les mains sur les genoux, semblait penser, rouler dans sa tête crépue des idées lugubres.

Alors, elle lui demanda ce qu'il avait fait depuis qu'elle ne l'avait vu... — depuis si longtemps, deux jours ! et s'il travaillait... Elle lui recommandait de ne pas travailler trop ; elle avait eu, par suite d'un labeur trop prolongé, des migraines, depuis ces deux derniers

jours. Oh ! elle n'avait pas la tête bien forte ! Mais, par bonheur, — comme c'est singulier, ces hasards, — en allant à son magasin, à peu près à l'endroit même où elle avait parlé à Mornas pour la première fois, oui, — à quelques pas précisément, — elle avait rencontré le docteur Pomeroy, ce bon docteur, qui l'avait soignée toute petite, Jean savait bien, — il le connaissait, — et le médecin lui avait ordonné des pilules de valériane et de quinine qui lui avaient fait grand bien...

— Et si jamais vous souffrez de migraines, Jean...

Elle s'arrêta, riant gentiment.

— Suis-je sotte ! J'oublie toujours que vous êtes médecin !

— Ou à peu près ! dit Mornas de sa voix ironique.

— Dans tous les cas, vous êtes un savant... Ah ! cela, par exemple, je le sais... Un savant ! je l'ai lu dans un journal !

— Un journal ?...

— Parfaitement !

Et elle tira de sa table à ouvrage un petit journal du quartier Latin, soigneusement plié, où elle montrait une sorte de biographie du *Mandarin* faite par quelque compagnon de Jean, article louangeur où la camaraderie, peut-être craintive, louait l'apre éloquence et l'érudition encore ignorée du grand public, mais profonde, de Jean Mornas.

Le jeune homme regardait ce petit journal d'étudiants et haussait les épaules.

— Oui, dit-il, comme s'il se fût parlé à lui-même, eh bien, oui, voilà ! On n'a encore rien fait, aujourd'hui et on publie !... déjà votre biographie. On élèvera bientôt des statues à des poètes inédits. Allons, — et, en ajoutant cela, sa voix devenait vibrante comme un clairon sonnait la charge, — raison de plus pour agir et pour être !

Il demanda à Lucie comment ce journal de la rive gauche se trouvait chez elle.

— Oh ! par hasard. Il enveloppait de l'ouvrage qu'on m'a remis où j'allais le chercher... Je l'ai regardé machinalement, en le dépliant. Votre nom m'a frappée. Je l'ai conservé. Voilà.

Mornas s'inquiéta ensuite de savoir ce qu'elle avait pu dire au docteur Pomeroy. Avait-elle parlé de lui, Mornas, au médecin ?

— Non. Pourquoi ?

— Parce qu'il est inutile de me nommer à n'importe qui, jusqu'au jour...

Il s'arrêta, regardant involontairement Lucie, avec une expression d'amour vrai, de passion contenue qui allumait une flamme dans ses yeux noirs. Elle devinait bien ce qu'il voulait dire. Jusqu'au jour où il serait libre de l'aimer, de l'épouser, de l'emporter où il voudrait, au bout du monde !

Elle était persuadée qu'il viendrait, ce jour-là ! Elle avait une confiance aveugle, une foi profonde dans l'avenir de ce jeune homme. Elle le savait ambitieux et ces ambitions mêmes lui plaisaient. Elle sentait qu'il était torturé de sa situation médiocre, de la misère bravée, et elle eût voulu se sacrifier, elle eût passé des nuits à un travail acharné pour qu'il souffrît moins. Ce qu'il lui disait de faire, elle faisait. Jamais, elle n'aurait parlé de lui à personne. Au concierge du logis de la rue Audran, elle n'avait même pas fait connaître le nom de Mornas.

Comment eût-elle alors parlé de lui au docteur Pomeroy ? Et pourtant c'était pour elle une sorte de parent, que le médecin ? Elle était tout heureuse de l'avoir retrouvé.

Il n'avait pas vieilli.

" Parbleu ! songeait Jean. Il était né vieux. "

Aussi maigre, aussi sec, les cheveux aussi longs et blancs, mais actif comme autrefois, mais dévoué, et se

multipliant pour les pauvres. Comme Lucie lui disait qu'il était demeuré le même, le brave homme lui avait même répondu, la tutoyant paternellement, ainsi que jadis :

— "Que veux-tu, mon enfant : la fatigue cela conserve !"

Alors Jean hochait la tête et disait, en regardant le bout de ses souliers humides qui fumaient :

— Bref, digne du prix Montyon, ce docteur Pomeroy ! ... Le Petit Manteau Bleu des médecins ! Ils ont de la chance, les gens vertueux, s'il gardent, à la fois, leur vertu et leur jeunesse !

Et sa voix prenait ces vibrations d'acier qui étonnaient et inquiétaient Lucie quelquefois.

Il se leva comme pour partir, puis, examinant brusquement la jeune fille, il lui prit les mains et resta un moment devant elle, les paupières écartées, l'œil fixe, la regardant au fond des prunelles.

Ces regards muets qu'il lui enfonçait ainsi comme dans les yeux, la faisaient frissonner d'une sorte d'inquiétude domptée qui n'était pas sans une douceur bizarre. Elle s'abandonnait volontiers à ce magnétisme tendre que Jean exerçait sur elle. Elle souriait d'abord ; puis Mornas, lui posant la main droite sur les paupières, pressait légèrement sur ces yeux clos, et, avec une rapidité étrange, la jolie tête blonde de Lucie tombait alors sur son épaule comme celle d'un enfant accablé de sommeil, et cet être pensant, vivant, agissant, conscient d'ordinaire, se trouvait brusquement transformé en automate.

Lucie aussitôt ne pensait plus que par la pensée de Jean. Toutes les hallucinations qui traversaient, de par la volonté de Mornas, le cerveau de la jeune fille devenaient temporairement pour elle des réalités. Elle riait s'il lui disait de rire. Il lui disait : "Tu as deux ans de moins, et ta mère vit. Elle est là, regarde." Et, heureuse, la pauvre fille embrassait sa mère. Elle subissait décidément, avec une facilité effrayante, les suggestions imposées. Mais ce que Jean voulait savoir, c'était, — question vitale pour lui, — si la suggestion, chez Lucie comme chez la plupart des somnambules, survivait au réveil et se continuait dans l'état de veille, c'est-à-dire si la jeune fille, éveillée, exécuterait, sans se douter même à quelle force elle obéissait, l'ordre que lui donnerait Mornas pendant qu'elle était endormie.

Ce phénomène incroyable, Jean ne se doutait pas qu'il ne se produisit mathématiquement chez Lucie comme chez toutes ces hallucinées et ces hystériques qu'il avait hypnotisées tant de fois. Mais le problème qu'il se posait était assez redoutable pour qu'il ne négligeât rien s'il voulait victorieusement le résoudre.

Il dit à Lucie endormie :

— Je vais te réveiller tout à l'heure. Demain, tu entends bien, demain, à dix heures précises, tu m'attendras devant l'Odéon sur les marches !.. As-tu compris ? Demain !

— Demain ! répondit la jeune fille, répétant comme un écho les paroles de Jean.

— A dix heures !

— A dix heures !

— Bien. Là, tu me remettras ceci (il montrait un portefeuille) que je laisse dans le tiroir de la table à ouvrage... dans le tiroir, tu entends ?

— Oui.

— Heure précise ?

— Oui.

Il souffla alors vivement sur les paupières closes de Lucie, et, s'essuyant les yeux, troublée et confuse, elle revint à elle en essayant de sourire, mais avec une expression d'inquiétude vague et comme de pudeur troublée. Elle ne questionna point, d'ailleurs, Mornas sur ce qu'elle avait pu dire pendant son sommeil, et peut-être ne se rendait-elle même pas compte qu'elle eût dormi.

Il la quitta presque aussitôt, sans lui rien rappeler. Il ne savait pas, disait-il, quand il reviendrait, mais il reviendrait, oui, il reviendrait bientôt : le plus tôt possible.

— Demain ?

— Peut-être demain.

Et il la laissa souriante.

Toute la soirée qui suivit, Mornas la passa à se dire que si, mathématiquement, Lucie subissait encore, à l'état de veille, la suggestion qu'il lui avait dictée durant le sommeil hypnotique, arrivait à l'heure fixée, rien, non rien, ne l'empêchait d'obéir ensuite à l'ordre plus important qu'il lui donnerait. Et, dormant mal dans son lit froid, il se réveilla le lendemain après avoir encore subi, une partie de la nuit, la vision caricaturale de M. de la Berthière en costume de riverain du fleuve jaune.

A dix heures moins quelques minutes, Jean Mornas était devant les marches de l'Odéon, interrogeant les passants vaguement aperçus au bout des rues encore recouvertes d'une lèpre de neige.

— Dix heures moins cinq, dix heures moins trois...

— A dix heures précises, il poussa involontairement un petit cri de joie. Lucie, marchant d'un pas pressé, et comme talonnée par une hâte, arrivait droit vers lui, en traversant rapidement la place boueuse.

Quand elle aperçut Jean, elle s'arrêta et le regarda étrangement, d'un air étonné, comme prise en faute.

— Ah ! c'est vous, Lucie ? dit-il.

Elle sourit et dit :

— Oui c'est moi !

— Par quel hasard ? Et que venez-vous faire dans mon quartier, à cette heure-ci ?

Sur le visage doux de la pauvre fille, le même sourire intimidé restait figé :

— Je viens... Mais oui, voilà !... dit-elle, je viens vous rapporter ce portefeuille que vous avez oublié dans un tiroir, chez moi... Hier !..

Elle tendit le portefeuille à Mornas qui le prit, feignant de ne pas comprendre.

— Merci... Mais ce portefeuille, qui vous a dit de me le rapporter ?

— Qui me l'a dit ?

— Oui.

— Personne... Je ne sais pas... Mais je savais que je devais vous le rapporter aujourd'hui, à dix heures.. et ici même.

— Ici ? Devant l'Odéon ?

— Là... Oui, précisément !

— Ah !... Et si vous ne m'aviez pas trouvé ici ?

— Oh ! je devais vous trouver... J'étais certaine que je vous trouverais... Et puis, je vous le dis, il fallait venir... Je devais venir...

— Pourquoi ?

— Quelque chose me le disait.

Elle parlait avec une sorte de douceur entêtée qui la rendait un peu confuse, comme si elle eût rougi de ne pouvoir mieux expliquer l'obsession qu'elle avait subie, l'envie irrésistible qui, sans cause, l'avait saisie depuis son réveil, l'envie de rapporter à Mornas, — et de rapporter là, — ce portefeuille qu'elle pouvait pourtant lui rendre, rue Audran, quand il viendrait. C'était, disait-elle, "plus fort qu'elle". Elle avait dû obéir absolument à cette idée qu'il fallait être là, à dix heures précises, et voir Jean.

Et, lorsqu'il lui répétait la question éternelle :

— Mais qui vous avait ordonné de venir ici ?

Elle répondait encore, et toujours, avec la même expression confuse :

— Qui ?... Je ne sais pas... Personne... Moi peut-être... Est-ce drôle ?... Mais je ne pouvais pas ne pas venir !

Jean, intérieurement, triomphait. Cette expérience sans but, il pouvait, il allait la renouveler en dictant

hardiment à Lucie le rôle qu'il lui assignait dans le drame. C'était là comme la répétition à froid du scénario déjà combiné qu'il s'agissait de mettre en scène. Quand ? Tout de suite. En vérité, Mornas avait assez attendu, et ce temps de glace réveillait, aiguillonnait, exaspérait tous ses souvenirs de misère. Décidément, il en avait assez de végéter, de patienter. La vertu des débilés, la patience ! Voilà le moment où il fallait se servir du mandarin comme d'un marchepied et crânement profiter des avances de la fortune !...

— Ne sois point Jean-Jean, Jean que tu es ! Ne joue pas les Joseph, toi !... Et d'ailleurs, tu n'as même pas, pauvre hère, de manteau à laisser entre les doigts de la pécore ! Aux armes, Mornas !

Le soir même, il allait chez Lucie. Il l'hypnotisait comme il l'avait fait jusqualors et, la pauvre fille une fois endormie, il lui insufflait dans le cerveau, il lui imposait l'idée fixe dont elle ne s'affranchirait plus, qui la dominerait et l'entraînerait demain, qui serait plus forte que son honnêteté et que sa conscience, idée obsédante contre laquelle elle essaierait de se révolter peut-être, — comme l'oiseau battant de l'aile, éperdu, sous la fascination du reptile qu'il n'évitera pas, — mais qu'elle mettrait à exécution certainement, mécaniquement et quand même, à l'heure dite, comme elle avait, sans s'expliquer pourquoi, rapporté le portefeuille au lieu voulu par Mornas.

Il lui avait pris les mains et la tenait comme immobilisée sous sa volonté, lui dictant point par point le tragique programme qu'elle devait suivre. Elle prendrait le train de la gare Saint Lazare à une heure ; elle serait à Versailles trois quarts d'heure après. Là, elle monterait dans le tramway qui passe devant la grille même de la gare et même au vieux quartier Saint-Louis. Elle demanderait au conducteur, qui la lui indiquerait facilement, la rue Saint-Médéric. L'hôtel de M. de la Berthière était la quatrième maison que Lucie rencontrait en entrant dans la rue à droite. Il lui répéta le numéro qu'elle redit par deux fois, endormie, gravant d'un trait indélébile ce chiffre dans sa mémoire. Là, elle sonnerait. Elle insisterait, pour pénétrer jusqu'au vieillard. Elle dirait, — sans citer aucun nom, qu'elle venait « pour ce qu'attendait Monsieur » et ferait passer une lettre que lui aurait remis Mornas, et dans cette lettre Jean prierait M. de la Berthière de laisser pénétrer jusqu'à lui la personne qui lui rapportait un chapitre corrigé. Secrètement.

Ce secret, que le pseudo-érudit voulait tenir caché serait évidemment le *sésame* de la bibliothèque, la fameuse bibliothèque où chaque livre dissimulé était peut-être pour l'avare, une façon de coffre ou de classe-valeurs. Si par aventure, par impossible, M. de la Berthière, qui ne recevait personne, — un médecin quelquefois, — avait une visite, Lucie attendrait. Mais il était plus que probable qu'on introduirait la jeune fille auprès du paralytique sur-le-champ et dès qu'il saurait, lui, pourquoi elle venait, il n'aurait certainement rien de plus pressé que d'exiger qu'on le laissât avec la messagère de Jean.

Et alors, seule avec lui, Lucie obéissait comme un automate, à la suggestion que lui imposait Mornas.

— Comprends bien, retiens bien tout ce que je vais te dire, répétait le jeune homme de sa voix devenue brève, ému malgré lui. M. de la Berthière peut appeler, il ne faut pas qu'il appelle. Il est aveugle, au moins temporairement... Il ne peut ni voir, ni bouger. Tu écarteras de son oreiller le cornet acoustique qu'il ne pourra plus saisir, et, sans bruit, derrière les tomes IV et V de l'*Encyclopédie*... l'*Encyclopédie*, tu entends?...

— L'*Encyclopédie* ! répéta Lucie d'une voix ferme, comme s'enfonçant chaque mot au profond de la mémoire.

— Derrière ces volumes... Tomes IV et V...

— Tome IV et V... bien !

— Tu trouveras un atlas... reliure de cuir, fatiguée... Tu le prendras... Il doit y avoir d'autres livres à côté,

contenant aussi des billets de la Banque... Mais je n'en suis pas sûr... Ne perds pas de temps à chercher ailleurs. L'atlas, l'atlas seul, tu entends ? L'atlas ! Tu le videras de tous les billets qu'il contient, et, si tu n'as pas le temps, tu le glisseras sous ton châle après avoir remis à leur place les volumes dérangés... C'est compris ?

Immobilo et dans sa pose pétrifiée, la pauvre fille ne répondait pas ; mais tout son visage, comme convulsé par une souffrance intérieure, exprimait une lutte de conscience, une douleur poignante. C'était comme l'insurrection inévitable de la personnalité même se débattant contre l'obéissance de ces ordres, absolument comme l'être humain endormi se débat contre les tentations mauvaises de certains rêves. Il y avait, chez Lucie, une dualité de personne en quelque sorte. L'honnête fille révoltée et l'hypnotisée domptée par Mornas.

Lui lisait clairement toute cette lutte cachée sur cette pâle et mince figure anémiée, aux paupières baissées sous les cheveux blonds un peu enmêlés.

Alors il saisit de nouveau les mains de Lucie, et de sa voix cuivrée, presque menaçante :

— Tu feras cela, tu entends, tu le feras !

Elle ne répondit rien, mais un frisson comparable à une secousse électrique, lui courut par tout le corps, et sa pauvre figure attristée prit l'expression douloureuse d'un visage de martyre.

— Je le veux ! ajouta fermement Mornas. Je le veux ! Comprends-tu bien ? Je le veux ! Il le faut !

Il ajouta, — car il faut donner des raisons honnêtes à ces êtres, même ainsi captés, pour les faire agir :

— Cet argent, que tu prendras-là, a été dérobé par cet homme. Ce n'est pas un vol que tu vas faire ; ce sera une restitution.

Après une minute de silence, si profond qu'il entendait battre, comme dans une crise de palpitations, le cœur de Lucie, il dit encore :

— Tu le feras ?

— Oui ! répondit enfin Lucie.

— Tu le feras, malgré tes hésitations possibles, malgré les obstacles ?

— Oui ! dit-elle encore.

— Et cela fait, tu me rapporteras à moi, chez moi, l'atlas ou les billets de l'atlas ?

— Chez vous ?

— Rue Racine, le soir même !

— Oui ! répéta Lucie.

Et, chose étrange, maintenant, à chacun de ces *oui*, la voix était résolue, comme si la force de lutter eût brusquement fait place, en elle, à l'âpre volonté d'obéir.

Alors, tout d'un coup, il l'éveilla, retrouvant, après la minute de surprise et de trouble, le sourire doux sur les lèvres de Lucie, et la tendresse profonde dans ses beaux yeux bleus, très calmes. Et, sans que la malheureuse et charmante fille eût la moindre conscience, le moindre souvenir de l'ordre que lui avait dicté Mornas, et auquel à l'heure voulue, demain, elle allait obéir, elle se mit à parler à Jean de leurs projets, de leur avenir, de cette vie cachée qu'ils s'étaient faite, de leur chaste roman ignoré, de cette tristesse lointaine et atténuée qui, grâce à lui, était devenue pour elle du bonheur.

Ce mot de bonheur avait fait d'abord sourire Mornas amèrement ; puis, le répéta nt, il s'écria qu'après tout, le bonheur n'était pas si loin peut-être. Le bonheur ? il espérait bien l'atteindre, — et bientôt.

— Ah ! si certain projet réussit ! fit-il.

— Quel projet ? demanda Lucie.

Mornas ne pouvait s'empêcher de s'étonner de ce mystérieux phénomène. Cette femme à qui, tout à l'heure, il dictait ses ordres, qui avait, comme emmagasiné sa pensée, — et qui, demain, changerait en actes ce qui, pour lui, n'était encore qu'une combinaison aujourd'hui, — elle ne se doutait même pas de l'idée obsédante qu'elle portait en elle, qui germait et grandissait, ignorée, dans

son cerveau. Oui, il y avait deux femmes dans cette femme : l'une la machine inconsciente, l'instrument dont il usait pour arriver au but ; l'autre l'adorée et la respectée que Mornas voulait associer à sa richesse et à sa vie, si ce projet réussissait...

Et il réussirait ! Pourquoi ne réussirait-il pas ? Encore une fois, chez M. de la Berthière, personne ne connaissait Lucie. Il était bien convenu qu'elle ne donnerait aucun nom pour pénétrer jusqu'au vieillard. Quelques explications en manière de mots de passe, voilà tout. Et surtout la lettre concernant le manuscrit du fameux ouvrage qui devait assurer la gloire à M. de la Berthière et qui allait livrer la fortune à Mornas ! "A chacun son ambition ! pensait Jean."

Le paralytique ne pouvait ni voir ni entendre Lucie dérangeant les livres. Il ne s'apercevait de la disparition de ses valeurs que plus tard en supposant qu'il vécut encore quelque temps. Mais alors, qui accuser ?

Lui, Jean ? Quelle folie ! Et d'ailleurs, M. de la Berthière, même en soupçonnant le jeune homme, se tairait, fût-ce par égoïsme, par prudence, puisque Jean travaillait avec lui à crocheter la renommée littéraire.

Est-ce Lucie qu'on accuserait ? Mais M. de la Berthière ne le connaissait pas, ne saurait point son nom, et Jean Mornas, si le vieillard lui en parlait, répondrait d'elle comme de lui-même.

Oui, certainement, mathématiquement, le projet allait réussir ! Oui, Jean Mornas serait riche ! Oui, le mandarin allait céder une part de sa fortune à cet aventurier qui s'imposait par le droit de la hardiesse, comme le pirate malais par le droit du kriss et du couteau. Oui, la vie de Jean allait changer et celle de Lucie. Et le bonheur était là, avec la jeunesse et l'amour ! Jeunesse pauvre, amour étouffé jusqu'au jour. Mais quelle revanche aussi, demain ! Vivre ! Enfin, il allait vivre !

Et Mornas aspirait déjà le fumet de la table offerte à ses dents longues et à son âpre appétit d'affamé et de mangeur !

## VII

Bien avant l'heure où Lucie devait prendre le train de Versailles, Mornas était assis dans la grande salle de la gare Saint-Lazare sur un des bancs qui font face au guichet où l'on distribue les billets.

Il regardait machinalement devant lui ces rares arrivants dont les pas retentissaient sur l'asphalte de la salle d'attente et qui, dans la lumière grise tombant d'en haut, par les vorrières, s'acheminaient vers la barrières vides. Toute cette salle si bruyante et si gaie aux jours d'été, à pareille heure, avait dans l'atmosphère humide, sentant la neige fondue, une tristesse morne. Les toits des maisons apparaissaient au loin, par les grandes fenêtres, comme un lugubre décor gris, relevé de blanc. Des affiches des derniers mois montraient ironiquement leurs noms de plages à la mode, lugubres comme des feux d'artifice éteints. Auprès de Jean Mornas, des espèces de rôdeurs aux pantalons boueux, sommeillaient à demi dans l'air relativement chaud de la grande salle. "Plus pauvres encore que lui, ces misérables hères !" Et, — un frisson intérieur semblait lui courir dans les veines, — plus honnêtes peut-être ! "Ils ne songeaient pas à dépouiller le mandarin, ces pauvres diables ! Ils trouvaient là un abri contre le froid, le dénuement, ils couvaient leur misère !"

Jean les examinait. Pas un n'avait une figure de révolté. On pouvait donc se résigner à vivre ainsi ?

— Bah ! c'est l'abrutissement du besoin ! Et puis, moi,

j'ai d'autres appétits parce que j'ai d'autres facultés. A chacun selon ses désirs ! C'est bien le moins !...

Et il se mit à penser à Lucie. Elle ne venait pas. Jean regardait le cadran de l'horloge. Une heure moins trois minutes. Les aiguilles avançaient sans doute, mais e fin, maintenant...

— Elle devrait être ici !

Si elle ne venait pas ?

Si la révolte intime, la tempête de la conscience, avait été plus forte que la suggestion ? Si le libre arbitre avait chassé l'obsession comme un mauvais rêve ? Si... Mais Jean Mornas, qui doutait, devenu subitement anxieux, ne douta plus et laissa un cri monter à ses lèvres lorsque, au bout des marches qui mènent au dehors, il aperçut, raide, marchant comme une statue, très droite et hagarde, Lucie qui sans hésiter, s'avancait vers le guichet où, en lettres blanches, sur un tableau bleu, se lisait le nom de *Versailles*.

— Elle est venue ! se dit Mornas, qu'une émotion singulière saisissait maintenant à la gorge.

Il eût presque souhaité, en ce moment, qu'elle eût résisté. Il entrevit brusquement quelque catastrophe. Une crainte maintenant l'étreignait et pendant que Lucie s'approchait du guichet et demandait son ticket, — il la voyait de dos et elle gardait une raideur automatique, — il se demandait s'il n'allait pas l'arrêter au passage, l'empêcher d'accomplir ce qu'il avait ordonné... Puis il eût honte de sa terreur. Était-ce donc pour reculer qu'il avait posé ce problème à la destinée ?... Au moment où il pouvait gagner la partie, allait-il repousser l'échiquier ? Non. Le sort en était jeté !... Et tant pis pour le mandarin qui se trouvait sur son passage !...

Lucie s'était retournée. Elle glissait roidement le petit morceau de carton entre son gant et la paume de sa main gauche et de ce même pas quasi-mécanique de tout à l'heure, elle s'avancait vers la porte de la salle d'attente. Elle pouvait apercevoir Mornas, puisqu'elle se dirigeait de son côté, sans le savoir là. Alors il s'éloigna de quelques pas, mais la précaution était inutile. La jeune fille semblait ne rien voir, marchant comme poussée par une idée invincible, les yeux fixes, le pas alourdi.

Elle s'arrêta un moment sur le seuil de la porte de la salle, puis elle y entra. Jean s'approcha, collant son visage aux vitres pour la revoir encore. Il avait le temps de l'appeler, de l'arrêter sur cette voie du crime qu'elle suivait, inconsciente. "Non, non, se disait-il, ce serait niais, et maintenant ce serait lâche !" Il distinguait, dans la pénombre de la salle, une ombre se détachant sur le fond blafard de la gare où les grandes couches de neige et les fumées blanches des locomotives se confondaient sur l'horizon du ciel gris. C'était Lucie, toujours debout, immobile et comme raidie. La porte de la gare, poussée par un employé, glissa sur ses gonds. Les rares voyageurs passèrent de la salle sombre sur le quai où la vapeur chauffait. Mornas voyait encore Lucie ; puis, caché par les wagons, il ne la vit plus.

— Tout est dit, pensa-t-il. Et tant mieux !

Songeur, mais sans inquiétude à présent, confiant, presque fier, il redescendit les marches, passa sous les arcades de la gare ; et, en apercevant à la devanture du libraire un journal judiciaire illustré où quelque crime féroce était représenté dans tout son réalisme sanglant : "Imbéciles ! se dit Mornas, comme s'il y avait besoin de tragédie pour réussir et pour vaincre !"

Il ressentait, avec des joissances de dilettante, un contentement aigu de soi-même. Il lui semblait qu'il était l'inventeur de quelque œuvre d'art curieuse et parfaite. Son ironie de réfractaire lui faisait regarder comme une création habile cette application de la science à la satisfaction de ses appétits. Il y avait en lui de l'expérimentateur que l'expérience intéressait comme une gaure et du joueur qui jetait sa vie sur le tapis vert. Mai-

il rentra chez lui, et attendit anxieusement. D'une minute à l'autre, elle pouvait elle devait venir. Encore quelques minutes peut-être et Jean Mornas connaissait sa destinée. "Être riche ! être riche !" Il avait peur maintenant de devenir fou. Ses oreilles bruissaient comme dans les nuits de tentation atroce. Il avait peur maintenant de devenir fou. Ses oreilles bruissaient comme dans les nuits de tentations atroce. Il se passa une éponge mouillée sur le front. La congestion lui montait au cerveau.

Quelqu'un s'était arrêté au seuil de sa chambre et une main cherchait le cordon de la sonnette.

Tout à coup il devint immobile et très pâle.

Il s'élança au moment même où le tintement vibrat ironique et clair. Sa main ouvrit brusquement la porte. Une femme était là : Lucie.

Elle entra d'un mouvement rapide, en quelques pas, comme si elle eût été poursuivie, et, blême, elle alla droit devant la petite table où les papiers de Jean Mornas traînaient.

Il avait vivement refermé la porte et il s'avancait vers Lucie, la regardant bien en face, très ému.

Le jour baissait dans la petite chambre à peine éclairée par le crépuscule gris de ce triste jour froid.

Avant même que Mornas eût dit un mot, Lucie laissait tomber sur la table une liasse froissée de billets de banque, et d'une voix étrangement ferme, nette et métallique, elle dit :

— Voilà !

Jean s'était précipité sur ces billets qu'il prit entre ses doigts avec des frissons de volupté.

— Était-ce possible ? Enfin !...

Il les déplaçait, les caressait, les comptait.

Lucie, droite, telle qu'il l'avait vue à la gare, devant le guichet, regardait comme si elle n'eût pas compris.

— Trente-sept ! fit Mornas.

Il avait là, en billets de mille francs, de cinq cents et de cent francs, trente-sept mille francs. Le levier pour la fortune ! Trente-sept mille francs ! Jean les recomptait encore, les touchait, les admirait, cherchant maintenant du regard un endroit où les dissimuler et ne trouvant aucune cachette plus sûre que sa poitrine. Alors il les glissa dans la poche intérieure de son paletot râpé et il en boutonna les boutons dont les capsules métalliques lui saient. Ce paquet de billets, il en sentait avec des frissons voluptueux le poids léger sur son corps. C'était comme une cuirasse qui lui eût fait maintenant tout braver.

Puis il demanda à Lucie, du ton bref et sourd d'un complice qui n'ose même savoir tous les détails du forfait :  
... Et... cela a été facile ?

Elle ne répondait pas, demeurait droite en sa rigidité sculpturale, les yeux hagards dans une face de marbre.

— Comment cela a-t-il été fait ? dit encore Mornas au bout d'un moment.

De sa voix vibrante, bizarre, Lucie répondit :

— Je ne sais pas...

L'accent de ces quelques mots était si étrange, que Jean subitement ressentit une inquiétude.

— Mais enfin, dit-il, à moi, à moi, tu peux bien apprendre ?... Je veux savoir...

— Il y avait comme une force qui me poussait ! fit la jeune fille. J'allais... J'allais... Pourquoi allais-je là, moi ? Parce qu'il le fallait... Oui ! ... et elle semblait encore lutter contre elle-même, contre l'obsession, — il le fallait, voilà ! — Je suis entrée... J'ai vu l'homme... On m'a laissée seule avec lui. J'ai écarté de lui le cornet qui pouvait lui servir à appeler...

— Il ne voyait pas ? demanda Mornas. Il ne voyait rien ?... Aveugle, n'est-ce pas ?

— Aveugle, oui. Mais il entendait !

La voix de Lucie avait pris, en disant cela, une expression farouche ; et, sans bien s'en expliquer la cause, Mornas devina le péril.

— Il entendait ?

— Oui...

— Elle était toujours debout, impassible.

— Il a entendu ? répéta Mornas en la regardant en face.

— Oui... pendant que je fouillais le livre.... Et alors...

Elle ferma les yeux, secouant la tête pour en chasser une vision mauvaise.

— Alors ? répéta Mornas, comme arrachant une à une les paroles de Lucie.

— Alors... écoutant il a deviné... Oui, deviné qu'on voulait le voler.... Il a poussé un cri et...

— On est venu ? demanda Jean.

— Ah ! si on était venu ! Non, répondit Lucie, on n'est pas venu.... Il s'est dressé sur son lit.... La peur ou la colère lui donnait la force... Il s'est traîné vers moi, posant sa main sur mon épaule, .... là.... une main maigre qui s'enfonçait comme une griffe... J'avais pris les billets, puisqu'il fallait les prendre... C'était plus fort que moi.... Quelque chose me disait de les lui reprendre pu qu'il les avait volés .... n'est-ce pas, il les avait volés ?... Et comme il voulait me les arracher, alors....

Jean maintenant, aussi pâle qu'elle, attendait, présentant quelque épouvante :

— Alors, je l'ai repoussé ; il est allé retomber près de son lit. Raide ! Etendu ! Il n'a plus bougé, et alors je suis sortie !

— Sortie ? Comme cela ?

— Oui ! Vous m'avez dit de prendre, j'ai pris. Vous m'avez dit de rapporter. C'est fait.

— Mais, demanda Mornas, hésitant un peu... lui ?

— Qui, lui ?

— M. de la Berthière.

— Je ne m'inquiétais pas de M. de la Berthière. Je devais aller là, je devais faire cela, je l'ai fait, adieu !

Elle s'avancait déjà vers la porte pour sortir.

Jean l'arrêta, lui prenant les mains. Puis, tout bas :

— Voyons, Lucie, voyons, lorsqu'il est tombé... M. de la Berthière... il a appelé encore ?... Il a parlé ?

— Je ne sais pas, dit-elle.

— Il était vivant ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne l'as pas tué ?

— Je ne sais pas.

Elle gardait toujours sa même immobilité tragique, et maintenant Mornas sentait, sur sa poitrine, une impression pesante comme si les billets de banque l'eussent étouffé.

"Je ne sais ! Je ne sais pas !"

Ces réponses éternelles de Lucie le poignardaient d'inquiétude. Quelle tragédie s'était donc jouée, là-bas, dont le souvenir même n'était point resté dans ce cerveau envahi par l'idée fixe ?

Il voulait ramener Lucie à cette scène de la rue Saint-Médéric, la lui rendre présente, la lui faire raconter et répéter en détail. Mais à présent la jeune fille lui échappait, elle s'acharnait à oublier. Elle ne répondait même plus.

— Je veux partir, disait-elle seulement obstinément. Laissez-moi partir.

Et lui ne savait pourquoi, d'instinct il voulait la retenir comme si, hors de cette misérable chambre, un danger l'eût menacée. Où irait-elle ? A Montmartre, parbleu ! Chez elle. Elle avait hâte d'être seule. Il lui semblait qu'elle avait envie de pleurer, de beaucoup pleurer, de pleurer toujours. Tout son système nerveux, effroyablement surexcité, tendu, paraissait près de se briser, et, pour retrouver un apaisement, avait besoin de quelque crise douloureuse.

— Je ne vous laisserai point partir, Lucie ! dit Mornas.

— Il faut pourtant que je parte, il le faut !

Et sa main, sa petite main frêle de fillette blonde, re



poussa brusquement, avec une étrange force nerveuse, Jean qui voulait la retenir effrayé.

— Mais que voulez-vous aller faire à Montmartre ?

— Rien. Je vous l'ai dit. Être seule.

Elle répéta encore d'un ton navré, comme si elle eût compris ce qu'elle avait fait, inconsciente ; — et comme si elle eût éprouvé un atroce remords :

— Pleurer !

Jean la laissa partir. Il irait la voir demain. Et son bras cherchant la taille de Lucie et ses lèvres s'approchant du front de la jeune fille pour la baiser sur ses beaux cheveux, elle le repoussa encore, le regardant, cette fois, — de ses doux yeux, tendres et tristes d'ordinaire, — avec une sorte de haine.

Il ouvrit sa fenêtre pour la revoir dans la rue. Elle marchait toujours de ce même pas automatique qu'elle avait le matin.

Au tournant de la rue elle disparut.

— Bah ! songea Mornas, comme elle a obéi à la suggestion qui lui commandait d'agir, elle obéira à l'ordre qui lui défend de parler...

Alors, reprenant entre ses mains ce paquet de billets qu'elle avait jeté sur la table tout à l'heure et les comptant encore et les recomptant toujours avec une volupté d'avare :

— Allons ! dit-il. Quoi qu'il en soit, voici la fortune ! Et, mort ou vif, ma foi, merci au mandarin !...

### VIII

Jean passa cependant une mauvaise nuit après cette scène de triomphe. Il lui semblait qu'il était traîné, par des argousins en costumes chinois, dans la chambre d'un assassiné qui ressemblait terriblement à M. de la Berthière. Et dans cette chambre il y avait sur la cheminée, une statuette de marbre, un vivant portrait de Lucie qui le regardait avec de grands yeux glaudes. Ce mauvais rêve le poursuivit jusqu'à l'aurore grise et froide. Il se leva, mal à l'aise, le corps brisé, comme perclus de rhumatismes. Il avait envie d'aller savoir, à Versailles, ce qui s'était passé rue Saint-Médéric. L'idée était imprudente. Mieux valait attendre certainement. Et d'ailleurs, aujourd'hui, Lucie pourrait-elle lui raconter peut-être... lui apprendre. Mais Jean s'arrêtait net sur ce point. Jamais jamais il ne reparlerait à Lucie de ce drame. Il la laisserait en proie à ce souvenir vague qui s'effacerait peu à peu du cerveau de la jeune fille. Oui, l'idée fixe imposée par la suggestion perdrait certainement de sa netteté et ne serait plus, un jour, qu'une sorte de cauchemar confus. Le succès, le luxe, la vie facile qu'il partagerait avec la pauvre enfant, lui feraient oublier cette affreuse aventure. Et alors... eh bien, alors on serait heureux !

Il l'aimait vraiment. Il l'aimait plus encore, avec une superstition de sceptique, depuis qu'elle avait servi d'instrument à sa fortune. Il avait hâte de la revoir. Il voulait lui proposer, non de fuir, mais d'aller au moins passer quelques jours d'oubli dans le Midi. A cette heure même, les fleurs s'ouvraient au bon soleil, là-bas ! Il la présenterait à ses parents. Ils seraient enchantés, ses vieux, oui, bien heureux d'apprendre que leur Jean se décidait enfin à leur donner une famille. Et il s'imaginait la mes joyeuses de sa mère, le sourire enivré de Lucie, — tout cela dans un cadre de lumière chaude, dans un poudrolement de soleil.

— De l'églogue ? Encore ! Ma parole, se disait Mornas, je deviens sentimental.

Mais ce sentimentalisme même qu'il gouaillait était

encore une des formes de la satisfaction de ses appétits. Une halte avant la bataille, avec les baisers de Lucie, devenue sa femme, pour lui donner du cœur. Et puis, sur la brèche, hardiment !

Après avoir déjeuné dans un restaurant voisin de son hôtel, Jean prit le chemin de Montmartre. Le brouillard se dissipait peu à peu et le soleil, un peu rouge, teignait de rose, faisait tondre des plaques de neige sur les toits. Le jeune homme respirait largement, marchait d'un pas allègre. Un clairon de victoire semblait chanter à ses oreilles. Quand il arriva rue Audran, il fut tout surpris de voir un rassemblement de voisins, des gens du quartier et des passants, groupés devant la maison qu'habitait Lucie. Un sourd murmure s'élevait dans ce tas d'hommes et de femmes, bavardant, contant et commentant. Mornas ne savait quel événement qu'il devina cependant tragique d'instinct.

Il s'approcha, — un pressentiment l'oppressa tout à coup, — et son visage rude devint très pâle brusquement. C'était le nom de Lucie qui courait sur toutes les lèvres bruyantes des commères et sortait de ce grand murmure. Lucie !... Mornas eut un éblouissement et s'arrêta net, pour ne pas tomber. Il venait de recevoir comme un coup au cœur : — Lucie était arrêtée.

Arrêtée !... Que s'était-il donc passé à Versailles ? Comment avait-on su ?... Et Mornas tendait l'oreille, saisissant avidement dans les racontages confus des voisins, des lambeaux d'explications, des débris de vérité. Il n'y avait pas à douter. Lucie avait été reconnue, suivie... Elle avait laissé, à Versailles, quelque indice. Le télégraphe avait prévenu les agents de la Sûreté, à Paris... Mais de quel crime accusait-on la jeune fille ?... Jean ne parvenait pas à le savoir exactement, et, la main sur son visage, relevait le collet de son paletot, redoutant d'être reconnu, — quoi qu'on n'eût point, sans doute, remarqué ses visites chez Lucie, — il attendait afin de se rendre compte, par quelque renseignement décisif, de ce que Lucie, — et lui, — devaient redouter.

On accusait Lucie de vol, de détournement de valeurs, on ne savait pas. Une grosse dame pour faire l'importante, hochait la tête et parlait d'infanticide. Elle levait et agitant sa main grasse où pendait un petit porte-bonheur. Mornas avait envie de la prendre par le poignet et de lui crier qu'elle mentait. Ce porte-bonheur lui rappelait celui que Lucie regardait, la première fois qu'il l'avait rencontrée !... Porte-bonheur ?... Un nom ironique !... Pauvre fille ! Et, oubliant presque que c'était lui qui la livrait à ces accusations, il la plaignait et se demandait ce qu'il ferait pour la défendre.

Il rentra chez lui la tête broyée sous des pensées contradictoires. Devait-il fuir ? Lucie, accusée, n'était-il pas, lui, directement menacé ? Que fallait-il faire ?

Fuir, c'était se désigner soi-même à une poursuite. Lucie, dans l'état de suggestion où elle se trouvait, soumise à une volonté extérieure absolument comme une machine à un moteur dont la force serait puisée à distance, Lucie ne parlerait pas. Non, certainement non, elle ne parlerait pas.

Alors, qu'avait-il à craindre ?...

Eh ! il ne redoutait rien, et sa puissance de résistance et d'audace lui était revenue brusquement devant la perspective d'un danger possible ! Seulement il avait le cœur crevé par cet écroulement subit, dramatique, brutal...

— Un autre dirait providentiel ! murmurait-il avec son mauvais rire.

C'était effrayant, ce résultat inattendu, cette combinaison aboutissant à un meurtre. Cela dépassait affreusement son souhait. Il avait accepté d'aller jusqu'au vol, et la logique de la suggestion le poussait là, peut-être, jusqu'à l'assassinat ! Il avait déchaîné un instinct, une force, et, comme un boulet va à son but, tout droit, Lucie avait accompli l'ordre suggéré, — mais comment !...

Rien, rien ne l'eût empêchée d'obéir. Mornas ressemblait à un homme qui, plongeant sa main dans l'eau pour en retirer de l'or, en ramènerait un débris de cadavre.

Et comment aussi la malheureuse avait-elle laissé deviner, là-bas, et son nom et son adresse ? et, puisqu'on l'arrêtait, de quel crime était-elle prévenue ? M. de la Berthière avait donc pu dire...

Puis, devant ce nom de M. de la Berthière, la pensée même de Mornas hésitait. Il en arrivait presque à souhaiter que M. de la Berthière eût pu parler. Mais une terreur lui venait. Si M. de la Berthière était mort ?...

— Tu as voulu tuer le mandarin ?... Et s'il était tué ?

Il frissonnait alors, tremblant pour Lucie.

Il attendit avec des angoisses et de la fièvre les journaux du soir. Peut-être parleraient-ils de l'arrestation. Ils en donneraient les motifs. Jean les acheta tous. Rien. Les reporters ignoraient encore le drame. Alors, par un train du soir, Jean alla à Versailles, et là, cette mort du vieillard faisant déjà le texte de tous les propos, il demanda au premier cocher venu des renseignements sur « l'affaire Saint-Médéric ». Et il eut froid dans le dos lorsqu'on lui répondit que M. de la Berthière... un vieil avare, d'ailleurs... une canaille, dit le cocher, avait été tué par une femme. « Comme Marat par Charlotte Corday... seulement sans couteau ! » ajouta le cocher, qui était un lettré.

Oui, M. de la Berthière avait été poussé brutalement contre un meuble. Le front du paralytique s'était heurté à l'angle aigu d'une bibliothèque. « et la tempe ayant porté dessus... vous comprenez ! »

Quant à la façon dont on avait retrouvé la femme, — qui n'était pas de Versailles ; une Parisienne, une gaillarde, paraît-il... on prétendait même, une ancienne conquête, ou une fille naturelle de M. de la Berthière, — c'était bien simple... Un employé de la gare avait remarqué l'allure étrange d'une jeune fille qui se promenait dans la salle d'attente avec des yeux de verre, tant ils étaient fixes... Lorsqu'il lui avait demandé son billet, elle avait pris son ticket dans un porte-monnaie ou un portefeuille, d'où des papiers étaient tombés... L'employé les avait ramassés et rendus à cette jeune femme... Seulement, après, sur le parquet, à l'entrée de la salle d'attente, il avait aperçu une lettre qu'il avait voulu rendre à « la personne en question », mais le train tout justement partait, et il avait alors mis de côté cette lettre adressée à *Mademoiselle Lucie Lorin, rue Audran, à Montmartre*, par la patronne d'un grand magasin de lingerie de Paris.

Lorsque la police de Versailles, avertie par les domestiques de M. de la Berthière, avait appris la mort de M. de la Berthière tout aussitôt des agents s'étaient rendus aux gares qui mènent à Paris. L'employé leur racontait alors l'effet singulier que lui avait produit la jeune femme. Il remettait la lettre et l'enveloppe à l'autorité. Les renseignements donnés par les gens de M. de la Berthière sur l'allure et le costume de la jeune femme concordant absolument avec ceux de l'employé du chemin de fer, le parquet télégraphiait à la Sûreté, à Paris, d'avoir à décerner contre la jeune femme Lucie Lorin un mandat d'amener — « Et voilà comment, concluait le cocher, Versailles a la bonne fortune de posséder une affaire qui fera du bruit et qui permettra aux cochers de conduire les clients à la rue Saint-Médéric, après le Château et la salle du Jeu de Paume. »

Mornas en savait assez. Il n'avait plus qu'une idée ; revenir vite à Paris. Mais, poussé par ce magnétisme morbide qu'a pour les criminels le lieu où s'est commis le crime, il voulait pourtant revoir la maison où Lucie était entrée. Dans l'ombre de la rue, des curieux stationnaient devant l'hôtel de M. de la Berthière. Ce coin silencieux de ville morte s'animait de tous les propos, de toutes les avidités de sensations d'une foule pressée. Mornas, debout sur le trottoir, en face de la petite porte

qu'il avait si souvent franchie, restait là, trouvant en quelque sorte la muraille par la pensée et se figurant le vieillard étendu, immobile sur son lit bas, dans la bibliothèque... Il dormait son dernier sommeil, le mandarin ! Le mandarin était tué ! Et, chose étrange, Jean n'en éprouvait aucun remords. Ni remords, ni frayeur. Il se disait qu'une prévenue n'est pas une condamnée, qu'en dépit des charges accablantes, Lucie prouverait évidemment son innocence, échapperait à l'accusation (comment ? par quels moyens ?) et qu'une vie nouvelle commencerait pour eux... Des chimères !... Le besoin de se griser d'espoirs impossibles !

Mais, en revenant vers Paris, seul dans son wagon, en se remettant face à face avec la situation nouvelle, il sentait l'angoisse peu à peu l'envahir et d'affreuses craintes naître. Échapper à l'accusation ! Sans doute. Mais comment ? Le crime était flagrant et Lucie, suivie comme à la piste, avait été, en quelque sorte, prise sur le fait. Mornas n'avait pas plus de remords que devant le logis de la rue Saint-Médéric, mais il commençait à éprouver des terreurs, dont la violence augmentait à mesure qu'il se rapprochait de Paris. L'entrée, par la brèche des fortifications, lui faisait l'effet d'une ouverture de souricière.

Il lui semblait, en descendant du train, que la gare était pleine d'agents de police dévisageant les arrivants et guettant les coupables. Illusion, certainement. Qui pouvait se douter que Lucie Lorin eût un complice ? Et, tout en marchant pour regagner son hôtel, il se faisait, scientifiquement, les raisonnements les plus décisifs. Inconsciente de l'acte qu'elle avait commis, la jeune fille resterait, dans ses interrogatoires, impassible comme elle l'avait été dans l'accomplissement des ordres dictés. Elle ne livrerait à personne le secret d'un crime dont elle était coupable, sans en avoir même la perception nette. Elle resterait comme une vivante énigme devant la Science qui examinerait et la Loi qui interrogerait. L'idée du silence étant implantée dans son cerveau, elle ne parlerait pas, elle ne livrerait aucun nom, aucun secret. Mornas n'avait donc rien à craindre. Et, l'état même dans lequel Lucie était plongée ferait hésiter, douter les juges et sauverait l'accusée. Oui, certainement, oui ! Le salut de Lucie était précisément dans cette suggestion, dans cette captation d'elle-même par un autre : — un autre qu'elle ne désignerait jamais.

Et, pourtant, il avait une certaine appréhension à franchir le seuil de son hôtel, comme si on l'y eût attendu. Il éprouvait cette sensation inquiétante d'être suivi par quelqu'un. Un moment, à deux pas de la rue Racine, voyant une ombre bizarre s'allonger devant lui, il s'était retourné brusquement, sentant l'espèce de contact d'une main s'abattant sur sa nuque. Personne. C'était son ombre même qui marchait devant lui et qu'il ne reconnaissait pas.

Dans sa chambre, qu'il ferma intérieurement avec soin, il éprouva un moment de calme. Il respira, comptant encore, pour la centième fois, ces billets, qui devaient le sortir de sa vie étouffante et misérable. Puis une terreur nouvelle l'étreignit. Il alla brusquement à la fenêtre, dont il tira les gros rideaux.

Si on l'avait épié de l'autre côté de la rue ? Si on le regardait ? Si on le volait ?

— Me voler, moi ? Ah ! par exemple !

Il eut, malgré sa frayeur, presque envie de rire à cette pensée qu'il était tout à coup devenu, du jour au lendemain, de ceux qu'on vole... Un mandarin, comme le mort !...

Et alors il se demanda s'il ne ferait pas bien de crcher ses valeurs, de les confier... Il s'arrêta devant sa propre pensée. Les confier... à qui ? L'image de ses parents lui revenait. Les pauvres gens seraient si heureux de savoir que leur Jean avait trouvé, gagné une fortune ! Et ils la garderaient, heureux, considérant comme sacré le dépôt

du fils. Mais, par un bizarre scrup le, fréquent dans ces âmes sombres, l'idée de mêler ses pauvres vœux à son crime lui sembla plus hideuse que le crime même. Non, décidément, il garderait tout avec lui, il porterait sur sa poitrine, presque sur sa peau, ces billets, et on le tuerait avant de les lui prendre !

Il s'endormait sur le paquet de banknotes, la main passée sous l'oreiller où il les avait glissées....

## IX

Lucie Lorin, au dépôt de la Préfecture de police, fut amenée, le lendemain, devant le médecin chargé d'examiner certains coupables arrêtés. Elle n'avait voulu ni prendre de nourriture, ni répondre aux questions qu'on lui posait.

Dans la petite salle étroite et nue, voisine de l'infirmierie du Dépôt, où on la conduisit, un homme, grand, fort, à l'œil personnel, était assis devant une petite table, où l'on avait placé, à côté d'un encrier, des papiers à entêtes administratifs, près d'une fenêtre ; et elle le regarda, tandis qu'il jetait sur elle un premier coup d'œil assez glacé. Les gens de science ont des intuitions singulières et le maniement quotidien de tant de plaies, morales et physiques, donnait à l'éminent docteur une habitude des tristesses de l'espèce humaine. Il resta un moment attentif, sans interroger, devinant dans cette nature chétive et douce un vivant problème, quelque chose d'inattendu.

Lucie se tenait debout devant lui, raide dans sa robe noire, entre un gardien et une infirmière, et ses yeux bleus, très calmes, soutenaient sans bravade le regard du médecin. Il y avait dans ces lumineuses prunelles de jeune fille une franchise profonde et une espèce de résolution étrange. Le médecin devina un problème. Cette frêle créature, sympathique d'aspect, timide, accusée d'un crime ! Cette petite main d'enfant, capable d'avoir pu donner la mort à un homme ! Le savant en était surpris dès d'abord.

On l'entendit murmurer pendant qu'il se prenait le menton entre les doigts :

— Ah ! mais c'est intéressant, c'est intéressant !...

Alors il interrogea.

Lucie, à peu près muette jusqu'alors, répondait. Elle s'était, sous le regard du médecin, sentie enveloppée d'une sorte de pitié qui l'attendrissait. La veille, devant un magistrat, elle n'avait voulu rien dire. Maintenant, elle parlait.

— Est-il vrai, est-il possible, dit le docteur, que vous ayez pu commettre un crime dans des circonstances pareilles?... Vous connaissiez donc la maison, les habitudes de M. de la Berthière ?

— Non, dit Lucie. Je ne les connaissais pas.

— C'était la première fois que vous vous présentiez chez lui ?

— La première fois, oui !

— Et pourquoi alliez-vous chez M. de la Berthière ?

— Pourquoi ?

Le regard, de la jeune fille se fixait, un peu égaré, maintenant, sur les yeux du docteur.

— Pourquoi ? redit Lucie. Parce qu'il le fallait !

— Comment, il le fallait ?

— Oui ! répéta la jeune fille d'une voix devenue coupante, il le fallait !

Le docteur réfléchit un moment, comme tout à l'heure, le menton dans la main droite, regardant sans dire un mot Lucie, toujours debout et impassible, tandis que le

gardien et l'infirmière, derrière les cheveux blonds de la pauvre enfant, échangeaient un coup d'œil ironique : "Il le fallait?... Je vous demande un peu !..."

— Avez-vous été malade souvent ? reprit le médecin après un moment.

— Moi ?

— Oui. Quelles maladies avez-vous eues ? La fièvre typhoïde ?

— La fièvre typhoïde, oui.

— A quel âge ?

— A douze ans.

Le médecin prenait des notes.

— Vous n'avez plus de parents ?

— Non ! dit tristement Lucie.

— Leur avez-vous entendu dire que vous ayez eu des convulsions, étant petite ?

L'œil bleu de Lucie semblait chercher dans le passé.

— Non, monsieur... Maman...

Sa poitrine se souleva et le docteur fut impressionné lui-même par la façon douce et navrée dont elle prononça ce nom.

— Maman ne m'a jamais parlé de ça. Elle disait seulement que j'étais faible... très faible, et qu'elle avait peur de me voir partir avant elle... Pauvre maman !... J'aurais mieux aimé !...

Elle eut deux grosses larmes sur ses joues et, les essuyant rapidement, elle reprit son attitude immobile, posée devant le docteur comme un énigme de chair et d'os.

— Je ne suis pas magistrat et je n'ai pas le droit de vous interroger comme un juge d'instruction, dit doucement le médecin, mais est-ce bien vrai, voyons, que vous ayez donné la mort à M. de la Berthière ?

— La mort ? répéta Lucie d'un ton farouche.

Elle avait froncé les sourcils.

— Je ne voulais pas le tuer, fit-elle. Je ne voulais pas même lui faire de mal. Je voulais seulement qu'il ne m'enpêchât pas d'accomplir ce qui devait être fait.

— Ce qui devait être fait ? Et que deviez-vous faire chez M. de la Berthière ?

— Ça, c'est mon secret ! dit Lucie d'une voix nette.

— La justice vous en demandera compte, de ce secret-là, prenez garde, ma pauvre fille !

La justice ne saura rien. Je ne dirai rien.

— Mais... permettez-moi de vous avertir... si vous vous obstinez dans un tel silence, vous êtes perdue... tout simplement !

— Perdue ?

— Votre crime est flagrant !

— Je n'ai pas voulu commettre de crime... Je n'ai pas voulu... Ce que j'ai fait, il fallait le faire !

— Il fallait ! Il fallait !

— Oui, interrompit la jeune fille brusquement, il fallait !

C'était sa réponse à Mornas, le soir où il l'attendait, au retour de Versailles. C'était sa réplique obstinée à toute question que le médecin voulait rendre plus pressante. Il semblait que Lucie Lorin s'entêtât dans une raison unique impliquant l'aveu du crime commis. Et le docteur se grattait la tête, du bout du porte-plume qu'il tenait suspendu, comme prêt à écrire une consultation ressemblant à un arrêt.

Il était fort embarrassé, devinant dans cette créature un trouble quelconque et pourtant ne trouvant guère de symptôme évident d'une maladie mentale. La jeune fille n'était ni une démente, ni une convulsive. Un cerveau faible peut-être. Et pourtant toutes les réponses de Lucie étaient nettes, et l'obstination d'un être humain à ne rien expliquer de sa conduite ne pouvait passer pour une folie. Il y avait évidemment là, pour le médecin habitué à ces saines de la vie courante, — placé au dépôt de la Préfecture comme à l'embouchure d'un

immense collecteur moral, roulant des détritiques humains, criminels ou morbides, — il y avait pour ce divinateur des énigmes cérébrales un x à dégager de ce problème vivant, et qu'il essayait vainement de déchiffrer.

“ Il le fallait ! ” Ce n'était pas la raison que donnent d'habitude les criminels pris en flagrant délit. Les uns nient, les autres expliquent leur forfait par quelque cause morale ou externe, colère ou alcool. Mais cette fille s'enfonçait, en quelque sorte, dans son aveu avec une obstination malade. “ M. de la Berthière vous était-il connu ? ” Un silence. “ Aviez-vous contre lui des motifs de vengeance ? — Non. — Alors, pourquoi vous êtes-vous présentée chez lui ? Pourquoi avez-vous poussé le malheureux de telle sorte que sa chute a été mortelle ? ” Et toujours la même réponse, toujours les mêmes mots, dits et répétés avec une sorte d'acharnement maniaque : “ Il le fallait ! ”

Evidemment, le cerveau de cette créature subissait ou avait subi une altération quelconque. Par les origines et l'étude de la vie passée de Lucie Lorin, on pourrait peut-être expliquer l'état d'acharnement à sa propre accusation dans lequel la jeune fille se plongeait. Le docteur eut l'idée de demander à Lucie le nom du médecin qui l'avait soignée, alors qu'elle était petite.

— Le médecin ?

— Oui. Vous aviez bien, vous connaissiez bien un médecin ?...

— Certainement.

— Et qui s'appelait ?

— M. Pomeroy.

— Pomeroy ! dit le docteur. Je le connais beaucoup. Et c'est le plus brave homme de la terre !

Il fit ramener Lucie à l'infirmerie et, avant de donner un avis, aussi grave qu'une mise en accusation, sur l'état mental de Lucie, il demanda au parquet d'attendre et de lui permettre d'interroger son confrère Pomeroy.

Ce bon Pomeroy ! Il était volontairement demeuré dans l'ombre. Les petits devoirs quotidiens, plus difficiles à accomplir que les grands devoirs, l'avaient retenu dans la vie obscure, tandis que son ancien camarade d'hôpital devenait une des sommités de son art et une des gloires de son pays. Le médecin du Dépôt l'aimait beaucoup, ce brave Pomeroy, sauveur et modeste, fuyant avec autant de soin les occasions de se produire que d'autres en mettent à les solliciter. S'il avait voulu, Pomeroy serait aujourd'hui, comme lui, membre de l'Académie de médecine, officier de la Légion d'honneur, célèbre, riche !... Bah ! Pomeroy était une sorte de prince de la science qui ne tenait pas à régner. Sa principauté ? Il l'abdiquait pour vivre à sa guise, d'une vie sans fracas, entre ses vieux livres et ses malades pauvres. Il trouvait que le bruit se paye, et que les honneurs coûtent trop cher. Il avait peut-être raison.

Le docteur Pomeroy fut d'ailleurs stupéfait lorsque son collègue lui apprit que la justice voulait le consulter sur une nommée Lucie Lorin, qu'il avait soignée autrefois. Lucie ! le brave homme s'était toujours senti pris d'un faible paternel pour cette fillette qu'il avait jadis sauvée du croup, puis de la fièvre typhoïde, prenant dans sa longue main osseuse la tête creusée et ballotante de l'enfant, et disant à la mère : “ Une petite qui a l'air d'être si intelligente, allons, allons, ça serait dommage, ça ne se peut pas !... Elle guérira ! ” Il s'était pris d'affection pour ces pauvres êtres, et, parmi ses clients — qui ne payaient pas — Mme Lorin avait été de ses préférées. L'honnête femme lui paraissait si admirable, et la petite fille si charmante ! Elles portaient si vaillamment toutes deux le poids de la plus laborieuse existence ! Et puis, réellement, oui, il avait sauvé Lucie. Sans lui, qui sait ?.. Alors il s'était attaché à elle comme l'artiste à son œuvre : œuvre de vie qui fait du médecin un créateur après le créateur.

Mais l'enfant était devenue une femme et il y avait

d'ailleurs longtemps, — depuis la mort de Mme Lorin, — que le bon docteur Pomeroy ne savait plus au juste ce qu'était devenue Lucie. Pourvu que la jeune fille eût, comme on dit, bien tourné, — “ c'est-à-dire que la tête ne lui eût pas tourné ! ” pensait le docteur. Malgré sa rencontre récente avec Lucie, il ignorait d'elle à peu près toute sa vie nouvelle et, en particulier, les relations avec ce Jean Mornas qu'il avait pourtant vu, lui, derrière le cercueil de la mère et qu'il connaissait ; il ne savait rien de cette sorte d'idylle qui, tout à coup, brutalement aboutissait à un crime. Lorsqu'on lui annonça que Lucie, la petite Lucie, était arrêtée et écrouée au Dépôt sous une accusation criminelle, le brave docteur devint tout rouge et dit on bondissant presque sur lui-même :

— Allons donc ! c'est impossible !

Il sentait des chaleurs lui monter au visage et sous le coup d'une émotion violente, il hochait la tête nerveusement, répétant : “ Allons donc ! Allons donc ! ” avec des haussements d'épaules.

— Ah ! par exemple, dit-il encore, si c'est vrai, cela, c'est fait pour donner quelques petites pichenettes à mon optimisme ! Une enfant si douce !... Une pâte idéale, ma parole !... Qu'est-ce que cela voudrait dire ? Et il conclut brusquement :

— Bah ! Ça ne veut rien dire du tout ! C'est impossible, tout simplement !

Le pauvre docteur ne déjeuna pas, ce matin-là, et stupéfia sa vieille bonne en sortant tout à coup nu-tête, pour se rendre au Dépôt, où son collègue lui avait donné rendez-vous.

Il faillit même ne pas entendre la brave femme qui lui était dans l'escalier :

— Monsieur, eh bien, monsieur, à quoi pensez-vous ? Vous oubliez votre chapeau !

A quoi il pensait ? Eh ! parbleu, à Lucie, qu'il revoyait toute petite sur son lit de malade, puis l'air si honnête avec ses beaux yeux purs ! “ Et c'était devenu une criminelle, ça ?... Impossible ! impossible ! ” Il répétait le mot presque avec violence, en enfonçant sur ses longs cheveux blancs le chapeau que la vieille bonne lui avait tendu.

— J'aurais dû, il est vrai, m'inquiéter d'elle plus que je ne l'ai fait. Sauver l'enfant, bon. Mais il fallait veiller sur la femme. Je ne suis qu'un vieil égoïste, ma parole !

Dans les rues, jusqu'aux quais, il dut plus d'une fois éveiller l'attention narquoise des passants par les gestes involontaires dont il accompagnait tout à coup chaque série de ses réflexions se terminant comme en un refrain, par le même mot :

— Impossible ! c'est impossible....

Il croyait à l'honnêteté des gens, le bon docteur, il croyait surtout à la probité, à la pureté de certains êtres privilégiés, comme d'autres, tout naturellement, croient au mal. Il lui plaisait d'être dupe ou plutôt il soutenait qu'il n'avait jamais été dupe et que le monde dure.

L'idée que cette petite, qui avait grandi presque sous ses yeux, pouvait être soupçonnée de quelque infamie, — et, pis que cela, d'un forfait, — lui faisait sauter le cœur dans la poitrine.

— Lucie ! Je vous demande un peu ! Ils ne la connaissent pas, voilà tout !

Son émotion fut poignante en se trouvant face à face avec la jeune fille dans la salle froide du Dépôt. Il se rappelait la petite communiant avec ses cheveux blonds, sous son voile blanc, — de l'or sous de l'argent, — et il la retrouvait où ? au fond de la sentine parisienne, entre ces murs nus qui avaient vu défiler tant de filles tachées de boue ou de scélérats éclaboussés de sang.

Le pauvre docteur, maigre et blême sous ses cheveux blancs, avait l'air plus défait que Lucie. Après un moment de trouble profond elle s'était remise, violemment trouvant dans l'idée fixe qui la dominait la force de su-

bir le regard et les questions de cet honnête homme. Il avait été si bon pour elle et pour sa mère, ce cher docteur, autrefois ! Maintenant Pomeroy avait la sensation que c'était comme une parente qu'il retrouvait là, accusée d'un meurtre. Plus que cela, d'un vol ! La perquisition faite chez M. de la Berthière venait de prouver que la mort du vieillard avait été précédée ou suivie d'un vol. Le docteur ne s'expliquait pas pourquoi cette seconde accusation l'irritait, l'humiliait plus que la première. Lucie meurtrière, c'était impossible, et il semblait qu'il ne fût pas très difficile de prouver cette impossibilité-là. Pourquoi eût-elle frappé M. de la Berthière ? Lucie, voleuse, c'était plus vil, — et l'accusation devenait p'us malaisée à repousser. Mais quoi ! Personne n'était en tré avant la jeune fille dans la bibliothèque du vieillard, personne n'y était entré depuis. Et ces rangées de livres en désordre, cet atlas feuilleté, ces gros volumes dans lesquels on retrouvait, ça et là, des billets de banque prouvaient nettement que le mobile du crime était le vol. Oui, le vol. On avait pénétré chez le vieillard pour le dépouiller et, un obstacle quelconque étant survenu, on l'avait tué !

Tout cela, le docteur Pomeroy l'avait appris avant de se rendre au Dépôt. Le juge d'instruction lui avait expliqué l'affaire point par point. Il était évident que l'accusation enfermait Lucie comme dans un filet aux mailles serrées. Cette fille était une voleuse. Où avait-elle déposé, à qui avait-elle confié les billets qu'elle avait pris rue Saint-Médéric ? Elle ne répondait rien, s'obstinait, devant le juge, à dire qu'il s'agissait de *restitution*. Restitution ! le mot de Mornas pour décider Lucie à obéir, vaincre les scrupules de sa conscience sommeillante. Pomeroy écoutait respectueusement toutes les paroles du magistrat, mais l'évidence ne le convainquait pas. Non, en dépit de toutes ces preuves, il n'était pas possible que la jeune fille fût coupable. A moins d'aberration mentale, de folie !...

— Ah ! parbleu, si elle est folle !...

En la voyant il n'avait pas osé questionner tout de suite, et il avait laissé le médecin du Dépôt recommencer son interrogatoire. Mais c'était piétiner sur place. On n'obtenait rien de Lucie, rien que cette raison irritante et qui n'en était pas une : " Il le fallait ! "

— Voilà tout ce qu'elle trouve à me dire ! murmurait le docteur de la Préfecture à l'oreille de Pomeroy.

Le gardien et l'infirmière qui accompagnaient la malheureuse jetaient toujours à Lucie, immobile, des regards de pitié narquoise. Ils en avaient tant vu de ces malfaiteurs, apportant là chacun leur système de défense !

Mais ce qui les étonnait, eux aussi, c'est que cette fille si polie, douce et froide, et résolue à la fois, ne se défendait même pas.

— C'est incompréhensible... incompréhensible ! murmurait Pomeroy entre ses dents.

Puis, à son tour, il essaya, parlant à Lucie du passé, évoquant les souvenirs émus, l'enfance, la mère, il tenta de faire faiblir dans quelques explications, dans un aveu, cette malheureuse si obstinément enfoncée dans son silence. Un moment, il sentit comme une détente dans l'espèce de calme marmoréen de Lucie ; mais ce ne fut qu'un instant : la volonté reprit en elle le dessus, et, brusquement, après avoir tremblé d'émotion, elle retrouva sa fermeté implacable, et répondit encore et toujours, de sa voix nette :

— Il le fallait.

— Et pourquoi ? Voyons, pourquoi ?

— Pourquoi ?

— Oui.

C'était l'éternel point d'interrogation ; le problème éternel, la question incessante. Lucie y répondit encore à cette explication qui n'en était pas une : " L'obliga-

tion d'obéir, la nécessité, la fatalité d'aller où elle était allée, de faire ce qu'elle avait fait. "

Instinctivement, le docteur Pomeroy s'était levé, presque colère :

— Voyons, dit-il, regardez-moi... Bien en face...

Il la maintenait par les poignets, la forçant à subir son regard, — sans autre idée, d'ailleurs, que de lire en elle, au fond des prunelles comme au clair de la conscience.

— Dites-moi la vérité, Lucie, dites-la moi... Vous savez combien je vous suis déçu... Votre silence et vos réponses me font une peine... une peine... Voyons, je vous en prie, mon enfant, la vérité ! la vérité !

— Je vous l'ai dite, la vérité ! fit Lucie Lorin immobile.

Et elle essayait de se raidir encore sous le regard droit de ce vieil homme qui suppliait, le cœur gonflé. Mais, tout à coup, comme si les efforts faits pour lutter contre ces interrogatoires eussent brisé ses forces, elle laissa tomber, les yeux fermés, sa tête, sur son épaule, et, fléchissant, elle resta, soutenue par le gardien, comme évanouie.

— A l'infirmérie ! dit le médecin du Dépôt. Ramenez-la à l'infirmérie !... Surveillez-la bien... Tâchez qu'elle prenne quelque nourriture... du bouillon... Et à demain !

Il s'était retourné vers Pomeroy, fort troublé pendant que l'infirmière, aidée du gardien et d'une autre infirmière accourue, emportait Lucie vers l'infirmérie.

Pomeroy paraissait stupéfait.

Il regardait, effaré, la porte par laquelle la jeune fille avait disparu, et il restait là, debout, écrasé.

— Je ne comprends pas ! disait-il.

— Il y a là évidemment quelque chose qui nous échappe, fit le docteur L... Aliénée ? Non... Hantée d'une idée fixe ?... Probablement... Je me suis demandé si je n'allais pas conclure à son transfert à Saint-Anne.

Le docteur Pomeroy n'avait tout naturellement pas l'instinctif effroi du peuple pour l'hôpital, et pourtant, à ce nom de Saint-Anne, il frissonna comme s'il y avait eu déjà là une condamnation pour Lucie. Il ne savait pourquoi, — puisque après tout la malheureuse s'acharnait à une idée comme une persécutée, ou une maniaque. — Lucie Lorin, malgré ses aveux, ne lui semblait ni aliénée ni coupable.

— Oui, oui, je dis bien... ni coupable ni aliénée !

— Alors, qu'est-elle donc, à votre avis.

— Ah ! parbleu ! Si je le savais !...

— C'est très mystérieux, en effet, disait le médecin du Dépôt reconduisant Pomeroy jusqu'au quai... c'est tout à fait étrange... On lui parle... Elle a l'air d'une somnambule... Elle répond avec l'obstination d'un enfant répétant une leçon apprise... Il semble que quelqu'un lui ait dicté ce refrain unique : " Il le fallait ! Il le fallait ! " Une phrase de mélodrame, qui me ferait sourire à l'Ambigu et qui, là éternellement répétée, avec le même calme et le même son de voix, me semble absolument tragique... " Il le fallait ! " Pourquoi le fallait-il ? A qui ce crime, ce vol ou ce meurtre, pouvait-il importer ? Un crime à presque toujours des complices. Et, en supposant qu'il y ait crime ici, qui l'aurait suggéré à Lucie Lorin ?

— Suggéré ? Qui ?... répétait Pomeroy machinalement. Suggéré ?

— Oui, suggéré ! fit le médecin du Dépôt, comme s'il pensait à quelque chose d'imprévu et de poignant.

Il prit congé de Pomeroy en lui tendant la main, très vite.

— Allons, dit-il, nous avons encore d'autres expériences à tenter ! A demain !... Je demanderai au Parquet de ne pas conclure encore, et surtout de ne pas conclure avant de nous avoir revu... Vous connaissez le tempérament de cette fille... Voyez, cherchez, interrogez vos



souvenirs. Il y a probablement une lésion dans ce cerveau-là... A demain !

— A demain ! dit Pomeroy qui, par les quais, s'en revenait pensif.

## X

Un mot avait surtout frappé le bon docteur parmi les paroles que venait de dire le médecin du Dépôt : un mot qui éveillait chez Pomeroy tout un monde de pensées nouvelles, d'incrédulités d'hier devenant brusquement, — qui sait ? — des possibilités aujourd'hui...

— Suggéré !... En supposant qu'il y ait crime, avait dit M. L... qui donc l'aurait suggéré à Lucie ?

Ce "suggéré" que son collègue avait laissé tomber sans y attacher plus d'importance peut-être, Pomeroy se le répétait maintenant, tout en allant à travers les rues, avec une sorte d'acharnement têtue, comme un homme qui se trouverait devant une porte close derrière laquelle il y aurait la lumière, la liberté !...

Suggéré ! Evidemment, s'il y avait crime, Lucie Lorin ne l'avait ni combiné ni exécuté toute seule. Une volonté complice s'était, là, unie à la sienne, lui avait "suggéré" l'idée... Mais, dans ses réflexions, le docteur Pomeroy s'arrêtait brusquement ; il donnait tout à coup un sens nouveau, plus déterminé, une application plus décisive, à ce mot de suggérer. et, dans la pensée soudaine qui venait le troubler, la suggestion dont avait, un moment auparavant, parlé en termes vagues son confrère, cette suggestion qui n'équivalait, pour le médecin du Dépôt, qu'à une instigation coupable, à quelque impulsion, quelque aiguillon d'une complicité, prenait vivement pour Pomeroy une signification nouvelle, redoutable, inquiétante et pleine d'espoir à la fois. Et, le docteur se demandait peu à peu si le suggesteur, par hasard, n'était point non pas un complice, mais un coupable, et, — qui sait ? — le seul coupable !...

— Pourquoi pas ? pourquoi pas ? répétait le bon docteur en arpentant les rues, montant le faubourg Montmartre de ses longues jambes toujours actives.

Il avait entendu parler, sans y croire beaucoup tout d'abord, de ces expériences troublantes, vraiment admirables qui ont révolutionné la science, passionné les indifférents eux-mêmes.

Il savait que l'Ecole de la Salpêtrière est arrivée à déterminer mathématiquement les crises d'hystérie, à étudier le cerveau comme un appareil mécanique, à analyser sur les vifles névroses comme on disséquait un cadavre. Il avait lu, avec des sourires d'abord un peu sceptiques, les travaux sur le braidisme, l'hypnotisme, qu'il regardait vaguement, dans sa prudence d'honnête homme, comme des curiosités sans application. Vieil idéaliste endurci, il lui déplaissait un peu de se dire que les recherches sur les localisations cérébrales le ramenaient presque au système matérialiste de Gall. et qu'après tout les merveilleuses expériences des nouveaux réhabilitaient le baquet de Mesmer. Il n'avait donc, jusque-là, prêté qu'une attention modérée à ces recherches qui enflétraient toute une génération nouvelle. Mais il n'était cependant pas étranger aux problèmes récemment abordés ; et, le soir, chez lui, à son quatrième étage du boulevard Clichy, il lisait parfois les travaux des docteurs spéciaux de l'encéphale.

— Je lis ça comme je lirais un roman, disait le brave homme.

Et pourtant, quoiqu'il s'en tint, comme il le répétait volontiers, au vieux jeu de la médecine, ces ouvertures soudaines des mondes nouveaux le bouleversaient, mais

ne le laissaient pas incrédule. Il se demandait seulement si les savants nouveaux dégagèrent de leurs recherches, si remarquables, une somme de progrès dans l'art de guérir.

— Aurons-nous plus ou aurons-nous moins de névropathes après leurs expériences ? disait Pomeroy. Tout est là.

Mais, pour la première fois, les études de ces nouveaux lui apparaissaient avec une utilité pratique et un mot, un seul mot, tombé des lèvres d'un collègue, faisait bouillir le cerveau du bon Pomeroy comme le raisin dans la cuve. Il roulait et ressassait dans son crâne, tandis qu'il montait vers son logis, toutes les lectures qu'il avait faites, toutes les impressions éprouvées, et il avait hâte de se trouver enfermé dans sa bibliothèque bourrée de bouquins, pour réétudier avidement au point de vue spécial de cette suggestion dont Lucie Lorin était peut-être la victime, tous les livres et les brochures entassés dans un coin de ses rayons...

— Ah ! mon Dieu ! lui dit sa vieille bonne lorsqu'elle l'aperçut, rentrant, la figure convulsée. Monsieur n'est pas malade ?

— Non, Julie.

— Monsieur a une mine !... Il n'est rien arrivé à Monsieur ?

— Rien !

Et Pomeroy alla se cloîtrer dans son cabinet de travail.

Il y passa de longues heures à compulsier, jusqu'à la migraine, les écrits qu'il avait parcourus, l'attention à peine éveillée, un peu narquoise, en ces temps derniers. Il passait des travaux de l'école de la Salpêtrière aux traductions des écrits étrangers, cherchait, comme lorsqu'il était étudiant, la vérité à travers les livres : et c'était touchant, ce sexagenaire au dos voûté, courbé sur des bouquins et poursuivant, lui, vieillard, le salut d'une créature aimée, à travers une science qu'il raillait volontiers, naguère, au nom de son spiritualisme impénitent.

— Après tout, s'il y avait du vrai ?... Si c'était vrai ?... Une idée suggérée, une force impulsive et peut-être... Lucie...

Alors, feuilletant, comparant, dévorant ses livres, il remontait jusqu'à James Braid, qui, en 1841, se livrait déjà à des expériences décisives ; il interrogeait Charcot, Heidenhain, Dumontpallier, Ch. Richet, J. Luys, Azam, Bernheim, Liégeois, Voisin, Liébault, et la possibilité d'une suggestion hypnotique, de cette captation d'un être par un autre, comme l'a nommée le docteur Descourtis, de cette prise de possession d'une conscience par une volonté étrangère, lui apparaissait visible.

Il lui semblait prouvé maintenant, — à lui tout disposé à nier le phénomène hier, — oui, prouvé qu'un être humain pût subir, en quelque sorte, une intermittence de la conscience, obéir à une conception morbide imposée par autrui, et se livrer, dans un état de veille hypnotique, à une série d'actes qui n'avaient rien de l'automatisme somnambulisme. Il lui paraissait évident, à mesure qu'il lisait, avec la volonté de trouver Lucie innocente, il lui semblait certain que la pauvre fille avait subi la volonté d'un suggesteur, qu'elle était l'instrument inconscient d'un criminel inconnu.

Le bon docteur se révoltait bien un peu et poussait des Oh ! et des Ah ! en dévorant ces travaux de psychiatrie, en passant fiévreusement d'un docteur à un autre. Quoi ! l'on pouvait se jouer ainsi d'un être humain, pétrir le cerveau d'un homme comme une boulette de mastic, le déformer et le transformer à son gré ?...

Plus étonnant, plus incroyable et plus ironique encore : on pouvait, — le cerveau d'un homme étant double, — supprimer l'activité d'un hémisphère cérébral, ou donner aux deux hémisphères un degré différent d'activité, ou créer pour chacun d'eux des hallucinations diverses, si bien que dans cette dualité cérébrale, un côté du cerveau pou-

vait haïr, l'autre adorer ; et la même créature être livrée à des pensées honnêtes, à gauche, et, à droite, rouler des idées de vice ou des pensées de crime !

Le pauvre Pomeroy en frissonnait, sentant la sueur perler à la racine de ses cheveux.

— Allons, allons, songeait-il, il paraît que les idéalistes comme moi ne sont que des imbéciles. Et pourtant, saprotte, au-dessus de la science, il y a la conscience... Le bien est le bien, le mal est le mal... Drôle de machine, l'homme !

Mais, du moins, si la créature vivante pouvait subir, comme un stigmaté, la volonté d'autrui, en revanche l'hypnotisme, le sommeil provoqué, le magnétisme (car enfin, au total, tout cela n'était que du magnétisme animal sous des noms nouveaux et scientifiques), le magnétisme ne pouvait-il pas, lui aussi, guérir les maux qu'il avait faits ?

Pomeroy trouvait précisément dans Th. Ribot le cas de ce commissionnaire qui, étant ivre, égarait un paquet à lui confié, ne le retrouvait pas à l'état calme et, se replongeant dans l'ébriété allait tout juste, dans son second accès d'ivresse, le rechercher à l'endroit même où il l'avait déposé, durant l'ivresse primitive. Et le vieux docteur se disait alors que, de même, l'être humain pouvait sans nul doute, retrouver le souvenir du passé, revivifié en quelque sorte par une hypnotisation nouvelle.

Il suffisait d'un second sommeil pour deviner les secrets du premier.

— Et alors... si j'endormais Lucie, moi ?

Oui, cette mémoire pathologique livrerait peut-être au juge le mot de l'énigme : *Il le fallait ! Il le fallait !* Il fallait que la jeune fille allât à Versailles chez M. de la Berthière ! Et pourquoi ?

« Les événements oubliés pendant la veille, reparaissent à l'état hypnotique, » disait nettement un des écrits que Pomeroy consultait là !

Pourquoi ne tenterait-il pas de faire réapparaître le drame même de la rue Saint-Médéric, devant les yeux de Lucie, — et, mieux que cela, devant les juges de Lucie ?

— C'est insensé !... pensait le brave homme. Ce matin on m'eût bien étonné si l'on m'avait dit que je songerais, moi, à me livrer à ces pratiques auxquelles je ne croyais pas... auxquelles je ne crois pas ! Mais voilà ce diable de mot : *suggéré... suggéré...* Et si c'était vrai ?... Et si cette enfant-là, passive et dominée, captée, comme dit cet autre, n'avait commis un crime qu'à l'état de suggestion morbide ?...

C'était le renversement de toutes ses croyances, le balayage soudain de toutes ses résistances scientifiques. Mais il n'était pas entêté, le bon vieux docteur. Et puis il s'agissait du sort même de Lucie !

Elle pouvait être innocente non seulement de fait mais de conscience même. La conscience, cette flamme invisible éclairant intérieurement pour l'homme les mystères, les doutes, les gouffres de la vie morale, la conscience même résistait parfois aux suggestions.

— Il faut mentir, mentir habilement à cette conscience endormie pour la dominer. L'honnêteté se débat encore jusque dans cet état de captation ! songeait Pomeroy...

Et, sa pensée allant rapidement vers Lucie :

— Ah ! la pauvre petite ! si elle a subi cette impulsion d'un autre, comme elle a dû se révolter et souffrir !

Il était, au bout de quelques heures d'études et de lectures semblables, dans un état de fièvre tel qu'il alla sur le boulevard se promener un peu, en marchant très vite, pour chasser la congestion qui venait. Il lui semblait que tout ce qui se passait, tout ce qui était imprimé dans ces revues, ces livres, ces brochures, — les cas d'hystérie rapportés par Bottet ou d'autres, l'arrestation de Lucie, l'interrogatoire à la Préfecture, — appartenaient à il ne savait quel monde fantastique et que tout cela n'existait pas.

C'était comme un univers macabre, peuplé de visions fallottes, fiévreuses, et dont les grimaces raillaient méchamment son optimisme. Mais, après tout, puisque le mal existait, — et force était bien de l'avouer, — pourquoi ne pas le combattre par le mal lui-même ? Si la suggestion poussait au crime, pourquoi ne l'utiliserait-on pas pour le châtement du crime ?

— Quelle folie !

« Mais non, il n'y a pas là folie ! Ou le phénomène existe ou il n'existe pas. S'il existe, je lui oppose ses propres ressources et je le combats par ses propres forces !

Il disait, tâchant de sourire en rentrant chez lui, la tête plus fraîche et la fièvre calmée :

— Eh bien ! quoi ? C'est de l'homéopathie, tout simplement !

Le bon docteur dormit fort peu, cette nuit-là, s'éveilla de grand matin et courut, avant la séance officielle du Dépôt, chez le médecin de la Préfecture. Il ne savait comment aborder la question, craignant un peu d'être ridicule. C'était bizarre, inusité, ce qu'il allait demander à son collègue. Lui, qui professait une instinctive horreur pour ce qu'il appelait les billevesées de l'hypnotisme, il allait glisser dans l'oreille du savant docteur qu'après tout l'hypnotisme pouvait bien avoir un atome de vérité, et que cet atome-là contenait peut-être la preuve de la non-culpabilité de Lucie.

— Il va me traiter intérieurement de vieille bête ! se disait Pomeroy.

Mais, à son grand étonnement, son très illustre collègue ne tomba pas de son haut et le regarda même d'un air singulier, comme surpris de rencontrer une idée hardie sous les longs cheveux blancs, à la Béranger, du vieil homme.

— Alors, balbutia Pomeroy timidement, ce que je vous dis là ne vous scandalise pas trop ?

— Non pas, répondit l'autre. J'ai eu en vous quittant la même pensée. Lucie Lorin est soumise à une captation quelconque et, peut être à l'hypnotisme, comme vous dites, mon cher Pomeroy...

— Oh ! vous savez que je ne suis pas plus fanatique de l'hypnotisme qu'il ne faut, reprenait le bon docteur... Je vous avoue même que je viens à peine d'étudier la question. Elle m'avait toujours inspiré une défiance... Mais enfin il ne faut pas fermer sa porte au progrès parce qu'il est la nouveauté. Nous vieillissons et nous avons déjà vu en science et en politique, pas mal de choses improbables. Les morveux qui grandissent en verront, sans doute, de tout à fait impossibles. Le téléphone et le phonographe sont d'assez jolis miracles qui eussent fait brûler Edison comme sorcier, il y a quelque cent ans... Va pour l'hypnotisme, s'il existe ! Ça ne m'empêchera pas de garder pour moi la foi du charbonnier, car vous savez, mon cher collègue, c'est peut-être niais, mais je crois en Dieu !

— Soit, dit le médecin du Dépôt, qui était voltairien. Nous allons voir s'il est du parti de Lucie Lorin !

Il avertit Pomeroy qu'il fallait aller droit au juge d'instruction et lui soumettre le cas, vraiment singulier et grave. Dans l'âme et conscience des deux médecins, honnêtes gens, Lucie Lorin, malade, nerveuse, anémiée, sujette à des crises hystériques depuis sa jeunesse, avait dû subir l'impulsion, la suggestion de quelque volonté étrangère. Les deux docteurs étaient convaincus que, s'obstinant dans son espèce de mutisme, s'acharnant à cette réponse irritante :

« Il le fallait ! » Lucie Lorin ne parlerait pas. On la jugerait, on la condamnerait sans obtenir d'elle aucune autre explication ; et la malheureuse irait continuer son hallucination tragique dans le morne silence, dans l'vn pace d'une maison centrale. Eh bien ! les deux médecins, l'un représentant la loi, l'autre la pitié, supplieraient à la fois la justice de laisser la science mêler ses expériences aux recherches de l'instruction. Ce que la police ne dé-

couvrirait sans doute jamais, la médecine le trouverait peut-être. C'était une requête inattendue, sans précédents, inquiétante, — car il n'était plus question là d'aliénation mentale mais de magnétisme, ... et il s'agissait du salut d'une créature humaine, d'une question d'équité et à la fois de vindicte publique, et le juge en vérité, ne pouvait pas repousser une telle prière.

— Et s'il refuse pourtant ? dit Pomeroy.

— Il ne refusera pas. Je m'habille et je vais chez lui avec vous.

Ils entraient, une heure après dans le cabinet du juge d'instruction.

Jean Mornas ne se doutait guère de ce qui se passait et en dépit de ses angoisses, de la douleur qu'il éprouvait à savoir emprisonnée cette enfant profondément aimée, il se rassurait, à chaque terreur qui lui traversait la pensée par cette idée :

— Elle ne parlera pas ! On ne saura rien !

C'était son espoir, la certitude du salut, ce mutisme éternel de Lucie.

Et il arriverait ceci : ou les juges ne pourraient démontrer absolument la culpabilité de Lucie, et le jury l'absoudrait ; ou la science prouverait la démence, et la jeune fille irresponsable, ne serait même pas renvoyée devant la cour d'assises.

Puis, tout à coup, Mornas songeait. La démence ! ... Et sans doute ! Mais alors, c'était le cabanon pour la malheureuse. Une prison plus atroce que l'autre, — sinistre peuplée d'épouvantes.

Sainte-Anne ? L'asile des aliénés ? La maison des fous ?

Et c'était lui, Mornas, qui condamnait peut-être aux quatre murs de la cellule des démentes, cette jolie fille blonde dont les lèvres appelaient ses baisers.... Elle devenait folle avec ces folles, Lucie !

Alors Jean frissonnait.

— Si je la délivrais ?... Comment... Eh ! en me livrant, parbleu !

Où, mais si, — pourquoi pas ? Lucie devait être acquittée, à quoi bon se perdre ?

C'est vrai, Lucie condamnée et elle ne le serait peut-être pas, non, elle ne le serait pas, il aurait toujours le temps...

Et, en attendant, il harassait son corps en des exercices fatigants, des marches forcées, pour fuir son propre moi, sa pensée, occuper ses journées, animer sa solitude. Il emportait, le serrant contre lui, son trésor, au risque de le perdre dans le coudoisement et les brutalités de la rue. Avec lui, il gardait sa fortune — et son remords aussi, ou plutôt non, son inquiétude, l'inquiétude de ce lendemain qui attendait Lucie.

Il s'était, par une bravade féroce, — par peur aussi, peut-être, — donné cette volupté macabre d'assister, perdu dans la foule, aux obsèques de M. de la Berthière, à Versailles.

Il avait vu cette rue Saint-Médéric emplies de monde et, autour du cercueil du vieil avare, entendu les banalités des commérages. Peu regretté, M. de la Berthière ! La curiosité seule poussait, sur le chemin parcouru de de la rue à l'église, ces gens qui regardaient passer le cortège. "Un grigou !... Il eût tondu sur un œuf, coupé un liard en quatre... Egoïste, ne donnant pas un sou aux pauvres gens... Bourse fermée, comme sa porte !... A quoi était-il bon ?... S'il était vrai qu'il avait séduit la femme qui l'avait tué, elle avait joliment bien fait, la malheureuse !... Canaille et compagnie, tout ça !..." Mornas, entendait tout et, s'il eût éprouvé des remords, ces oraisons funèbres les eussent assoupis ; n'étaient-elles pas la justification même de son plan de combat ? Lui, jeune, vigoureux, éloquent, il avait supprimé cet inutile, confisqué une partie d'un capital inutilisé — Le monde avait-il subi un réel dommage parce que ce moribond était maintenant couché entre quatre planches, sous le drap noir ? Des remords ? Non, Jean n'en éprouvait pas. Il assistait à tout cela comme à un spec-

tacle. L'argent du mort sur la poitrine, il se disait qu'après tout le vainqueur se pare, sur le champ de bataille, des dépouilles du vaincu égorgé. C'est tout simple.

Et audacieusement, ou plutôt prudemment, il cherchait dans la foule, autour du char funèbre, un des neveux de M. de la Berthière, cet étudiant qui l'avait recommandé au vieillard, pour le travail sur la *Médecine chez les Arabes*. Il tenait à faire acte de présence pour ce neveu, pour les domestiques de M. de la Berthière qui, ne le voyant pas, pouvaient se demander pourquoi le "secrétaire de Monsieur" n'était point là ! Le neveu du mort serra la main de Jean avec une vivacité singulière ; et, dans le signe de tête correct de son salut, Mornas entrevit, à travers un petit sourire discret, une joie mal dissimulée : la joie de l'héritier. D'autres parents de M. de la Berthière, autour du neveu, avaient plus ou moins adroitement cachée, sous une attitude diplomatique, cette même expression à la fois recueillie et satisfaite. "Il les gênerait autant que moi !"

Il s'informa longuement, auprès du valet de chambre, de la façon dont le meurtre, puisqu'il y avait eu meurtre, avait été commis.

— Mon Dieu, monsieur, tout simplement, disait le valet, en marchant côte à côte avec Mornas, à quelque pas du char funèbre. Voilà : cette femme est venue. Elle avait à remettre une lettre à monsieur en mains propres... Je l'ai portée à monsieur, cette lettre. Il a dit :

— Ah ! comme ça, d'un air très pressé. Et il a ajouté :

— Faites entrer !... et laissez-nous seuls !

"Nous les avons laissés seuls.... Elle était gentille, la femme, et si monsieur avait été plus jeune, j'aurais pu croire..."

Le valet souriait. Il s'arrêta, se rappelant que le char mortuaire était là.

— Bref, cinq ou six minutes après, elle était sortie... Je lui ai ouvert la porte... Je n'ai rien remarqué en elle d'étrange... Elle avait l'air raide, voilà tout, et marchait vite... Nous n'avons rien entendu... Vous comprenez, lorsque monsieur est tombé, le tapis a assourdi le bruit... Et comme monsieur n'appelait pas, nous l'avons laissé, un moment... Quand je l'ai vu par terre mort... et mort sur le coup, a dit le médecin... j'ai cherché la lettre, celle que j'avais présentée à monsieur... je l'ai cherchée pour savoir... Elle l'avait emportée et sans le hasard de la gare... vous savez, l'enveloppe que Bonnet a trouvée, avec l'adresse de la fille Lorin... nous n'aurions rien su... rien !... Et quoique ça, à l'heure qu'il est, même la femme arrêtée, m'est avis qu'on se sait pas encore grand-chose.

Mornas admirait, — tandis que cet homme parlait, — il admirait, en artiste, la merveilleuse précision inconsciemment apportée par Lucie dans l'accomplissement du fait suggéré. Un régulateur sans défaut n'eût pas marché plus mathématiquement. Ce qu'il fallait faire elle l'avait fait. Un obstacle imprévu surgissant, elle l'avait écarté, quitte à le briser. Elle obéissait évidemment de même à la suggestion imposée. Jamais le nom de Mornas ne sortirait de ses lèvres. Jamais ! La torture, autrefois, n'eût pas descélé les lèvres d'une créature ainsi dominée, possédée.

Et, regardant les physionomies des curieux sur les trottoirs des rues, écoutant encore les propos des indifférents qui suivaient le convoi de M. de la Berthière, Jean Mornas se sentait au cœur une ironie pleine de bravade ; et lui qui avait involontairement, mais absolument, tué cet homme qu'on menait au cimetière, il était heureux, en figurant au premier rang du cortège, de bafouer par son audace les timidités, les modesties, les honnêtetés hypocrites de cette foule qui le coudoyait.

A mesure que le char avançait, couvert de fleurs, — tout le noir de ce deuil disparaissant sous des amas de couronnes, — couronnes envoyées par les neveux, ache-

tées par les domestiques, — le vent semait derrière le cercueil un parfum subtil, une odeur de violettes, et des brins de bouquets, des branchettes de lilas, tombaient sur le pavé de la rue.

Alors, Jean toujours ironique et cherchant "le mot", pensait à l'antithèse de ce cadavre et de ces bouquets, à cette monie couchée là, ensevelie sous les fleurs parfumées, et il lui semblait que ces lilas raillaient aussi le convoi du vieil avare. Tant de fleurs, sur le cercueil du vieil égoïste ?

— Harpagon fleuri comme Ophélie ! songeait Mornas. Il a des funérailles de jeune fille, le Mandarin.

Puis regardant à terre les brindilles fleuries qui tombaient.

— A défaut des yeux, les bouquets pleurent !

Et il ne quitta le cercueil de M. de la Berthière que lorsqu'il eut été descendu dans le trou.

## XI

Le train express emportait vers la gare de Versailles cinq hommes montés, avec une jeune femme vêtue de noir, dans le même wagon. Elle semblait, se laissant guider, obéir machinalement, sans savoir, l'esprit loin du présent, perdu dans quelque rêve. A la gare Montparnasse, les employés, la voyant entourée de personnages portant presque tous à leur boutonnière le ruban ou la rosette rouge, l'avaient prise pour une folle conduite vers quelque asile.

Mais le chef de gare, interrogé, avait hoché la tête et tout bas :

— Pas une folle du tout ! C'est la femme qui a assassiné ce vieux, vous savez ? A Versailles.

Le juge d'instruction consentait à faire conduire rue Saint-Médéric Lucie Lorin, accompagnée du médecin du Dépôt et du docteur Pomeroy. Les deux autres hommes qui avaient pris place avec la jeune fille dans le wagon étaient le chef de la police de sûreté et un greffier. Deux agents de la sûreté se rendaient à Versailles par le même train, dans un wagon de seconde classe.

Lucie ne dit pas un mot durant le trajet. Elle regardait par la portière, les champs, les maisons les arbres sans feuilles qu'un soleil gai éclairait, faisant fondre la dernière neige.

Pomeroy cherchait, sur cette physionomie d'enfant, à déchiffrer la pensée cachée. Comment, avec cette figure de vierge, pouvait-on avoir été même soupçonnée d'un crime ?

Le chef de la sûreté, en riant, ne s'était pas gêné tout à l'heure pour hausser les épaules lorsque le bon docteur avait posé la question naïvement :

— Ah ! monsieur, on voit que vous n'êtes pas habitué à cuisiner le vice ! Ça ne prouve rien du tout, la figure ! On donnerait le bon Dieu sans confession à des gens qui ont étranglé père et mère !

L'optimisme de Pomeroy recevait, depuis quelque temps, des renforcements assez durs.

N'importe, il avait beau faire, il ne pouvait s'imaginer que Lucie fût la criminelle que voulait bien dire la police. On verrait, on verrait bien ! La tête du vieux médecin bouillait, et il sentait son cœur battre, battre à se rompre, depuis qu'il avait eu cette perception d'une suggestion possible, d'une complicité uniquement responsable peut-être.

Il avait fallu toute l'éloquence et toute l'autorité scientifique du médecin du Dépôt pour amener le narquet à l'expérience qu'on allait tenter. L'éminent docteur avait supplié qu'on ne confrontât pas la fille Lorin avec le cadavre de M. de la Berthière. Elle était malade, enfon-

cée dans un mutisme morne, une sorte d'état cérébral comateux. Toute sensation tragique pouvait déterminer une crise morbide. Et qu'avait besoin la justice d'une confrontation pareille, puisque Lucie avouait tout obstinément, avec une sorte de bravade tétue ?

Mais le docteur réclamait en même temps, au nom de la prévenue, le droit pour lui et pour Pomeroy de se livrer à une expérience qu'il espérait décisive. Il demandait instamment qu'on leur permit d'interroger à leur gré, selon les moyens qu'ils croiraient devoir employer, la fille Lucie Lorin dans la chambre même de M. de la Berthière, à Versailles. N'avait-on pas, lors d'une affaire récente, en cour d'appel, vu le docteur Voisin, de la Salpêtrière, prouver devant les juges l'innocence d'un malheureux en démontrant que le pauvre diable, sujet à des accès de somnambulisme, n'avait commis un délit que dans cet état inconscient, irresponsable, du somnambulisme ? Ce que la Cour d'appel avait admis, un magistrat intelligent comme le juge d'instruction Warnier ne pouvait-il le permettre ?

M. Warnier avait donc consenti. Et Pomeroy éprouvait, en se rendant à Versailles, une des émotions les plus fortes de sa vie. Il lui semblait que ce qu'il allait tenter était une bien autre entreprise que l'opération d'autrefois qui avait sauvé du croup Lucie Lorin, toute petite. Prouver à des juges l'innocence d'un être accusé, laver de la souillure une âme ! Le brave homme en tremblait d'avance, hésitant presque maintenant à essayer ce que le médecin du Dépôt et lui avaient résolu d'accomplir.

Et, pendant tout le voyage, il se demandait ce qu'il adviendrait, tout à l'heure, si l'expérience aboutissait, par hasard, à la culpabilité de Lucie.

— Oui, qu'est-ce que tu ferais, vieille bête, si pour la sauver, tu la perdais ?

Mais, au contraire, elle était perdue, perdue absolument, si on ne l'arrachait pas à l'accusation, si on n'expliquait point son étrange état cérébral ! Le juge, quelque libre esprit qu'il fût, le chef de la Sûreté, le greffier, les agents eussent volontiers juré, mis leur main au feu que Lucie était coupable. Le médecin du Dépôt lui-même n'avait dans l'innocence de la jeune fille qu'une fois très limitée.

— Il est possible qu'elle soit inconsciente ; mais, disait-il, ce qui est certain, c'est qu'elle a frappé !

Les agents de la Sûreté, descendus très vite les premiers, avaient, à la gare, retenu des fiacres et l'on arriva rapidement rue Saint-Médéric.

Le juge d'instruction se fit ouvrir la bibliothèque où d'habitude se tenait M. de la Berthière. Lucie tressaillit en y entrant et tout son corps frémit comme secoué d'un spasme.

Pomeroy doucement, lui dit :

— Courage !

Elle se raidit et, droite, appuyée contre les rayons chargés de livres, elle se tint immobile, regardant de ses yeux hagards le petit lit bas où elle avait vu, l'autre jour, maigre et effrayant — le vieillard.

Il lui semblait qu'il était toujours là, couché, ou plutôt dressé et étendant vers elle sa longue main de squelette. Machinalement les yeux de Lucie cherchaient au bas de la bibliothèque la place exacte où le vieil homme avait dû tomber, et sur le tapis à rideaux blancs, il lui semblait voir une tache noire.

De l'encre ou du sang ?

M. Warnier, le juge d'instruction, s'était assis devant un guéridon où il étalait des papiers, et le greffier s'établissait, la plume entre les doigts, devant la table même où M. de la Berthière laissait traîner le bout du cornet acoustique, qui maintenant, le long de la muraille, pendait tristement, inutile.

Le médecin du Dépôt, debout en face de Lucie, la regardait, tandis que Pomeroy, très pâle, se passait les doigts

sur le menton, comme un homme troublé et qui songe.

Plantés sur le seuil et les bras croisés, les deux agents de la Sûreté attendaient les ordres de leur chef tandis qu'il examinait, meuble par meuble, la chambre encombrée, pareil à un metteur en scène qui veut se rendre compte de la pièce à venir d'après l'inspection seule de la plantation du décor.

On apercevait, dans le salon voisin, les faces curieuses des domestiques de M. de la Berthière, tendant le cou et regardant.

— Vous reconnaissez bien cette chambre ? dit brusquement, après un long silence plein d'angoisse, la voix du juge d'instruction.

Il s'adressait à Lucie, levant la tête vers elle et donnant à cette première question la netteté d'une attaque.

— Oui, monsieur répondit la jeune fille avec fermeté.

— C'est bien là, sur ce lit, que se tenait M. de la Berthière, lorsque vous êtes entrée ?

— Là, oui, monsieur !

— Où étiez-vous placée exactement ? Oui, à quel endroit précis vous teniez-vous lorsque M. de la Berthière vous a reçue ?

— Je me tenais à peu près où je suis maintenant ! dit Lucie, qui reprenait, peu à peu, la fermeté implacable de ses réponses habituelles.

— Alors, veuillez nous dire ce qui s'est passé entre vous et lui.

Les prunelles profondes de la jeune fille regardèrent M. Warnier avec une fixité singulière ; puis, joignant le geste correspondant à chaque parole, elle s'avança vers le lit vide où s'étendait le vieux M. de la Berthière !

— Je suis entrée tout droit... Il avait posé la lettre que lui avais fait remettre sur la table où écrit monsieur... (Elle désignait le greffier) ... Il m'a adressé deux ou trois questions... et, comme je savais qu'il n'y voyait pas je me suis accroupie là, près de ces livres, pour prendre... ce que je devais prendre... Pendant que je cherchais, il a entendu... il s'est levé, traîné jusque-là, a voulu m'empêcher de... de saisir ce que je voulais... je me suis débattue, je l'ai repoussé, il s'est heurté le front... là, il est tombé... et voilà !

— Voilà ? répéta froidement le juge dans le silence poignant qui suivit. Alors, une fois de plus, vous avouez que vous êtes venue ici dans le but de dépouiller ce malheureux homme, de le voler ?

— Voler ?

— Elle avait tressailli de la tête aux pieds et ses yeux éfarés semblaient fous dans sa pauvre figure livide.

— Voler, moi ?

— Qu'était-ce donc que vous faisiez là, si ce n'était pas voler ? Qu'est-ce que vous cherchiez parmi ces livres ?

— Je cherchais... je cherchais ce que je devais y trouver, ce que je devais emporter !

— Des billets de banque ?... On a ramassé près des volumes que vous aviez fouillés, des billets oubliés par vous sur le tapis !

Le malheureux Pomeroy souffrait autant, plus que Lucie peut-être, de cet interrogatoire qui tournait si cruellement à la confusion, à la perte de la jeune fille. Il attendait un cri, une preuve, un éclair d'innocence, il ne savait quoi. Mais, comme pétrifiée dans sa volonté, elle restait là, sans laisser tomber autre chose que son éternelle réponse, qui semblait cynique.

— Ne me demandez rien ! Ne comptez pas même que je me défende ! Ce qui est fait est fait, et je n'ai fait que ce qu'il fallait que je fisse !

On l'interrogeait pourtant encore, on la pressait de questions pour savoir ce qu'étaient devenus les billets emportés. "Ils sont quelque part où vous ne les trouverez pas. Cet homme les avait dérobés, je les ai repris !" Et la lettre qu'elle avait fait passer à M. de la Berthière pour être introduite près de lui ?... "Ah ! cela, elle l'a-

vait emporté aussi, et déchiré, brûlé en arrivant chez elle comme elle devait le faire."

— Mais que disait-elle, cette lettre ?

— Vous ne le saurez pas. D'ailleurs je ne le sais pas moi-même.

Le juge d'instruction et le chef de la Sûreté s'entre-regardèrent comme pour se demander l'un à l'autre ce que signifiait cet entêtement à s'accuser. Il y avait là l'éternelle obstination d'une idée fixe. Le greffier, presque sans lever la tête écrivait tout, pareille à une machine.

Alors, avec la résolution soudaine des timides, n'hésitant plus, le docteur Pomeroy s'avança brusquement disant au juge :

— Pardon... je vous en prie... Laissez-moi interroger, je vous en supplie.

Et, après l'acquiescement du magistrat, il alla droit à Lucie, impassible, lui prit les mains, la regarda, lui répéta :

— Voyons, voyons, mon enfant, à moi, vous direz bien à moi...

— Quoi ? interrompit nerveusement la jeune fille avec une netteté irritée.

— Mais la vérité, la vérité, malheureuse enfant !

— La vérité ?... La vérité, je l'ai dite.

Elle essayait de dégager ses mains des doigts qui les serraient ; elle détournait la tête comme si, résolue devant le juge, elle devenait maintenant tout à coup, peureuse devant le docteur.

Le médecin du Dépôt suivait curieusement cette sorte de duel moral, qui, dès le premier coup d'œil de Pomeroy, se livrait entre le vieux docteur et la jeune fille.

Lucie, instinctivement, avait peur du regard droit de Pomeroy, et ses yeux bleus, ses doux yeux honnêtes, devenus hagards, se détournaient effrayés, comme si les prunelles du médecin eussent poursuivi, traqué en eux la pensée secrète, fouillé cette clarté pour en tirer le secret hideux — comme un noyé qu'on tirerait d'un lac. Elle ne voulait pas que Pomeroy la regardât, l'interrogeât, et lui voulait, au contraire, voulait àprement et violemment, devinant ou espérant le salut de Lucie elle-même jusque dans la terreur qu'elle éprouvait.

— Regarde-moi ! Mais regarde-moi donc ! lui disait-il la tutoyant, comme autrefois, quand elle était petite et qu'il lui arrachait du cou, au péril de sa propre vie, les fausses membranes qui l'étouffaient.

Et lui, si bon, il forçait presque brutalement Lucie à le regarder en face.

Pomeroy éprouvait une des plus violentes émotions qu'il eût jamais ressenties. La première fois qu'il avait, dans l'amphithéâtre, touché la chair froide d'un cadavre, ouvert ces muscles d'un coup des scalpels, il s'était cru près de s'évanouir ; maintenant un frisson semblable lui courait sur la peau en serrant les mains de Lucie qui se glaçaient dans les siennes.

Mais, ému ou non, il fallait qu'il tentât l'expérience convenue avec son collègue. Et la tenter, ce n'était rien. Il fallait qu'il la réussît !

Il avait enfin contraint la jeune fille à rester devant lui droite, et il dardait sur elle la fixité voulue de ses yeux. Il sentait vaguement que Lucie était déjà à demi dompté, que sa volition à lui dominait la résistance de ce cerveau, la révolte même de ce corps nerveux et jeune.

On eût, dans la chambre où toussait naguère M. de la Berthière et où il avait râlé, entendu tomber une épingle, et la respiration un peu haletante de Lucie Lorin devenait, pour ces hommes anxieux, très perceptible dans ce grand silence effrayant.

Le pauvre docteur Pomeroy appelait à lui toutes ses forces, toute son espérance en une science nouvelle à laquelle il ne croyait qu'à demi, et il enfonceait en quelque sorte son *je vous*, sa volonté dans ce regard bleu, égaré. Il en avait lui-même comme une honte, lui semblait qu'il abusait de la conscience d'une créature humaine, qu'il y



avait là, dans cette lutte entre l'idéal et la matière, le viol d'une volonté ! Il sentait d'ailleurs que Lucie, quoique en état de voille encore, s'appartenait déjà moins, subissait peu à peu cette captation nouvelle qu'il souhaitait, lui, qu'il désirait.... Et, tout d'un coup, comme évanouie, Lucie Lorin laissa tomber sa tête sur son épaule gauche.... Et elle restait là, les paupières closes, debout encore.... endormie, pensait Pomeroy.

— En catalepsie ! dit le médecin du Dépôt.

Pomeroy, abandonnant les mains de Lucie, la jeune fille demeurait comme pétrifiée.

Il souleva les paupières ; les pupilles étaient fixes, dilatées.

— On pourrait approcher de la cornée une lumière, dit le collègue de Pomeroy, les paupières ne battraient pas !

Le juge maintenant assistait à la scène comme s'il eût été spectateur de quelque drame, au théâtre, et les agents seuls sur le pas de la porte, laissaient passer dans leur moustache un sourire sceptique.

Pomeroy en touchant à peine Lucie, déterminait cette hyperexcitabilité neuro-musculaire qui caractérise la catalepsie ; puis, de la jeune fille catalepsiée, il faisait traversant les états successifs de l'hypnotisme, une léthargique et une somnambule ; et alors, là, dans cette phase décisive pour le problème qu'il s'était posé, il demandait à cet être dompté, dominé, à cette conscience qu'il pouvait, était-ce possible ? pétrir à son gré, le secret caché, — comme s'il avait le droit désormais de lire dans cette âme, dans ce crâne, à livre ouvert.

La suggestion, cette suggestion hypnotique, dont on avait tant parlé à Pomeroy, qui souriait jadis d'un air de doute, il s'en servirait, lui, il allait essayer de s'en servir pour dégager l'inconnue, l'effrayante de ce problème posé là, devant la justice : " Un crime avait été commis ; qui avait commis le crime ? "

— Lucie, dit le vieux docteur de sa voix qui tremblait un peu — tu es ici dans la chambre de M. de la Berthière. Tu la reconnais bien ?

— Oui, dit Lucie, dont l'œil voyait, mais par le souvenir, les objets présents ; — ceux qu'elle avait sous les yeux lui échappant en réalité et ne se présentant à elle qu'à l'état des choses aperçues autrefois, fantasmagiques

— Tu es venue ici pour parler à M. de la Berthière ?

— Oui, dit encore Lucie, la voix sourde.

— Qui est-ce qui t'y a envoyée ?

— Qui ?

— Oui.

— Personne !

— Ce n'est pas possible ! fit Pomeroy. Tu n'es pas venue ici de ton plein gré. Cherche. Souviens-toi.

— Ordonnez donc ! dit le médecin du Dépôt. Commandez.

Et Pomeroy, donnant brusquement le ton impératif à sa voix encore mal assurée :

— Parle, je le veux. Ce n'est pas toi qui as eue l'idée de venir à Versailles ? Ce n'est pas toi ?

— Non ! répondit-elle, ce n'est pas moi !

Les yeux du juge pétillaient, impatients.

— Qui t'a dit de venir ?

— A moi ?

— Oui, à toi.

Elle hésitait, se débattait, comme si, jusque dans cet état somnambulique, la suggestion première, imposée, persistait, indéraçable ; et la conscience endormie de Lucie se raidissait pour ne pas trahir l'ordre reçu.

— Allons, dit le collègue de Pomeroy, il faut la mettre en état de suggestion nouvelle !

— Allons ! répéta Pomeroy, presque violemment.

Il en avait chaud, le pauvre homme, et toutes ses idées se brouillaient comme dans certains rêves absurdes aux images déformées et mouvantes, pareilles aux rosaces de chromatropes anglais. Il se demandait si c'était bien

dans la réalité qu'il vivait. Cette chambre, ce juge, ces agents, et lui se livrant comme au hasard à des expériences magnétiques sur Lucie, tout cela lui paraissait perdu dans une perspective trouble ou fondu dans le brouillard du rêve.

Et pourtant, de tout ce chaos, sortait, comme un jet de lumière qui le guidait, une idée obstinée et fixe : faire parler Lucie, lui arracher la vérité, le nom, le fait !

— Lucie ! dit-il encore, tout à coup résolument, n'ayant plus même dans la voix les timidités de tout à l'heure : écoute-moi bien, tu n'es plus à Versailles maintenant... tu es à Paris, à Paris, tu entends ?

— A Paris ?

— Oui, dans ta chambre, rue Audra.... Tu vas partir pour Versailles. Tu t'habilles, tu perles. A quoi penses-tu ?

L'hypnotisée, raide et pâle, ne répondait pas.

— A quoi penses-tu ? répéta Pomeroy.

— A quoi je pense ?

Elle répétait les questions, non pour chercher la réponse, mais instinctivement, pour gagner du temps, comme si, dans ce duel de *vouloirs*, se sentant pressée de trop près, elle voulait rompre ou fuir.

— Oui, répéta le vieux médecin, précisant le point exact qu'il tenait à éclaircir ; avant de partir pour Versailles, tu penses à ce que tu dois y faire... Tu sais que tu y trouveras M. de la Berthière ?

— Oui.

— Pourquoi vas-tu trouver M. de la Berthière ?

— Parce qu'il faut que je le voie !

— Tu le connais, M. de la Berthière ?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Jamais ?

— Jamais !

— Alors, tu n'as pas raison de lui en vouloir ?

— Moi ! lui en vouloir ? pourquoi ? Qu'est-ce qu'il m'a fait de mal, à moi, M. de la Berthière ?

— Alors, pourquoi vas-tu le frapper ?

— Je ne pense pas à le frapper. Je pense à prendre les papiers qu'il a dans l'atlas !

— Quel atlas ?

— Derrière les livres !

Le chef de la Sûreté montrait au juge d'instruction les livres dérangés et formant trou dans le dernier rayon de la bibliothèque où Lucie avait fouillé.

— Comment sais-tu qu'il y a des papiers dans cet atlas ?

— Je le sais, voilà tout !

— Qui te l'a dit ?

— Quelqu'un.

— Qui ?

— La... la personne qui m'a remis la lettre pour M. de la Berthière.

— La personne ? Un homme ou une femme ?

Les regards interrogateurs des magistrats et des agents ne perdaient pas de vue le visage de Lucie.

Le juge d'instruction, presque haut, murmurait à l'oreille du chef de la Sûreté, plus calme, moins troublé : " Très étonnant ! très étonnant ! "

— Un homme ou une femme ? répétait Pomeroy, la question demeurant sans réponse.

Une sorte de contraction farouche passa sur la figure de la jeune fille dont les sourcils froncés donnèrent subitement aux yeux bleus une expression méchante.

— Un homme ! dit-elle brusquement.

— Eh bien, voyons ! ajouta le docteur avec vivacité. Pourquoi cet homme t'avait-il remis cette lettre ?

— Pourquoi ? Pourquoi ?

Et toujours, sans une réponse nette, la même impression de révolte presque féroce.

Quelque chose évidemment, un reste de volonté... et de volonté déformée, domptée par la suggestion primitive, se cabrait en cette enfant

Alors Pomeroy, rassemblant toute sa force de volition, dirigeant à son gré Lucie vers l'acte qu'il voulait lui faire commettre devant tous, lui ordonnait de renouveler, de revivre par les gestes mêmes, la scène dont cette chambre avait été le théâtre. Et Lucie arrivait au seuil de la porte, hésitait un instant, regardait le lit bas, comme si le grabataire y eût été couché encore, s'avancait, tendait la lettre et, pendant qu'un M. de la Berthière imaginaire décachetait l'enveloppe et lisait, elle s'agenouillait à l'endroit même où elle s'était accroupie, elle attirait à elle l'atlas qu'elle avait fouillé, elle en tournait les pages, elle en tirait des banknotes invisibles et glissait dans ses poches ces billets qui n'existaient pas ; puis tout à coup convulsée, la face hagarde, croyant sentir encore sur son épaule la griffe, les os des phalanges du vieillard, elle repoussait ce spectre avec un geste d'horreur, de terreur sinistre, et elle voulait, ramassant le manuscrit de Mornas qu'elle avait apporté comme prétexte, s'élançer hors de la chambre, après avoir jeté un dernier regard épouvanté à ce corps étendu qui n'était plus là, et que son imagination, ou plutôt la volonté de Pomeroy, la suggestion imposée par le docteur, lui montrait, oui, là, épouvantable, saignant...

— Maintenant, dit le médecin dont le cœur sautait comme le battant d'une cloche lancée à toute volée pendant que les spectateurs retenaient leur souffle, éperdus, maintenant, où vas-tu ? Marche, va, marche !

Et Lucie en effet, marchait à travers la chambre comme si elle se fut enfuie ; elle courait, elle croyait courir vers la gare, elle faisait le geste de prendre son ticket de chemin de fer, s'asseyait sur une chaise près de la bibliothèque, comme si c'eût été le siège du wagon où elle se reconnaît, pareille à une bête fauve poursuivie. Puis elle quittait sa chaise comme si, le train arrêté, elle descendait de voiture ; elle marchait, marchait longtemps, — les murs de cette chambre qu'elle n'avait point quittée lui paraissaient les maisons hautes d'une rue ; et, regardant une enseigne ou un numéro, tout à coup, elle s'arrêtait, hésitait encore et entrait dans une maison imaginaire...

— Où es-tu là ? demanda alors le docteur.

— Où je suis ?

— Oui.

Toujours la même hésitation prudente, la même révolte persistante.

— Rue Racine, dit-elle enfin.

— Elle croit y être, elle y est vraiment ! murmura le médecin du Dépôt.

Le juge fit un signe de la tête au greffier qui, souriant, semblait répondre : "La note est déjà prise."

— Quelque étudiant, alors ! murmurait le chef de la police de sûreté.

— Rue Racine ? Numéro ? demanda Pomeroy.

— Numéro ?...

Elle cherchait.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Vrai, je ne sais pas !

— Cherche, souviens-toi !

Elle redevint farouche.

— Quand on vous dit qu'on ne sait pas, à la fin des fins !

— Laissez, cher ami, dit le médecin du Dépôt à son collègue. J'ai bien peur qu'en insistant... une attaque d'hystérie...

Le juge d'instruction congestionné, le visage rouge, interrompit brusquement, comme un homme qui secouerait un cauchemar :

— Ah ça ! voyons, dit-il, elle dort ?

— Non. Elle est en état de somnambulisme.

— Mais c'est le magnétisme des charlatans, ça, tout simplement. Vous êtes certains qu'elle ne joue pas la comédie ?

— Commandez-lui d'aller à la porte, répondit simplement le médecin du Dépôt en s'adressant à Pomeroy.

Pomeroy, qui dominait, captait Lucie, lui dit :

— Va à la porte !

Elle y alla, en quelques pas, toute raide :

— Maintenant, fit le médecin de la Préfecture, parlant aux deux agents demeurés de planton sur le seuil, prenez-lui les poignets. Oui, là ! Et tenez-la de toutes vos forces !

— Ne craignez rien ! fit l'un d'eux. Si elle bouge, ça m'étonnera.

— Bien... Appelez-la à vous, à présent, Pomeroy.

Les agents serraient, de leurs grosses mains noueuses, les poignets grêles de la pauvre fille et elle semblait une enfant chétive entre ces deux êtres trapus, aux épaules larges, les joues velues.

— Lucie, dit simplement le docteur Pomeroy, viens, Lucie !

Il avait levé la main et, tout d'un coup, irrésistible comme la détente d'une machine d'acier, la jeune fille débile avait renvoyé des deux côtés de la porte ces deux gaillards robustes qui la tenaient ; et, tandis que l'un des hommes essayait de rire, ramassant son chapeau tombé, l'autre regardait, sa face noire et barbue devenue peureuse, cette fille malade qui lui échappait et qui toute droite, était maintenant arrivée, comme fascinée, devant le vieux docteur, terrifié lui-même.

— Le nom ! demandez-lui le nom alors !... s'écria alors le juge, que ces obéissances phénoménales emportaient.

— Oui, le nom ! répéta le chef de Sûreté.

Et Pomeroy prit, une fois encore, les mains de Lucie et, les serrant, nerveusement, plongeant ses yeux dans les yeux de la jeune fille :

— Maintenant, Lucie, qui t'envoyait ici ?... A qui obéissais-tu ? Qui t'a conseillée ? Qui t'a poussé à venir ? Qui t'a remis la lettre pour M. de la Berthière ? Qui ?

Et, comme elle se raidissait, luttant toujours contre cet ordre, poursuivie par l'obsession de l'ordre, primitivement accepté :

— Rappelle-toi ! Ou plutôt parle ! s'écria Pomeroy. Je veux que tu parles. Tu entends, je veux ! L'homme qui t'a dit de venir, tu le connais bien, tu le vois en ce moment, il est là, je te dis qu'il est ici... oui, là... Dis-moi son nom ! son nom ! Je veux...

Mais il s'arrêta brusquement, effrayé.

Lucie torturée par une lutte intérieure, comme foudroyée, tombait raide, et si Pomeroy, de toutes ses forces, ne l'eût retenue par les mains, elle se fût allongée sur le tapis d'un seul coup.

Le médecin du Dépôt se précipitait alors vers la jeune fille que les agents prenaient par la taille et le juge d'instruction échangeait un regard bizarre avec le chef de la Sûreté tandis que le collègue de Pomeroy disait, montrant Lucie agitée de mouvements nerveux, les bras en croix, sa pauvre figure d'enfant anémique agitée et fouettée par les mèches blondes de ses cheveux dénoués :

— Tous les caractères de la grande hystérie ! Nous avons trop appuyé sur la chanterelle, mon pauvre Pomeroy. Nous lui avons donné une attaque. Mais ça ne fait rien ! Si nous ne savons rien aujourd'hui, nous saurons tout demain.

Et, pendant qu'il débouchait un flacon d'éther, il disait au juge, très ému et devenu pourpre :

Eh ! bien le *cherchez la femme* n'est pas toujours vrai. Quand le crime est féminin, ce qu'il faut, c'est chercher l'homme !

En tout autre temps, Jean eût évité le vieux médecin qu'il trouvait insignifiant et insupportable avec son idéalisme et ses vertus. Il l'avait dit souvent : il n'aimait pas les Petits Manteaux Bleus. Mais, cette fois Pomeroy l'ayant reconnu, et l'arrêtant au passage, Mornas écouta le docteur avec un intérêt subit : le souvenir de ce jeune homme escortant, avec lui, Pomeroy, le cercueil de Mme Lorin, sautait, tout à coup, à la mémoire du bonhomme, et, prenant les bras de Jean :

— Au fait, dit le médecin, vous pouvez me donner un renseignement, vous !... Avez-vous revu souvent Lucie Lorin depuis la mort de sa mère ?

Jean regarda l'honnête figure de Pomeroy pour bien se convaincre que la question ne cachait pas quelque piège.

— Non, dit-il fermement, je ne l'ai pas revue ! Ou rarement... Rencontrée, comme je vous rencontre aujourd'hui...

— Ah ! fit Pomeroy, c'est dommage, bien dommage !... Vous ne pouvez pas me dire un peu qui elle pouvait bien fréquenter ? Vous savez l'accusation qui pèse sur elle ?

— Oui, répondit Mornas.

Il se sentait devenir glacé, le cœur pris dans un étau.

— Pour moi, disait le vieux docteur tout en marchant elle est innocente : mais la preuve est encore difficile à faire ! Ah ! la pauvre enfant !

Et, avec la naïveté confiante qu'il apportait à toutes choses, il racontait à Jean Mornas les expériences qu'il avait tentées la veille, le voyage à Versailles, l'interrogatoire de Lucie hypnotisée.

Mornas s'arrêta net dans la rue.

C'était au coin de la rue Montmartre, à l'angle de Saint-Eustache, près des Halles

Pomeroy fut étonné de l'expression soudaine qui prirent les traits de Mornas ; mais le jeune homme dompta son émotion brusquement, lorsque le docteur lui demanda :

— Qu'avez-vous donc ?

— Rien. J'admire votre idée, votre "procédé". Combattre la suggestion, c'est superbe !

Il ajouta, essayant de rire.

— C'est de l'homéopathie hypnotique.

— Justement... C'est ce que je me suis dit... Ce qui est certain, c'est que si nous n'avons pas réussi hier, nous réussirons un de ces jours ! C'est écrasant, une telle science ! Avoir en main la clef d'une âme !... Et moi qui n'y croyais pas, qui traitais ça de charlatanisme !...

— Alors, demanda Mornas, la lèvre sèche, Lucie Lorin ?...

— Très malade, aujourd'hui, comme en léthargie. Mon collègue redoutait une complication fatale si nous insistions. Nous la laisserons reposer pour ne pas briser ce frêle corps, mais dans quatre ou cinq jours... avant si c'est possible... son secret... nous l'aurons. Ah la pauvre petite ! Ce qu'elle doit souffrir !... Mouvements clowniques... Tout ! Mais ça se guérit ! Ce qui est autrement redoutable, c'est l'accusation qui la menaçait... qui la menaçait encore, malheureusement ! Et pas un mot de tout cela, surtout, je vous en prie !... Si je vous en parle, tenez que je sais que vous vous intéressiez aux pauvres remmes... La morte... la mère... est encore la plus heureuse !

Jean se tenait adossé au mur de Saint-Eustache, regardant Pomeroy et se demandant comment de cette tête blanche et bonasse une idée analogue à celle qu'il avait eue, lui, était sortie ! Idée contraire et qui venait là, comme un danger de mort, se dresser entre le succès et lui !

Il essayait de féliciter le bonhomme de sa perspicacité, de sa hardiesse ; il parlait de Lucie. Cela ne l'étonnait pas qu'elle fût secouée par l'hystérie. Toujours nerveuse ! Une sensitive ! Puis il s'arrêtait, de crainte d'en

trop dire, de livrer à cet homme de science le secret des observations faites par lui, Mornas, sur la névrose de la jeune fille. C'eût été se désigner lui-même comme le complice, l'instigateur du crime. Il salua vivement Pomeroy, pour rompre l'entretien.

Le docteur lui tendait la main.

— Voulez-vous venir avec moi jusqu'au Palais de Justice ?

— Non ! dit Mornas. J'ai des courses à faire... des visites...

Le vieux Pomeroy s'éloignait, traversant la place rapidement avec sa marche juvénile.

Et Mornas restait là, immobile, regardant machinalement un garde de Paris, en sentinelle, et se répétant : "C'est fini, maintenant... La suggestion leur révélera tout !... Lucie obéira comme elle m'a obéi... Ce qu'elle a fait, elle le dira... Mon nom, ils vont le savoir... Et alors... Ah ! alors, mon petit Mornas, tu es perdu !..."

Perdu ? Oh ! parfaitement, sûrement. Le mot de Pomeroy lui revenait, le faisait frissonner : le docteur avait en mains "la clef d'une âme". Dans quatre ou cinq jours, le nom du coupable, — son nom à lui, — serait jeté à un greffier, à un juge... Le mandat d'amener ?... Il semblait à Jean qu'il entendait déjà grincer la plume qui écrivait son nom sur le papier officiel.

Eh bien, quoi ! il fallait fuir ! Oui... Où aller ? Instinctivement, Jean songeait au pays, là-bas. Il voulait revoir ses vieux, les embrasser, il ne savait pas pourquoi. Un vieux levain du passé ! De là, il passerait en Italie. par Villefranche. Maintenant il ne lui semblait pas lâche d'abandonner Lucie. Elle ne courait plus aucun danger. Evidemment, par elle-même, on saurait qu'elle n'était point coupable ! Imbécile ! Il n'avait pas songé à cela, que l'hypnotisée est une machine entre toutes les mains et peut condamner comme elle peut servir. C'est qu'aussi bien la mort de M. de la Berthière avait dérangé tous ses plans. Il rêvait seulement de dépouiller le mandarin et on le tuait. Le meurtre avait tout gâté.

Quoi qu'il en fût, il était perdu !

Perdu s'il ne disparaissait pas, s'il ne mettait point entre lui et les expériences de ce bonhomme de Pomeroy, la frontière. Il n'y avait pas à hésiter, pas une heure à perdre. Il rentra, rue Racine, à l'hôtel, régla son compte sans dire qu'il partait et mit en paquet quelques vêtements. Sous sa redingote boutonnée, il avait glissé son argent, l'argent conquis, volé... Il prit le train de Nice le soir.

En sortant de Paris, le visage collé à la vitre de la portière, l'œil ardent interrogeant l'ombre, il essayait de revoir, il devinait, interrogeait dans la nuit ce Paris qu'il laissait, et pour combien de temps ? pour toujours peut-être, — et qu'il eût voulu dominer.

— Député de Paris ! Mon rêve !... Il est loin, ce rêve !

Il ne s'agissait plus aujourd'hui que d'échapper à la justice de Paris.

Mornas se sentait secoué de pensées colères, gonflé d'un flot amer. La partie tournait mal. Il ne reverrait peut-être plus cette ville implacable aux affamés comme il était hier, mais bonne courtisane à ceux qui la payent. Et il la quittait à l'heure même où il pouvait la payer !... Que de voluptés grouillaient là, dans ce brouillard noir troué de lumières rouges !... Bah ! la volupté se trouve partout ! Mais l'amour, cette passion qui, malgré vous, vous entre au cœur, l'amour que, bêtement, — il s'en irritait, — Jean Mornas éprouvait pour Lucie, l'amour profond, l'amour stupide, l'amour, en un mot, où le retrouverait-il ?

— C'est que je l'aime, moi, cette fille !... pensait-il avec plus de déchirement à chaque tour de roue qui l'éloignait d'elle.

S'il avait su, il ne serait pas parti. Il aurait partagé le sort de Lucie ; il aurait dit, cette après-midi, à Pomeroy

devant Saint-Eustache : « Ne la torturez pas, ne cherchez pas, c'est moi ! » C'eût été absurde. On ne jette pas le manche après la cognée quand l'arbre tient encore, et de cette cognée on se frappe si l'on est las de bûcher.

Il regardait ses voisins de wagon ; une vieille actrice allant chercher fortune à Nice, un gros banquier déjà ronflant sous son bonnet fourré et deux jeunes mariés, la main dans la main, elle, la tête appuyée sur l'épaule de son mari, lui, regardant le filet du wagon d'un air vague, peut-être ennuyé...

Que se cachait-il de drames, de souffrances, de vilenies dans la banalité de ces types ? Soupçonnaient-ils en lui un homme qui allait chercher dans le Midi non pas le soleil, mais la fuite ?

Il ne dormit pas, vit le jour blafard se lever sur le ciel à niver, et, pendant les heures qui suivirent, roula dans sa tête un tas de projets, nés d'une conversation échangée entre le banquier et la vieille comédienne et entendue par lui au buffet :

— Vous allez à Monaco, madame ?...

Elle avait ri.

— Nécessairement, monsieur, puisque mon médecin m'envoie dans le Midi pour me *refaire* !

Cet esprit de coulisses avait alors ramené Jean Mornas à une seule idée qui l'absorbait maintenant : Mona

C'est vrai, on jouait là.

On jouait ! En une soirée, il pouvait y doubler, y quintupler sa fortune. Qu'était-ce en effet, que ce qu'il emportait avec lui ? Trente-sept mille francs, déjà diminués.

Rien.

Ce besogneux de la veille trouvait misérable et vaine et dirisoire la somme arrachée au vieillard mort.

Certes, il pouvait encore avec cet argent, jouer un rôle, commanditer un comité électoral (ce qu'il avait souhaité) ces quelques billets suffisaient, puisqu'ils étaient une mise au jeu, un moyen de préparer l'avenir. Mais, dès que le terrain lui manquait en France, dès qu'il fallait fuir, poursuivi, accusé demain, qu'était cela ? Rien, rien, rien encore une fois.

Alors pourquoi ne décuplerait-il pas la somme ?

Au jeu ?...

Oui, au jeu !

Il ricanait :

— Malheureux en amour, heureux à la roulette !

Et il songeait à Lucie qu'il ne reverrait jamais, jamais...

— Jamais ! Pourquoi jamais...

Une fois riche, il allait il ne savait où, droit devant lui, en Egypte, aux Indes, en quelque endroit du monde où dans la promiscuité bizarre des personnalités interlopes, des décaqués de toutes les nations, des vaincus de toutes les batailles, — argent, amour ou politique, — on peut vivre sous un faux nom, dans un faux monde, mais dans un vrai luxe. Parbleu ! la terre est grande ! Il irait en Chine, au besoin, en Chine, derrière la muraille qui clôt le vieux monde.

En Chine ! Et sa verve railleuse, parodiant le poète, insultant au souvenir de l'avare qui pourrissait maintenant dans le cimetière de Versailles, ajoutait : Là-bas... là-bas :

Au fleuve jaune où sont les mandarins !

Alors, quand il y serait là-bas, n'importe où, dans quelque coin de terre où il pourrait vivre d'une vie facile et large, oubliant Paris, ce Paris envié et méprisé, il écrirait à Lucie Lorin, devenue libre. Oui ! il trouverait bien le moyen de faire savoir à la jeune fille en liberté l'endroit où il se serait réfugié, où il l'attendrait et où ils seraient heureux enfin... si heureux, si heureux !...

Et la trépidation du train activait son agitation cérébrale et bercait ses rêves.

Avertir Lucie ? Comment ? Il chercherait Plus tard. Et ne fût-ce que par cet absurde docteur Pomeroy lui-même qui, l'affaire terminée, permettrait peut-être... Mais, en attendant, il fallait tenter le sort, jeter son argent à la chance. Tout ou rien ! S'il perdait, il travaillerait de ses mains, à Suez, à Alexandrie, qu'importe ! Son orgueil ne serait pas humilié de se casser les ongles à des terrassements, puisque là, du moins, sa misère serait une misère anonyme et qu'il vivait parmi les gueux. S'il gagnait, — et il gagnerait, — alors... eh ! bien alors, en quelque endroit où il s'exilât, il vaudrait la peine de vivre !

A Nice, il descendit dans un petit hôtel près de la gare. Il n'y resterait pas longtemps. Monaco l'attirait comme le phare qui flambe appelle les oiseaux de nuit. Mais avant, — car, de Monaco il passerait en Italie — il voulait revoir le coin de campagne où il avait grandi, la petite maison sur le chemin de Villefranche. Il prit une voiture et, en donnant les indications au cocher, il sentait que sa voix tremblait un peu malgré lui :

— Sur la route, à gauche, après avoir passé la Batterie-des-Sans-Culottes, près d'un bouquet de bois...

— Des oliviers ? Je sais. La maison Mornas ! Des Français établis là depuis des temps !

— Oui, répondit Jean... la maison Mornas !

Le cocher, un Italien, conduisait vite. Et à mesure qu'il avançait, Jean se demandait si, lui, le fils, quand il apercevrait le logis, il allait entrer... Voir son père et sa mère !... Il ne pouvait pas pourtant pousser la porte, les embrasser, causer une heure seulement et partir. La maman, la pauvre femme, voudrait le retenir. Et le père ? Il avait tant de choses à demander à Jean ! « Et Paris, mon garçon ?... Et la médecine ? Et les clients ? Et l'avenir ? » Alors, s'il restait, lui, s'il s'attardait, de là-bas, de Paris, un coup de télégraphe pouvait amener les gendarmes à la « maison Mornas » comme disait le cocher. Les gendarmes ? Jean ricanait. Et pourquoi pas ?

Il avait envie de dire au cocher de revenir à Nice. Mais ne pouvait-il voir la maison seulement, la voir de loin et repartir en emportant cette image d'enfance jeune et toute ensoleillée ? Il faisait si beau !

Un ciel tout clair. Au loin, la mer bruisante et bleue ; des fleurs, ça et là, dans les jardins entrevus. Que de fois Jean avait passé, joué, chanté sur cette route, étant petit !

Et maintenant... Maintenant comme une ombre vague, la figure crispée de la Berthière semblait lui apparaître au détour du chemin.

Le cocher s'arrêta.

Jean aperçut, dans les arbres, sur le rocher, blanche parmi les oliviers gris, la petite maison avec un toit rouge où vivaient ceux dont il était né, dont il portait le nom !... Pauvres gens !...

Il descendit de la voiture.

Pour arriver à la maison Mornas, il fallait suivre un étroit sentier, caillouteux ou ne pouvaient s'engager les chevaux.

— Attendez-moi ! dit-il au cocher.

Il monta alors, lentement, le pas alourdi par les souvenirs. Chaque buisson lui rappelait un accroc à ses vêtements et une fleur ou un fruit cueilli jadis.

Il sentit son cœur battre en approchant du logis. Au moment d'entrer, il n'osa pas. Il fit le tour de la maison. Le vieux Mornas était dehors, par ce temps réchauffant. Il fumait sa pipe sur le pas de sa porte, en regardant, là-bas, très loin, en face de lui, la mer.

Jean le voyait distinctement à travers les touffes de la grille.

Et sa mère ?

Elle n'était pas là, sa mère !...

Si elle était morte !

Jean se trouva décidément bien affaibli avec ses craintes. " Je deviens timide, ma parole ! " Morte ?... Est-ce qu'il ne le saurait pas ? Est-ce que son père serait là ?

Justement, il l'aperçut, la mère, sur le pas de la porte ; il la vit regarder au loin, elle aussi, en levant le bras pour se garantir du soleil, et il l'entendit, de sa voix qu'il avait oubliée, dire :

— Il fait beau ! ah ! qu'il fait beau !

Et il y avait comme un contentement de vivre chez la vieille femme.

Alors Jean se demanda ce qu'il venait faire, lui, dans cette paix heureuse.

Pourquoi les troublerait-il ? Pourquoi heurterait-il son anxiété à ce repos ?

Il se fût, avec joie, jeté au cou de ces deux êtres qu'il trouvait bien vieillis, bien cassés... Est-ce cruel, la vie !... Valait-il la peine de durer ?

Mais il s'arracha brusquement à cette humble grille rouillée à travers laquelle, penché, il regardait, comme un voleur qui épie. Et, instinctivement, il envoya de ses doigts un baiser aux deux vieux. Puis il s'éloigna, n'y voyant plus, car ses yeux se gonflaient de pleurs, et se trouvant bête, sentimental, ridicule.

Il s'arrêta avant de s'éloigner tout à fait, et se retourna pour regarder encore la maison Mornas.

Une petite fumée bleue lui sembla sortir, comme une haleine, des touffes et des arbres, une fumée légère qui montait et se dissipait dans le soleil comme un souffle... parfum de la table de famille qui s'évaporait, pareil à une espérance qui meurt.

— A Nice ! dit brusquement Jean Mornas, qui remonta en voiture.

### XIII

Jean songea encore à ce flocon léger de fumée bleue le lendemain soir, lorsqu'il sortit, livide, riant d'un rire sec, d'un rire de révolté, d'un rire de fou, de la salle de la Roulette, à Monaco. Oui, parbleu ! envolée, la fumée ! Fini, l'espoir ! La roulette avait tout pris, tout, jusqu'au dernier sou. Vidé, Mornas ! Malheureux au jeu, malheureux en amour !...

Il disait tout haut, en reprenant le chemin de l'hôtel :

— Ça me fait rire !

Rire encore, de son rire mauvais, de son rire d'autrefois, de son rire de bravade. Mais d'un rire brisé où la révolte était comme matée et bafouée par la destinée.

Oui, vraiment, il y avait eu contre lui un acharnement féroce du sort. Toujours perdre ! toujours ! Pas une fois son numéro, sa couleur n'étaient sortis. Pas une.

Il revoyait la table de la roulette, le gouffre avec le vissage impassible et ennuyé du croupier. L'argent, les billets lui roulaient des doigts pour aller se faire racler là, par ce râteau tendu comme une griffe et aride comme un croc de boucher. Il avait dans les oreilles le bourdonnement de la foule qui regardait dans le sang la fièvre encore de cette partie éternellement tentée, disputée, recommencée, avec des prurits de revanche, et qui lui arrachait fraction par fraction, sa fortune, comme sa chair par lambeaux. Ruiné, décavé, fini !... En si peu d'heures !

Un crime inutile ! Une combinaison écroulée ! Plus rien !

Que faire ?

Travailler ? Oui, il se disait cela quand il avait encore à lui l'argent du crime, l'argent qui ne lui suffirait pas, qu'il voulait grossir. Mais à présent ?

Travailler où ? Travailler à quoi ?

Il fallait fuir d'abord, et il n'avait même plus de quoi vivre huit jours après avoir fui !

Alors que devenir ?

On peut se cacher quand on est riche ! On ne soupçonne pas qui paye bien. Mais un pauvre !

Le nom lui sautait à la joue comme un affront, le déchirait comme un stigmate.

Pauvre ! Recommencer la lutte, remonter le rocher, traîner le même boulet, avaler les mêmes misères, les mêmes rancœurs, en supposant que la cour d'assises ne fût pas là, tout près, comme un étal où on le pousserait ? Non !

— Non, mille fois non ! Bataille perdue, mon vieux. Tu pouvais être un maître pour le troupeau des imbéciles et des gredins ; tu ne seras qu'un sot et qu'une canaille, puisque tu as échoué ! La pièce est ratée ; allons, demande ton paletot et file !

Il rentra à l'hôtel, sonna la femme de chambre, demanda du papier à lettres et écrivit ; puis, glissant une des lettres dans sa redingote, il laissa l'autre sur sa table bien en vue, et sortit.

La lettre qui restait et qu'on retrouva le lendemain, était adressée : *A Monsieur le procureur de la République à Paris*, Jean y disait la vérité sur la mort de M. de la Berthière.

Celle qu'il emportait ne contenait que ces deux lignes écrites, comme un testament ironique, à l'adresse des auditeurs de Mornas, des comparses d'autrefois, qui applaudissaient le Mandarin, les théories, les paradoxes, les discours et les audaces du Mandarin dans les brasseries du Quartier :

« Puisqu'il faut tuer le mandarin, je le tue ! Et c'est moi !

« JEAN MORNAS. »

Il alla, sur la terrasse, prendre le frais, fumer un dernier cigare, humer l'odeur des fleurs, voir les ombres des palmiers s'allonger devant lui et regarder, sous la clarté pâle, la mer paisible et nacrée... ;

Il faisait bon vivre. Une chanson montait, accompagné de rires. Des couples quelquefois passaient, silencieux, enlacés comme des ombres heureuses.

Jean fuma jusqu'au bout son cigare et le jeta lorsqu'il lui brûla les doigts.

— Désagréable ! dit-il. Autant vaut se brûler la cervelle.

Assis sur un banc, face à la mer, il chercha sous son gilet la place du cœur, " puisque j'en ai un ! " et, le doigt sur la gachette d'un revolver, il tira.

On entendit, dans la nuit, la détonation qui fit s'envoler vers la mer, des oiseaux endormis.

### XIV

Le lendemain, à l'heure où l'on procédait, à Monaco, aux constatations légales du suicide du décavé, le parquet de Paris télégraphiait aux commissaires centraux des frontières de veiller s'il était possible, à " l'arrestation du nommé Jean-André Mornas, prévenu d'assassinat et de vol, et dont le signalement suivait ".

Lucie Lorin avait parlé.

Le docteur Pomeroy venait de faire tomber les lèvres de la pauvre enfant hypnotisée, domptée et captée, une fois de plus le nom du coupable.

Peut-être, dans la petite maison de la route de Villefranche, les vieux qui lisent peu et vivent là d'une existence végétative n'ont-ils jamais appris exactement que Jean, leur petit Jean, leur orgueil, qu'ils pleurent encore était, au moment de sa mort, accusé d'avoir commis un crime.



La vérité comme la calomnie s'arrête parfois, à demi tremblante au seuil de certains logis.

Lucie Lorin vit toujours, malade, anémique et sombre. Elle n'a gardé de l'atroce réalité traversée qu'un souvenir vague, incomplet, comme la pesanteur d'un mauvais rêve. Mais le détraquement du système nerveux subsiste. Le docteur Pomeroy l'a recueillie, l'a soignée, s'est juré de la guérir de ses crises féroces qui la minent depuis des mois.

Il dit parfois à sa vieille bonne :

— J'étais né père ! Et voyez, Julie, j'ai finalement une fille sans avoir eu la corvée d'avoir la femme !

Il ne sait pas, le bon docteur, ce que répètent les bien informés du quartier, les commères du boulevard de Clichy. Et s'il le savait, il en rirait, — à moins qu'il n'en pleurât, le pauvre homme :

— Ce monsieur Pomeroy ! A son âge ! Ou la petite est sa fille, un vieux péché ! ou autre chose, un péché plus jeune ! Ah ! ces hommes !... Ayez donc des cheveux blancs pour les salir !...

— Ne m'en parlez pas !

JULES CLARETIE.

FIN

## L'ACCIDENT

—:o:—

I

Mme de Morancey, le chapeau sur la tête et les gants à la main, recommanda gaîment, du vestibule :

— Annette ? Le couvert de Georges, ce matin.

— Je sais, répondit la bonne, c'est aujourd'hui le cinq...

La porte de l'antichambre claqua et, vivement, Mme de Morancey sortit. Une fois dehors, sur le trottoir de la rue de Berry, elle se dirigea vers les Champs-Élysées, qu'elle descendit de son pas de brune, alerte et menu. C'était une matinée aiguë d'avril, sentant frais la verdure trop verte, trop jeune, avec une brise perfide et coquine, qui vous donnait sur la figure la sensation de chiquenaudes. Des cavaliers se hâtaient vers les Bois, le naseaux de leurs montures soufflaient, à intervalles réguliers, des jets de fumée blanche. Tout en haut de l'avenue, l'Arc de l'Étoile se dressait comme un colossal viaduc enlappé de brume.

La jeune femme alla droit devant elle, affectant ce petit air sérieux, posé, comiquement hautain que prend toute Parisienne qui a un but bien déterminé, ce petit air de bravade et de défi qui semble dire à tous les passants :

“ Je vais là... où j'ai affaire, et vous ne m'en empêchez pas ! ”

De la même allure décidée elle traversa la place de la Concorde, passa le pont, et s'engagea dans le boulevard Saint-Germain où roulaient sourdement, comme des wagons, les premiers tramways.

Évidemment elle allait à un rendez-vous, et tout l'indiquait : sa course précipitée, l'heure matinale, la joie impatiente qui, depuis quelques instants rayonnait sur son visage. Elle approchait, à coup sûr, de l'endroit convenu. Soudain, en face de l'ancien hôtel d'aspect sévère, elle laissa échapper un léger cri. Au même instant, un bambin de dix ans, qui se promenait à côté d'un vieu-

domestique en livrée, s'élança vers elle et lui sauta au cou, en l'appelant : Maman !

Le valet fit de loin un salut respectueux de la tête et rentra dans l'hôtel.

Mme de Morancey, judiciairement séparée du comte de Morancey — auquel avait été confié la garde de Georges, leur unique enfant, — venait ainsi, tous les cinq du mois, chercher son fils au coup de neuf heures. Elle passait la journée avec lui et le ramenait après le dîner. Ainsi que le matin, le domestique se trouvait, le soir, devant la porte pour attendre son jeune maître et prendre dans la voiture les friandises, les jouets de toutes sortes dont sa mère l'accablait à chaque sortie. Le comte ne paraissait jamais au moment de la réunion, ni à celui de la séparation. Cela durait depuis dix-huit mois.

Mme de Morancey appela un fiacre afin d'être plus tôt arrivée car elle n'avait pas de “ temps à perdre ” et il lui fallait brûler cette précieuse journée dont les minutes comptaient double, aussi rapidement, aussi follement que d'autres brûlent leur vie, tâcher dans ces douze heures de faire tout tenir : les soins, les caresses, les mille et une recommandations sur la santé, sur le chaud et le froid ; les baisers, les câlineries, le plus, de distraction possible ; deux bons repas avec les plats surcrés qu'il préférerait, et puis, le laisser raconter, cet enfant !... parler à son tour !

Quelle besogne surhumaine pour la pensée et pour le cœur ! On n'avait pas le droit de rester sans rien dire, l'esprit en repos. Les secondes, par proportion, représentaient une semaine.

Mme de Morancey, pendant le déjeuner, considérait son fils avec idolâtrie, absorbée à le servir, s'ingéniant à devancer ses désirs les plus timides. Et elle le serrait dans ses bras à tout propos, lui demandant pour la vingtième fois :

— Es-tu bien ? M'aimes-tu beaucoup ? As-tu faim ?

Le petit, les pommettes allumées, un peu grisé par cette tendresse incessante, se laissait choyer gentiment pouvant à peine suffire au torrent des questions maternelles.

En se levant de table elle se mit à ses ordres :

— Il n'est pas tard, dis ce qui t'amuserait ?

L'enfant hasarda, la bouche encore pleine :

— Aller sur le boulevard pour voir les boutiques.

— C'est entendu ! dit-elle ; — et ils partirent presque aussitôt.

Le temps était tiède, et un soleil bienveillant chauffait les rues où les arroseurs en chapeau de paille, précurseurs de la belle saison, remorquaient déjà l'appareil roulant de leurs tuyaux. Chargés de gamins et de fillettes entourant une institutrice mal mise, des landaus opulents passaient avec des cerceaux accrochés à leurs lanternes. Toutes les nourrices de Paris étaient dehors.

Mme de Morancey gagna bientôt les boulevards. Georges lui échappait brusquement pour courir à la devanture d'un magasin, ou bien pour admirer aux kiosques les images des journaux illustrés pendus à des ficelles par des chevilles de bois, comme le linge qu'on fait sécher. Il ne tardait pas à revenir auprès de sa mère. Ce manège se répétait sans relâche. Peu à peu la jeune femme, tout en suivant son fils du regard, était tombée dans une rêverie profonde, et, une noce de commerçants débouchant d'un portail, les carrosses à la queue leu-leu, tout à coup le jour de son mariage, à elle, émergea du passé. Elle revoyait l'étroite sacristie de Sainte-Clotilde où avait défilé la plus haute noblesse de France ; son mari, fier et pâle, accordant des poignées de main, et les équipages encombrant la place. Toutes les croisées étaient noires de curieux armés de lorgnettes. Et puis sa lune de miel, la naissance de Georges qui lui avait coûté cinquante heures de torture. On avait cru qu'elle passerait et que l'enfant viendrait au monde mort-né. Ils avaient vécu tous les deux. Enfin sa faute impardonna-

ble, la colère de son mari, leur éclatante séparation...

Aujourd'hui, elle en était réduite à ne posséder son fils qu'une fois par mois : le cinq. Pas le six ni le quatre ; le cinq... Quelle faveur !... Elle cherchait l'enfant des yeux à travers les promeneurs, quand soudain, derrière elle dans le tapage de la rue, une voix perçante de petit garçon hurla : Oh ! maman ! Elle se retourna, glacée jusqu'aux entrailles, et n'aperçut d'abord rien. Puis des gens coururent à l'endroit d'où le cri s'était élevé ; un groupe se forma ; un pâtissier monta sur un banc. Et elle vit trois messieurs qui portaient lentement un enfant d'une dizaine d'années, de la même taille que Georges, exactement vêtu comme lui. Il avait une tête rouge, des mains rouges, des bottines rouges, et un sergent de ville, marchait à côté, tenant une casquette semblable à la sienne.

Alors elle comprit que son petit venait d'être écrasé, et elle suivit la foule, toute pensée morte en elle, les yeux secs, la langue embarrassée, répétant avec un calme effrayant :

— Je suis sa mère... je ne l'ai que le cinq... Et juste ce jour-là... mon jour...

On crut que la commotion l'avait rendue folle.

Chez le pharmacien, quand on lui demanda où elle demeurait, elle répondit :

— 199, boulevard Saint-Germain.

Mais on eut beau insister pour lui faire dire le nom elle ne put jamais se le rappeler. On envoya donc chercher la civière du poste voisin et on ramena sur-le-champ à l'adresse indiquée, le pauvre être broyé qui n'en avait plus que pour quelques heures.

On envoya donc chercher la civière du poste voisin et on ramena sur-le-champ, à l'adresse indiquée, le pauvre être broyé qui n'en avait plus que pour quelques heures.

Une victoria lancée au grand trot lui avait passé sur le dos et sur la nuque.

## II

Dès que le lugubre cortège eut franchi le seuil de l'hôtel, Mme de Morancey, restée sur le trottoir, se sentit débordée par une épouvantable angoisse. Son mari lui avait confié, le matin, un enfant joyeux, bien vivant, et elle lui rendait un agonisant, presque un cadavre. Qu'allait-il dire ? Qu'allait-il faire ? La tuer ? Il aurait raison, et elle souhaitait la mort, trouvant qu'elle l'avait bien méritée. Non, elle n'eût pas été surprise de voir M. de Morancey sortir, un couteau à la main, et elle eût bondit au-devant de lui avec bonheur, offrant sa poitrine.

La porte s'ouvrit, et elle se dit : " Le voilà ! " Mais, hélas ! c'était le brancard vide, balancé plus allégrement par les porteurs, qui s'arrêtèrent au coin, chez le marchand de vins, où ils contèrent l'accident avec des gestes. Elle les distinguait de loin, stupide, et, malgré son désir ardent d'avoir des nouvelles, elle n'osait point faire un pas. Une force mystérieuse la retenait clouée devant la maison où mourait son chéri, qu'elle s'accusait tout bas d'avoir assassiné.

Elle demeura debout à la même place jusqu'à la nuit, ne quittant pas des yeux les fenêtres illuminées où se détachaient parfois des ombres. Le temps passait. L'homme aux réverbères alluma bientôt les becs de gaz, et elle ne bougeait toujours pas, la tête pesante comme une boule de plomb, ne tournant et ne retournant dans sa cervelle anéantie que cette seule pensée : " Georges meurt, là-haut ; c'est là-haut qu'il meurt ! "

Cependant le froid la saisit. Cherchant autour d'elle un abri, elle s'aperçut qu'elle était en face d'une station de fiacres. Pour cent sous elle proposa à un cocher de la laisser se blottir dans sa voiture. Croyant à une intrigue, il accepta en ricanant. Elle y resta trois heures. A minuit moins le quart un prêtre sonna et disparut derrière la porte cochère. Il allait mourir, sans nul doute, puisqu'on avait appelé un prêtre ! A tout prix elle voulut savoir, ne pouvant tolérer davantage le supplice de l'incertitude. Elle entra chez son mari, dût-il la faire jeter par ses gens sur le pavé, comme une gueuse. S'armant de courage, elle tira le timbre, tremblante, et pesa sur le lourd battant qui se referma avec un bruit sinistre. Puis elle pénétra dans la loge du concierge qui la regarda aussitôt, et s'asseyant, montrant sous la clarté de l'abat-jour un visage de vieille femme ravagé de douleur, elle lui commanda, avec une autorité qui n'admettait pas de réplique :

— Montez voir... comment il va. Vous reviendrez me le dire. J'attends ici.

Une minute après, le concierge redescendait, silencieux.

— Eh bien ? lui demanda-t-il frémissante.

Pour toute réponse, il leva les bras, les laissa retomber, puis joignit les mains, murmurant :

— Il y a cinq minutes... sans souffrance...

Et immédiatement il ajouta :

— Monsieur permet que vous restiez près du corps.

Alors, oublieuse de sa culpabilité, elle éclata en sanglots, qui la suffoquaient, clamant au milieu de ses pleurs :

— Maintenant qu'il est mort... on me permet !

Puis elle sortit balbutiant :

— Non ! à quoi bon ?

Et elle s'enfonça dans les ténèbres, à pied, la pluie commençant à tomber fine et froide.

HENRI LAVEDAN.

## LE ROMAN DE L'AMITIE

—:o:—

Tous les romans ont pour sujet l'amour. Pourquoi n'en écrit-on pas sur l'amitié ?

Au fond, il n'y pas grande différence entre les deux sentiments. La haine qui succède à l'amitié est aussi ardente que celle qui succède à l'amour.

Les scories pareilles proviennent le même foyer.

En attendant que j'écrive un roman sur l'amitié, et je l'écrirai, je veux raconter une histoire d'amis dont je connais les deux héros et qui prouve que, même dans ce temps-ci, on trouve encore des âmes capables de noblesse et de modestie dans le sacrifice, de fierté dans la soumission au bienfait.

Albert Saint-Lyé et Louis Forgeron étaient des camarades de collège à X... On les citait pour leur rivalité constante qui ne s'exprimait pas seulement, dans la classe, à coups de devoirs bien faits, mais aussi, pendant la récréation, à coups de poing.

Chaque composition était l'occasion d'un pugilat. A moins qu'on ne les proclamât premiers *ex æquo*, le second provoquait toujours le premier. Si bien que ces forts en thème passaient leurs heures de jeu à prouver qu'ils étaient forts à la boxe.

Pendant leur année de troisième, ils s'égratignaient volontiers le visage. En seconde, malgré leurs mérites universitaires, ils faillirent, l'un et l'autre être chassés du

-collège, parce qu'un jour on avait découvert dans le mouchoir tordu de l'un et de l'autre, une pierre dont ils devaient simultanément se servir pour se frapper dans le dos et se rendre poitrinaires.

En *rhétorique*, ils se provoquèrent en duel à propos de bouquets envoyés à une jolie marchande de tabac ; si le duel n'eût pas lieu, c'est que l'armurier auquel on s'adressa, pour avoir des armes, prévint la famille et la police.

En *philosophie*, ils étaient devenus assez maîtres d'eux-mêmes pour se contenter d'une guerre de médisance, d'épigramme, de dédains et de sourires moqueurs.

La veille du jour où ils devaient partir pour Paris, afin de se faire recevoir bacheliers, Louis Forgeron tomba malade, Albert Saint-Lyé déclara qu'il ne partirait pas seul. Il voulait triompher en face de son rival, et dans son dépit il alla s'informer, deux fois par jour, de la santé de son camarade.

Une fois, on lui dit que le médecin était très inquiet, que Louis ne passerait peut-être pas la nuit. Il ressentit un choc si terrible de cette nouvelle qu'il éclata en sanglots. Il crut pendant une heure que c'était sa jalousie qui se désespérait de perdre prochainement une occasion de rivalité et de triomphe et, voulant aller jusqu'au bout de sa férocité, il demanda la permission de passer cette nuit décisive dans la chambre du malade.

La permission lui fut accordée. Louis avait le délire ; Albert était assis à son chevet, et s'acquittait avec une scrupuleuse exactitude de tous les soins qu'on lui avait confiés. Il pleurait, sans s'en apercevoir ; il avait des rages contre la mort, et, à chaque instant, il s'agenouillait devant le lit, prenait la main brûlante de son rival, la mettait contre sa bouche, comme s'il eût voulu la faire brûler davantage, pour l'empêcher de se refroidir, murmurant par instants des bribes de prières, d'invocations. Vers le matin, la crise parut s'apaiser ; le délire cessa et, après un léger assoupissement, Louis s'éveilla en sursaut, appelant : Albert !

— Je suis là, dit celui-ci avec angoisse.

— Merci, répliqua Louis satisfait.

Quand le médecin vint, il déclara que le malade était sauvé.

Les parents de Louis s'écrièrent aussitôt :

— C'est son ami qui a éloigné le mal et attendri la mort !

Son ami ! Albert Saint-Lyé se laissa embrasser par le père et la mère qui le bénissaient de ce nom sacré, et se penchant à son tour, très pâle et ruisselant de larmes, sur le malade dont le regard avide l'attirait, il lui rendit les baisers, qu'il avait reçus, et resta un quart-d'heure enlacé dans ses bras.

Quand ils partirent pour Paris, ensemble, ils riaient de la vieille haine, qui n'était que l'inconsciente fermentation de leurs deux cœurs, trop pareils pour avoir besoin de cette compensation de force qui fait l'attraction de la plupart des amitiés.

Ils furent reçus bacheliers avec le même éclat, et dès lors commença pour eux une phase rayonnante d'union, de confiance, d'élan. Ils se connaissaient si bien qu'ils n'avaient pas de découvertes à faire dans leurs caractères, ils avaient épuisé les raisons de rivalité.

De fortune égale, fils, Louis Forgeron, d'un banquier, Albert Saint-Lyé, d'un magistrat, grand propriétaire, ils n'avaient aucune impatience d'ambition, et il se disaient en riant qu'ils se donneraient le temps de choisir leur carrière, ou de n'en point choisir.

En attendant, il s'aimaient franchement et trouvaient bon de s'aimer. Leur amitié active, sans les garantir de l'amour, les garantissait de tout ce qui est le hors-d'œuvre de la passion profonde, et les liaisons légères dont ils s'enguirlandaient, pour quelque temps, étaient comme un décor de leur chaîne fraternelle.

Louis Forgeron avait le goût des livres, et surtout des collections d'autographes. Albert Saint-Lyé était poète à ses heures, mais avec plus d'enthousiasme pour la poésie des autres que la sienne, et écrivait peu.

Ils ne se cachaient rien, mais ne se disaient pas tout. Les véritables amis vivent entre eux, toutes portes ouvertes, et n'ont jamais besoin de se faire réciproquement les honneurs de leur conscience. Ils se laissent deviner, mais ne sollicitent et n'offrent pas de confidences ; ils ont la coquetterie, la pudeur de se ménager certains mystères.

Voilà pourquoi Louis n'avisait pas tout d'abord son ami Albert de l'impression tendre qu'avait faite sur lui une jeune fille de leur monde. Quand il s'aperçut que cette impression était devenue de l'amour, il eut, pour la première fois, la crainte d'en parler. Si Albert allait s'alarmer de cet empiètement sur le cœur de son ami !

Pourtant, quand il eut la certitude d'être aimé, et quand il entrevit au loin le mariage, Louis n'hésita pas.

Albert eut une pâleur rapide, en apprenant ce double amour.

— J'aurais dû m'en douter, dit-il, avec un sourire un peu contraint, sois heureux !

— Fais comme moi, reprit son ami, marie-toi.

— Je crains de n'avoir pas la vocation, et je ne vois personne qui puisse me la donner.

Il fut évident que quelque chose, un nuage, un souffle s'était glissé entre ces deux cœurs, si étroitement unis.

Louis fit tout son possible pour jouir discrètement de son bonheur, de ses espérances ; mais il avait beau faire, il devinait à la réserve, aux précautions de son ami, que celui-ci, incapable de lui en vouloir, souffrait de ce mariage, ne le blâmait pas, n'en médisait pas, ne tentait rien pour l'empêcher, mais l'attendait pour partir.

En effet, le jour même de la cérémonie, dans laquelle il eut un rôle officiel, Albert fit ses adieux assez gaîment pour ne donner aucun remords aux nouveaux époux, assez sérieusement pour que l'un et l'autre comprissent qu'ils le blesseraient en faisant un effort pour le retenir.

Il devait revenir, il ne revint pas ; mais il écrivit. Sa correspondance, dans les premiers temps, fut chaude et pressante. Comme Louis se bornait à lui envoyer un bonjour amical de la part de sa femme et craignait d'insister, Albert se plaignait de n'avoir pas le tableau exact du bonheur qu'il souhaitait à son ami ; il alla même un peu loin dans sa curiosité ; puis ses lettres devinrent rares et, après un silence de six mois, Louis dit un soir à sa femme, en l'embrassant :

— C'est fini ! Albert ne m'écrira plus. Ah ! s'il pouvait trouver une femme pareille à toi, comme il nous reviendrait !

— Il n'en manque pas, murmura Mme Forgeron, un peu confuse du compliment.

Louis fit alors de longues réflexions sur l'amitié. Il ne retira pas la sienne à l'ingrat que son bonheur contrariait ; mais, aux heures de mélancolie, qui sont le repos nécessaire d'un bonheur vif et continu, il pensait au cher vagabond et s'affligeait de l'absence.

Il apprit qu'Albert était devenu joueur, qu'il allait de ville d'eaux en ville d'eaux, dissipant sa fortune. La mort de son père, qui était veuf, l'ayant mis en possession de ses biens, il scandalisa les échos de sa ville natale par la grande rumeur que transmettaient les notaires, chargés de vendre pièce à pièce les domaines, les champs, les prés.

— Quand il sera ruiné, s'il pouvait penser à moi, se disait naïvement Louis.

Après cinq ans d'un mariage heureux, à la naissance de son troisième enfant, Mme Forgeron mourut.

Elle eut, avant d'expirer, une heure de cette placidité parfaite, de cette douceur dans l'épuisement de la vie, que la mort répand, pour séduire les âmes, et à son mari

qui pleurait, sans pouvoir lui cacher ses larmes, elle dit :  
— Je te laisse mon cœur multiplié dans nos enfants, et je te rends ton ami.

Louis n'entendait pas ; elle le força d'entendre.

— Sais-tu pourquoi M. Saint-Lyé est parti sans retour ; pourquoi il est devenu joueur ? C'est qu'il m'avait aimée en même temps que toi ; c'est que je ne l'aimais pas ; je l'avais refusé, quand tu as fait ta demande. Il comptait sur ton amitié pour supporter mon refus. En apprenant que je t'aimais, il eut peur d'être jaloux, et s'est éloigné. Il a joué pour ne plus penser à nous. Va ! puisqu'il se ruine, c'est qu'il est toujours fidèle, au fond, à ton amitié, dont il n'a pu se débarrasser... Le mal était sans remède ; si je te l'avais dit, qu'aurais-tu fait ? Bien souvent, j'ai cru que tu l'avais deviné. Ta compassion l'eût humilié, sans le guérir. Il t'aidera à me pleurer, tu le retrouveras ; tu le retrouveras !

Louis pleura seul la femme charmante qu'il perdait et, quand son deuil eut pénétré assez profondément sa vie, pour qu'il n'eût plus à craindre la surprise des larmes, il se mit à la recherche de son ami, dont il avait reçu une lettre contrainte à l'annonce de son malheur.

Il le rencontra à Venise, se jeta dans ses bras, et, sans un mot d'explication, les deux amis retrouvèrent cette belle amitié qu'une douleur partagée, mystérieuse, alimentait et faisait s'épanouir.

Louis parla peu de son deuil, et Albert ne lui en parla pas. Mais, aux regards dont le joueur décavé enveloppait le mari désespéré, celui-ci comprenait tout le poème de cette immolation d'un cœur discret que la passion du jeu avait flétri sans le dépraver, et en qui revenaient les compassions tendres, les intuitions infinies.

Ils voyagèrent ensemble ; Albert eût peut-être voulu masquer sa ruine ; mais elle était trop apparente, et il finit par en convenir.

Un jour, sept ou huit mois après leur réunion, comme ils étaient à Nice, Louis devina que le pauvre Albert se débattait, pour ne pas abandonner à ses créanciers, à ses usuriers la dernière épave de sa fortune.

C'était un beau jardin aux portes de la ville natale, que son père avait enrichi de plantes rares, où des terres chaudes entretenaient la flore du pays du Midi. C'était le jardin où sa mère avait rêvé, où il avait joué !

Il ne voulait pas le vendre, sans cette vente il ne pouvait payer ses dettes. Il était agité, tourmenté, nerveux, méchant. Un homme était venu, dépêché par un notaire de P..., pour le décider, et le maladroit avait imprudemment apporté dans une boîte un bouquet cueilli dans le jardin à vendre, quelques fleurs d'oranger.

Louis, qui avait entendu une conversation orageuse entre le clerk de notaire et son ami, pressentit qu'Albert se tuerait, s'il vendait son jardin.

Plusieurs fois, il avait essayé de lui faire des offres ; Albert les avait toujours repoussées. Ce jour-là, il se garda bien de les renouveler ; mais il fut plus gai que de coutume, et Albert, pour dissimuler son trouble, affecta aussi une belle humeur ironique.

Ils se promènèrent, dinèrent, moins sobrement et, après dîner, allèrent au cercle.

Albert Saint-Lyé avait à la boutonnière la fleur d'oranger ; on jouait, ils regardèrent jouer.

— Veux-tu faire une partie ? demanda Louis.

— Je n'ai plus rien à perdre, répondit Albert avec un rire singulier.

— Ne jouons rien, alors.

— Alors, ne jouons pas.

— Tiens ! reprit Louis, comme s'il s'avisait tout à coup d'une découverte, j'ai dans ma poche un autographe pour ma collection ; je te le joue contre ton bouquet.

Albert porta la main à sa boutonnière, comme pour défendre sa fleur, puis souriant tristement :

— Je veux bien, à une condition, c'est que si tu gagnes tu garderas toujours cette pauvre petite fleur.

— A ton tour tu vas me jurer de ne pas brûler ni déchirer mon autographe.

— De qui est-il ?

— Si je te le montrais, tu le trouverais peut-être inférieur à ton bouquet. C'est d'un de nos plus féconds écrivains.

Albert hésita ; puis surexcité, un peu gris de son chagrin et des vins du dîner, il s'assit brusquement à une table, prit un jeu de cartes et en déchirant la couverture :

— A quoi jouons-nous ?

— A l'écarté.

Il y a toujours des témoins d'une partie, dans un cercle ; on regarda celle-ci. Elle ne dura pas trop longtemps. Louis voulait perdre, et il perdit.

— Veux-tu ta revanche ? demanda le joueur qui se sentait repris de son vice.

— Non, non, en voilà assez, je n'ai plus d'autographes à jouer.

Louis présenta alors à son ami l'enveloppe qui enfermait son enjeu.

Albert la déchira et en tira une traite de quelques centaines de mille francs sur Rothschild. Il se dressa d'un bond, frémissant.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Nieras-tu que ce soit l'autographe d'un écrivain répandu ?

— Je n'en veux pas !

— Tu n'es pas libre de le refuser.

— C'est un piège ou une plaisanterie.

— Si j'avais gagné, je prenais ton bouquet.

— Une fleur contre une fortune ?

— O-é donc me dire que tu n'estimes pas ces fleurs autant qu'une fortune, plus que ta vie ?

Albert rougit, passa la main sur son front.

— Si un autre que toi me faisait cette offre, je le souffletterais.

— Comme au collège, n'est-ce pas ?

— Ah ! Louis ! Louis !

Il se débattait contre des tentations d'orgueil, de vanité. La présence des témoins le faisait souffrir. Mais ce fut cette souffrance même qui la dompta. Tout à coup, il s'apaisa, et détachant la fleur de sa boutonnière :

— Tiens mon ami, tu as gagné, dit-il au perdant.

Puis ils s'embrassèrent devant tous les membres du cercle qui trouvèrent cela très beau.

Le jardin n'a pas été vendu, et les amis ne se sont plus séparés.

Lequel était le plus aimant des deux ?

LOUIS ULBACK.